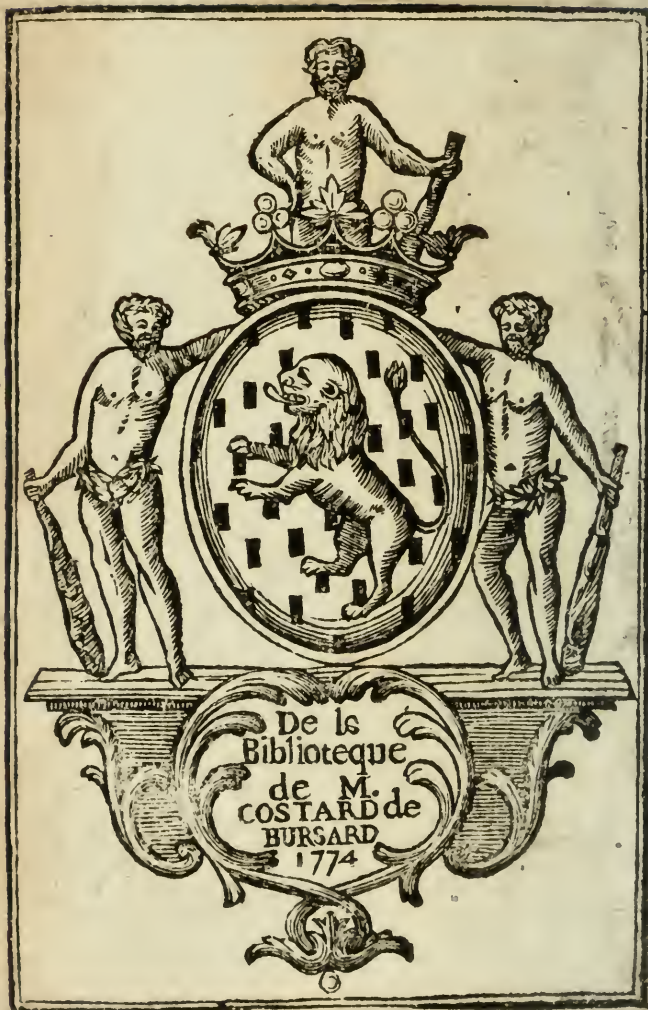






Handwritten text in the top right corner, possibly a signature or date, including the words "Handwritten" and "Oct 1891".

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

C I V A N

ROI DE BUNGO,

HISTOIRE JAPONNOISE.

PAR MADAME

LE PRINCE DE BEAUMONT,

Auteur du Magasin François.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

De l'Imprimerie de JEAN NOURSE.

M. DCC. LIV.

PQ

1995

L75C5

1754

Coll. spec.



A SON ALTESSE

R O Y A L E

MONSEIGNEUR

L'ARCHIDUC

J O S E P H .



MONSEIGNEUR,

*Rien n'égale le vif senti-
ment de respect dont je suis*

*

E P I T R E.

pénétrée pour ceux que le Ciel a fait naître dans votre Rang ; ce n'est pas que je sois éblouie du brillant éclat qui les environne ; je ne sacrifie point à la fortune & aux honneurs dont ils sont les dispensateurs , mon hommage est fondé sur des motifs plus réels. Je respecte en eux l'autorité Divine dont ils sont les dépositaires ; je les considère sous les respectables qualités de Peres , de Défenseurs , de soutiens des Peuples ; je me crois comptable envers eux des senti-

E P I T R E.

mens qu'exigent ces Titres respectables , & je sacrifierois jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour faire naître dans tous les cœurs les sentimens que je trouve dans le mien.

C'est ce desir qui m'a dicté les réflexions qui sont répandues dans l'Ouvrage que j'ai eu l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE ROYALE ; c'est lui qui m'engage à reprendre la plume , pour offrir aux jeunes Princes un Modèle digne de leur émula-

E P I T R E.

tion : une seule chose pou-
voit m'arrêter ; les vertus
de mon jeune Héros paroif-
sent au - dessus de son âge.
On a peine à se persuader
comme possible un Héroïsme
tel que le sien , & je ne
vois qu'un moyen de le ren-
dre vraisemblable. Permet-
tez que je m'autorise du nom
de V O T R E A L T E S S E
R O Y A L E , en rappro-
chant vos -heureuses dispo-
sitions des siennes , elles
n'auront rien qui étonnent.
Il n'a rien fait qu'on ne doi-
ve attendre de vous , & je

E P I T R E.

me flatte que votre règne renouvellera les prodiges de vertu qu'il fit briller dans le sien. Plus heureux que mon Héros , vous trouverez dans le sein de votre illustre Famille , ces Guides qu'il eut besoin de chercher chez des Etrangers. Puissiez-vous imiter les vertus de vos Ancêtres : puissiez-vous trouver dans vos Sujets cette fidélité , cet attachement , ce respect qui naît toujours des bontés & des vertus du Maître. Destiné à remplir le premier Trône du monde :

E P I T R E.

*puissiez-vous lui donner plus
d'éclat que vous n'en rece-
vrez. Je suis avec le plus pro-
fond respect ,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

**La très-humble & très-obéissante
Servante LE PRINCE DE
BEAUMONT.**

CIVAN



CIVAN

ROY DE BUNGO,

HISTOIRE JAPONNOISE.

PREMIERE PARTIE.



Es voiles de la nuit avoient à peine envelopé la Ville de Fucheo , capitale du Bungo , lorsqu'on y vit paroître un nouveau jour , causé par un nombre infini de flambeaux dont toutes les maisons étoient ornées. On entendoit de tous côtés retentir le bruit des instrumens ; les

I. Partie.

A

ruës étoient pleines de tables chargées de vins & de viandes qu'on distribuoit aux Passans ; tout retentissoit de cris d'allégresse pour la naissance d'un héritier que les Dieux avoient accordé aux vœux du Roi Origendoo , lorsqu'un des habitans de Fucheo , qui faisoit profession de sagesse , s'adressant à un de ses amis nommé Asor , lui dit : Que les hommes sont aveugles , & qu'ils sçavent peu se réjouir ou s'affliger à propos ! Ce Prince dont ils célébrent la naissance , avec les plus vifs transports de joye , deviendra peut-être un tyran ; ce qu'ils peuvent en espérer de mieux , c'est d'avoir en lui un maître , qui les croyant faits pour lui , ne craindra pas de sacrifier leur repos , leurs biens & leur vie même , pour satisfaire ses caprices ou ses passions. Asarès , lui répondit Asor , ce que tu apelle aveuglement dans les hommes , est une sage disposition de la providence des Dieux. Le bien de la société demandoit que quelques hommes élevés au-dessus des autres eussent en

main le pouvoir souverain pour maintenir l'ordre : quelque nécessaire , quelque avantageux même que fût ce joug , il devoit paroître odieux à des hommes nés libres & égaux : il étoit donc absolument nécessaire que les Dieux couvrissent les yeux de la multitude d'un voile épais , & ne lui permissent pas d'envisager les Rois comme des hommes ordinaires : destinés à devenir les Peres des Peuples , il falloit mettre dans le cœur de ces Peuples les sentimens de respect & d'attachement , qui peuvent seuls adoucir la nécessité d'être soumis. A peine les Rois parviennent-ils au Trône , qu'ils deviennent pour nous des Dieux visibles ; & s'ils ont seulement les vertus communes , notre amour pour eux n'a point de bornes. Que seroit-ce s'ils aidoient au prestige qui agit sur nous en leur faveur , en acquérant les qualités que nos sentimens à leur égard suposent & exigent ? Mais par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer , le Trône voit peu de ces vertus éclatantes , auxquelles il

doit son origine ; & comme tu l'as fort bien remarqué , un seul chargé par les Dieux du bonheur de tout un Peuple , croit que ce Peuple n'est destiné qu'à faire le sien , du moins agit-il comme s'il en étoit persuadé. Faut-il s'en étonner , repliqua Asarès ; il n'est point de naturel , quelque heureux qu'on le suppose , qui puisse l'emporter absolument sur les dangers du Trône ; & tel qui y possède des qualités dont on ne tiendrait aucun compte dans un particulier , a dû , pour les conserver , faire les plus grands efforts , puisque la flatterie , les mauvais exemples , & sur-tout la mauvaise éducation , conspirent ensemble à les détruire en lui. C'est sur-tout à cette dernière qu'il faut attribuer tous les défauts des Princes ; j'en ai vû la triste expérience : j'ai eu l'honneur de passer ma première jeunesse auprès d'Origendoo ; & je puis certifier qu'il est peu d'hommes qui réunissent en eux des dispositions aussi heureuses que ce Prince. Mon Pere qui fut chargé de son éducation ,

ne négligea rien pour les faire valoir ; & trouva d'abord dans son Disciple une docilité qui ne lui laissoit rien à désirer : mais on lia les mains au Gouverneur ; & l'on empoisonna l'esprit du Pupile par la flatterie. Bien-tôt le jeune Prince regarda mon Pere comme un censeur incommode & bizarre , qui lui suposoit des défauts , pour avoir le plaisir de l'en reprendre. Un tas de jeunes gens qui aspiroient à la fortune , gagnèrent ses bonnes grâces à la faveur de ses passions qu'ils flattoient impunément : on nomma son orgueil , une noble fierté qui convenoit à son rang ; sa prodigalité fût nommée magnificence , libéralité ; sa dureté & son entêtement , fermeté. On lui fit entendre que les Rois destinés par les Dieux à gouverner les hommes , recevoient en naissant des lumières infuses , qui les affranchissoient de la nécessité d'une étude pénible : en un mot , si on ne parvint pas à détruire absolument ses bonnes qualités , on trouva le moyen de les faire servir aux passions des au-

tres : deux hommes corrompus s'emparèrent de sa confiance , & depuis qu'il occupe le Trône , ils gouvernent despotiquement sous son nom , & commettent les plus grandes injustices. Ce Prince entrevoit l'abus qu'ils font de son autorité ; mais ces tyrans l'ont tellement subjugué , qu'il n'ose se couer le joug : d'ailleurs ces deux hommes se sont rendus nécessaires. Origendoo aime les plaisirs & craint le travail ; il sent tout le poids d'une Couronne pour celui qui veut la porter dignement , & se félicite d'avoir trouvé le moyen de se débarrasser sur ses Favoris des soins pénibles du Gouvernement , pour goûter tout à son aise ce qu'on lui nomme les douceurs de la souveraine Puissance. Mon Pere qui avoit pour son Elève l'attachement le plus respectueux & le plus tendre , n'a pû soutenir l'idée des malheurs qu'il prévoyoit pour Origendoo ; son cœur s'est flétri de douleur de ne pouvoir garantir ce Prince du poison qu'on lui faisoit avaler à longs traits , & sa mort

a servi aux desseins pernicioeux de ceux qui craignoient un Maître éclairé & vertueux : débarrassés d'un homme dont ils redoutoient le zèle , ils ont achevé de plonger le Prince dans la mollesse , & ont tellement abattu son courage , qu'il s'est vû enlever tranquillement plusieurs belles Provinces , sans essayer de borner la puissance de ses voisins qui le méprisent , & qui n'attendent qu'une occasion favorable , pour achever de partager ses dépouilles.

Tes réflexions me font naître une idée , reprit Asor. Ne seroit-ce pas rendre un service essentiel au Bungo d'arracher son Maître futur à l'éducation pernicioeuse qu'on lui destine , & de prémunir son ame contre les dangers du Trône ? Sans doute , répondit Asarès ; mais le moyen d'y réussir ? Le Roi nourri comme son Fils va l'être , pourra-t'il concevoir qu'il y ait quelque chose de plus avantageux à faire pour cet enfant , que ce qu'on a fait pour lui-même ? & quand ses lumières

naturelles lui découvriraient la nécessité de lui faire donner une éducation différente de celle qu'il a reçue , ses Ministres ne s'oposeroient-ils pas à ses desseins ? Ils ont un intérêt trop puissant à perpétuer les Princes foibles , pour souffrir qu'on leur élève un Maître ; ils veulent un Esclave , & prendront de bonnes mesures pour détruire toute semence de vertu dans le cœur de celui qui vient de naître.

Ce n'est pas du côté d'Origendoo que j'espère trouver les moyens d'exécuter ce que je me propose , dit Asor , mais je ne puis à ce moment m'expliquer d'une façon plus claire ; adieu , je vais faire mes efforts pour procurer au Bungo un Maître digne de l'être.

Asor de retour chez lui , communiqua ses idées à une Etrangère qui y demeurait depuis deux ans ; mais avant d'instruire le Lecteur de ce qu'il conclut avec cette femme , il faut lui apprendre par quel hazard elle se trouvoit alors dans une Région absolument inconnue aux Européens.

Dulica (c'étoit le nom de cette femme) étoit fille d'un Marchand Portugais & d'une Françoisé : un de ses Oncles maternels l'obtint de ses Parens , & se chargea de son éducation. Cet homme avoit employé toute sa vie à l'étude de la nature qui n'avoit plus de voiles pour lui , & trouvant dans sa Nièce les plus heureuses dispositions , il l'initia de bonne heure dans les mystères de la Philosophie. Les transmurations des Métaux , que le commun des hommes regarde comme une chimère , furent les premiers essais de Dulica , & bien-tôt elle acquit des connoissances qui sembloient l'élever au-dessus de la condition de pure créature ; mais quelques étendues que fussent ses lumières , elles étoient inférieures à ses vertus : pleine de mépris pour les richesses dont elle possédoit la source , elle n'employa qu'au soulagement des misérables les trésors immenses que son Oncle lui avoit laissés en mourant. Dulica dans la distribution de ses richesses consulta moins la pru-

dence que son penchant , ses grandes libéralités firent naître des soupçons ; on examina sa conduite , & on résolut de l'assurer de sa personne. Elle fut instruite à tems de ce qui se tramoit contr'elle , & ce fut par le moyen d'un Portugais de ses parens qui se dispo- soit à passer dans les Indes ; il se nom- moit Mendès Pinto , & Dulica crut ne pouvoir échaper au péril , qu'en s'embarquant sur son bord. Pour le faire avec plus de sûreté , elle déguisa son sexe , & abandonnant les biens considérables qu'elle avoit en Portu- gal , elle ne se chargea que d'un cof- fre plein de pierres précieuses , qui avoit appartenu à son Oncle. Elle prit le nom de Zeimoto ; & Pinto dans ses Mémoires n'en parlant que sous ce nom , nous ne lui en donnerons point d'autre tout le tems qu'elle restera au Japon.

Pinto & sa Cousine après avoir par- couru les Indes , s'embarquèrent pour retourner en Europe , & furent jettés par la tempête à Macao , Port de la

Chine où ils furent obligés de séjourner six mois. Ils cherchoient une occasion pour retourner aux Indes , lorsqu'un Corsaire Chinois , qui faisoit sa course dans ces Mers , arriva dans ce Port , & leur offrit de les recevoir dans son Vaisseau , qui étoit de ceux qu'on appelle Joncs au Japon & à la Chine.

Cet homme leur avoit donné parole de les conduire aux Isles Lesquios , qui étoient fort connuës des Portugais , mais les vents contraires ne lui permirent pas d'y aborder ; & après qu'ils eurent long-tems battu la mer , la nécessité de se radouber , de faire de l'eau & du bois , l'obligea de tourner vers une des Isles du Japon nommée Fanuxima.

Dès qu'on y eût découvert le Jonc Chinois , on envoya deux barques pour sçavoir qui il étoit & ce qu'il demandoit. Il répondit qu'il venoit de la Chine , que son Vaisseau étoit chargé de Marchandises , & que son dessein étoit de trafiquer , s'il pouvoit en obtenir la permission. On lui dit qu'il falloit payer

certain droits , & comme il s'y accorda , on lui permit d'entrer dans le port. Le Chinois y eût à peine jeté les ancres , qu'un grand nombre de Barques l'environnèrent , & offrirent à l'Equipage toutes sortes de rafraîchissemens , qu'on prit en les payant.

Deux heures après Nautaquim , Seigneur du lieu , parut avec une suite de Gentilhommes , & une Femme Chinoise qui devoit lui servir d'interprète : il parut surpris à la vuë des deux Européens , & il fit demander au Corsaire qui ils étoient , & à quel dessein il les avoit conduits au Japon. Celui-ci répondit qu'il les avoit trouvés à Macao , où ils cherchoient une occasion de retourner aux Indes , & que suivant l'usage où il étoit de soulager autant qu'il le pouvoit ceux qui étoient dans la peine , il leur avoit donné passage sur son bord , dans l'espérance que les Dieux lui procure-roient du secours en pareil cas. Ce discours rassura le Seigneur Japonnois que la vuë des Etrangers avoit rendu

rêveur : il passa sur le Jonc qu'il visita soigneusement , & fit ensuite mille questions aux Etrangers. Il fut content de leurs réponses , & les fit loger commodément : le lendemain il leur envoya un present de fruits , & les invita à venir chez lui. Il ne pouvoit se lasser de les regarder , de les interroger , & voulant leur donner une marque de considération qu'on n'accorde au Japon qu'à ceux qu'on estime beaucoup , il adopta publiquement Zeimoto pour son parent , & il fut regardé dès ce moment comme étant de la Famille du Souverain.

Il y avoit déjà trente jours que nos Portugais étoient au Japon ; & le Corsaire se préparoit à se remettre en mer , lorsque Nautaquim reçut une Lettre d'Origendoo son Beau-frere , qui étoit Roi de Bungo. Ce Prince à la fleur de son âge étoit accablé d'infirmités , sans pouvoir trouver de soulagement à son mal qui avoit résisté à tous les remèdes connus. Comme les Médecins japonnois répondent sur leur vie de

celle de leurs malades , s'ils s'écartent des méthodes usitées , il ne s'en trouvoit point d'assez hardis pour tenter la guérison du Roi qui couroit risque de succomber sous le poids de ses douleurs. Ce Prince ayant entendu parler des deux Etrangers qui étoient à la Cour de son Beau-frere , espéra que peut-être ils pourroient lui procurer quelque soulagement : il écrivit donc à Nautaquim de la manière la plus pressante , pour le prier d'engager ces Etrangers à venir à sa Cour , s'offrant de dédommager le Corsaire Chinois du préjudice que ce retardement pourroit apporter à ses affaires. Nautaquim conjura les Portugais de satisfaire le desir du Roi de Bungo , & ceux-ci crurent devoir reconnoître par cette complaisance , les manières gracieuses qu'il avoit eues à leur égard. Ils furent reçus avec tout le respect qu'on auroit eu pour l'Empereur du Japon ; & le Roi que sa maladie retenoit au lit , envoya au-devant d'eux toute la Famille Royale. Le seint

ROY DE BUNGO , 15
Zeimoto n'eût pas plutôt envisagé le Prince & examiné son mal , qu'il connut qu'il étoit tourmenté de la goutte , triste fruit des débauches dans lesquelles il s'étoit plongé. Il fit dire au Prince qu'il ne pouvoit lui procurer une guérison totale , sans l'exposer à une maladie plus dangereuse que celle qu'il avoit alors , & même sans risquer sa vie ; mais qu'il adouciroit ses douleurs , & lui prescriroit un régime qui peut-être par la suite le guériroit radicalement & sans danger. Il ordonna sur le champ quelques cataplasmes qui procurèrent au Roi un sommeil tranquille ; & lui ayant interdi les alimens qui excitoient ses douleurs , il le mit sur pied en peu de jours. Origendoo étoit aimé ; on sçavoit que ce Prince n'étoit coupable que des fautes que lui faisoient commettre ses Favoris ; toute la Ville s'empressa donc à témoigner sa joye & sa reconnoissance aux Etrangers ; & les Courtisans , pour plaire au Maître , élevoient leurs talens jusqu'aux Cieux , quoique la plus

grande partie souhaitât leur départ ; mais parmi eux il se trouva un homme qui le craignoit autant que les autres le desiroient ; il se nommoit Afor , & étoit né sujet de Nautaquim. La réputation de sa sagesse avoit engagé Origendoo à le demander à son Beau frere , & l'on crut d'abord que ce sage deviendrait un favori ; mais la droiture & la haute vertu dont il faisoit profession , firent frémir ceux qui avoient alors la confiance du Roi. Ces hommes corrompus, qui n'avoient d'autre mérite que celui d'exciter les passions du Prince , sentirent que la faveur d'Afor entraîneroit la perte de la leur , & ils se liguèrent contre lui. Afor même leur fournit des armes ; il ignoroit la grande science de se plier au goût de ceux dont on veut gagner la confiance : toute dissimulation lui paroissoit bassesse , & il n'avoit point compris que le sage sçait employer au profit de la vertu les mêmes armes dont se servent les méchans pour faire triompher le vice. Ce n'est

point sous un extérieur austère, qu'un sage doit se présenter aux Rois ; pour leur devenir utile , il faut leur cacher soigneusement le dessein qu'on en forme , autrement leurs passions allarmées les préviennent contre le Censeur. L'austérité d'Afor rebuta Origendoo ; il ne pût s'empêcher de l'estimer , mais il craignit de s'y attacher ; & sous divers prétextes , il tâchoit de l'éloigner d'une Cour dont ses mœurs faisoient la censure. Afor étoit donc sur le point de se retirer dans ses terres , lorsque les Portugais arrivèrent à Fucheo : une sympathie secrète qui l'attachoit à Zeimoto , l'obligea de différer son départ , & il brigua comme une faveur la permission de les loger chez lui. Leur commerce fut d'abord imparfait , par l'impossibilité de se parler ; mais au bout de deux mois , Afor qui avoit fait les plus grands efforts pour se mettre à portée d'entendre les Portugais , commença à recueillir le fruit de son travail. Les charmes de Zeimoto avoient

fait naître chez lui des sentimens dont il ignoroit la nature ; sa conversation acheva de faire naître dans son cœur l'amour le plus tendre. Comme il n'avoit pas le plus petit soupçon du Sexe de Zeimoto , il fut allarmé de la violence des mouvemens qu'il éprouvoit , & fit ce qu'il put pour en démêler la qualité ; mais cet examen n'étoit pas propre à le rassurer ; il n'y avoit pas moyen de se faire illusion : il frémit de son égarement , & déterminé à acheter la victoire par une prompte fuite , il se prépara à demander son congé au Roi. Vingt fois il fut au Palais pour l'obtenir , & vingt fois la parole expira sur ses lèvres : déchiré par l'amour & par les remords , Asor tomba dans une tristesse qui le rendit méconnoissable. Zeimoto prenoit en lui un intérêt trop vif pour ne s'en pas apercevoir ; elle avoit été frappée du même trait qu'Asor , mais plus heureuse que son Amant , ses sentimens n'étoient pas pour elle une énigme. Elle connut d'a-

bord qu'une amitié tendre & d'une autre espèce que celle qu'elle avoit ressentie jusqu'alors pour ses amis, l'occupoit toute entière : elle ne rougit point de ces nouveaux mouvemens ; les vertus d'Asor justifioient sa tendresse , & la Religion qui d'abord paroissoit un obstacle à leur union , lui fit ensuite un devoir de la desirer. La pureté des mœurs d'Asor l'aprochoit du Christianisme , car il faut peu de chose pour faire d'un vrai Philosophe un Chrétien ; elle se détermina donc à finir ses peines. Le Japonnois étoit bien éloigné de prévoir l'heureux dénouement de cette affaire ; il rougissoit de sa faiblesse , & commençoit à souhaiter qu'un prompt départ l'éloignât de Zeimoto ; lorsque Pinto qui s'étoit aperçu de ses sentimens , & qui craignoit que la reconnoissance de sa Parente ne différât leur départ , résolut de s'en expliquer avec elle. Il lui demanda donc un jour en riant , si elle vouloit se faire naturaliser au Japon. Pourquoi non , lui répondit-elle sur le même

ton ; j'ai cru voir des hommes pour la première fois lorsque je suis venue dans ces Isles ; je suis enchantée de l'esprit & du caractère de ses Insulaires , & je n'aurois aucune répugnance à passer avec eux le reste de ma vie ; sur-tout dans la compagnie d'Asor , lui dit Pinto. Ce seroit certainement une des conditions que je mettrois à mon séjour dans ce pays répondit Zeimoto ; mes sentimens pour cet aimable Etranger sont de nature à n'en point faire mystère , & je ne cherche point à vous les déguiser. Et moi , reprit Pinto , je me charge du soin d'instruire Asor de vos dispositions à son égard ; vous êtes dans le cas de faire les avances , ma belle Cousine , autrement je ne crois pas que votre futur s'avisa d'en venir à une déclaration : il me fait pitié ; permettez que je le tire d'embarras : toute sa Philosophie y est impuissante , & il y auroit trop de cruauté à prolonger ses peines. Zeimoto abandonna à Pinto la conduite de cette affaire , & ce der-

nier trouva bientôt l'occasion de servir ces deux Amans. La tristesse d'Afor lui faisoit chercher la solitude ; il ne sortoit presque plus d'un petit bois qui terminoit son jardin , & ce fut là que Pinto l'instruisit des raisons qui avoient engagé sa Parente à déguiser son sexe. Qui pourroit exprimer la joye d'Afor , lorsqu'il aprit que ce Zeimoto qui avoit captivé son cœur , étoit une Fille aimable , & prévenue pour lui d'une manière avantageuse ? Il parut bien alors que la plus austère philosophie est impuissante contre l'amour. Afor oubliant sa gravité à l'ouïe d'un bonheur si inespéré , se livra à tous les transports qu'auroit eu un profane en pareil cas , & Pinto ne put s'empêcher de sourire en voyant le prodigieux changement qui s'étoit fait en lui. Le Japonnois s'en aperçut ; & fut d'abord un peu mortifié de n'avoir point sçu se posséder dans ce premier moment ; dans un autre tems c'eût été pour lui un chagrin inexprimable : mais alors l'amour l'emportoit

fur l'orgueil , & la première de ces passions imposoit silence à l'autre. Afor souhaitoit passionnément de voir Zeimoto que nous n'appellerons plus que Dulica ; mais quoiqu'il la sçut bien disposée en sa faveur , il se sentit saisi de cette crainte respectueuse , inséparable d'un amour réel , & pria Pinto de préparer sa parente à le recevoir. Dulica qui ignoroit ce qui se passoit dans le bois , parut alors : Afor voulut se lever pour aller au devant d'elle , mais sa timidité redoublant , il ne lui fut pas possible de sortir de sa place , & Dulica eut tout le tems d'aprocher : Afor se jetta à ses pieds sans avoir la force de parler , & elle éprouva à son tour une partie du desordre où sa presence avoit mis son Amant. L'amour est une passion peu connue des Philosophes , & Afor auroit eu peine à exprimer ses sentimens même en Japonnois : il excusa donc son silence sur l'impossibilité de les rendre dans une langue étrangère ; mais ce silence s'expliquoit d'une fa-

son bien éloquent pour Dulica : elle le fit relever , & s'étant assis tous trois , Asor lui jura un attachement éternel , & s'offrit à la suivre jusqu'au bout de l'Univers , pourvû que ce fut en qualité d'époux. Dulica reçut ses sermens , & lui promit à son tour de n'être jamais qu'à lui ; mais elle ajouta qu'elle ne jugeoit pas à propos de retourner si-tôt en Europe , & qu'elle n'avoit pas de répugnance à passer quelques années dans le Japon , pourvû qu'elle y pût être absolument inconnue.

Dulica , comme elle l'avoit dit à Pinto , avoit été charmée de l'esprit & du caractère des Japonnois ; elle n'avoit pû s'empêcher de gémir de l'aveuglement de ces Insulaires au sujet de la Divinité , & avoit dès-lors conçu le dessein de leur faire annoncer les grandes vérités de l'Evangile ; pour le faire avec succès , elle crut devoir s'attacher à connoître à fond le caractère de ce Peuple , ses vices & ses vertus , & c'étoit ce qui l'avoit déter-

minée à faire quelque séjour dans ces Isles. Elle fit un secret de ses motifs à Afor ; mais elle s'en ouvrit à Pinto ; qui lui promit de passer deux années dans les Indes , après lesquelles il retourneroit au Japon , pour concerter avec elle les moyens de faire réussir ses desseins. J'ai déjà dit qu'Afor étoit prêt à quitter la Cour ; Dulica consentit à le suivre dans le Gotto , où il avoit sa Mere & ses Sœurs ; mais avant de partir , elle lui fit promettre de différer leur mariage jusqu'au retour de Pinto ; & quelque long que ce terme parût à Afor , il lui promit de n'avoir jamais d'autre volonté que la sienne sur cet article.

Origendoo s'attendoit tous les jours au départ des Portugais , cependant il fut saisi d'une vive douleur lorsqu'ils lui demandèrent permission de se retirer , & ne fut consolé que par la promesse qu'ils lui firent de revenir quelque jour au Japon : il les combla de presens ; & comme Afor entendoit leur langue , il le chargea
du

du soin de les conduire chez Nautaquim. Le Corsaire n'attendoit qu'eux pour mettre à la voile , & après avoir pris congé du Prince , ils se rendirent à bord. Le Japonnois seignant de vouloir visiter le Vaisseau , y resta jusqu'à la nuit ; alors ils monta dans son Norimon , & (a) conduisit Dulica chez un ami dont il étoit sûr : le lendemain ils partirent pour le Gotto , où Dulica reprit les habits de son sexe , & devint bien-tôt les délices de la famille d'Asor. Son premier soin fut d'apprendre à fond la langue Japonnoise , & de perfectionner Asor dans le Portugais , qu'il parloit déjà un peu : il ne faut pas s'étonner des progrès qu'ils firent l'un & l'autre , l'amour est un grand maître , & ceux qu'il anime ne trouvent rien de difficile. Lorsque Dulica crut Asor en état de l'entendre parfaitement , elle essaya de lui ouvrir les yeux sur la Religion , & elle y trouva toute la facilité possible ; ce n'est pas qu'Asor fût dans le

(a) Espèces de linières qui se ferment.

préjugé de ceux qui croient qu'il faut être de la religion de ce qu'on aime ; il avoit étudié toutes les sextes du Japon , & leur absurdité l'avoit rebuté : dans l'impossibilité où il se trouvoit de soumettre sa raison à des opinions extravagantes , il se contenoit d'adorer dans le secret de son cœur le Créateur de l'Univers , dont il admiroit les ouvrages. A peine Dulica lui eût-elle expliqué ce que l'Ecriture nous apprend des œuvres & des perfections de cet Auteur de notre être , qu'il se livra tout entier à l'étude d'une Religion qui lui parut infiniment supérieure à celles du Japon : le fruit de son application fut une conviction parfaite , & dès-lors il fut Chrétien : dès-lors il entra dans les vuës de Dulica sur sa Nation ; mais il comprit , comme elle , qu'il faisoit garder de grands ménagemens dans cette entreprise , & qu'il étoit sur-tout nécessaire que les Apôtres du Japon eussent une conduite conséquente à la doctrine qu'ils enseigne-

roient. Ils résolurent de ne s'en rapporter qu'à eux du soin de les choisir, & convinrent de passer pour cela en Europe avec Pinto. En attendant son retour, Asor s'appliqua à instruire sa Mere & ses Sœurs ; & comme la première étoit fort âgée, Dulica la baptisa elle-même.

Il y avoit deux ans que Dulica étoit au Japon, & malgré la retraite dans laquelle elle avoit vécu, elle étoit au fait des mœurs Japonnoises par le secours d'Asor ; lorsque ce dernier reçut une lettre du Corsaire Chinois, il s'étoit défait si avantageusement de ses marchandises dans le premier voyage, qu'il avoit consenti volontiers à en faire un second. Pinto étoit sur son Bord, mais il étoit résolu qu'il ne paroîtroit pas ; & Asor averti de son arrivée, se mit en chemin pour le joindre. En passant par Fucheo, il aprit qu'il étoit né un fils à Origendoo, & ne put s'empêcher de complimenter le Roi, qui avoit toujours pour lui beaucoup d'estime. Il trouva

Asarès de retour à Fucheo , d'où il étoit sorti depuis plus plusieurs années ; ils étoient amis dès l'enfance , & avoient conservé , malgré l'absence , une tendre amitié l'un pour l'autre ; ils furent charmés de trouver l'occasion d'en resserrer les nœuds. Ce fut alors que ces deux Philosophes eurent la conversation que j'ai rapportée au commencement de ce Livre , au sujet des réjouissances qu'occasionnoit la naissance du fils d'Origendoo ; & ce fut à Dulica qu'Asor communiqua les pensées qu'elle lui avoit fait naître : dans le dessein qu'elle avoit conçu d'établir le Christianisme au Japon : rien ne convenoit mieux à ses vûes que de donner un Roi chrétien au Bungo : il est vrai qu'il paroïssoit d'abord impossible d'enlever le jeune Prince , & de le soustraire ensuite aux recherches qu'on ne manqueroit pas d'en faire ; mais après y avoir pensé mûrement , la chose ne parut pas si difficile , & on résolut de la tenter. Il falloit absolument mettre Asarès dans

une partie du secret ; Alors l'invita à venir passer quelques jours chez lui, & s'ouvrit à lui de ses desseins. Asarès y aplaudit, & partit sur le champ pour Fucheo ; une de ses Sœurs étoit Dame d'honneur de la Reine, & Asarès sçut l'interresser par des motifs secrets à favoriser ce rapt. Une poudre assoupissante fut jettée par la Sœur d'Asarès sur les viandes des Dames qui devoient veiller le jeune Prince, & lorsqu'elles furent profondément endormies, Asarès reçut dans une corbeille le jeune Prince, & une petite Princesse qu'on lui destinoit pour épouse : elle étoit plus âgée que lui d'un an, & étoit fille du Dairy, Beau-frere de la Reine du Bungo. Comme cette petite Princesse, qu'on nommoit Mera, avoit perdu sa Mere, sa Tante l'avoit obtenue de son Pere, & elle ne lui étoit pas moins chère que son propre fils, parce qu'elle lui tenoit lieu d'une sœur qu'elle avoit tendrement aimée.

Dulica s'étoit renduë à Fucheo pour

recevoir ces deux enfans ; & elle comptoit tellement sur les précautions qu'elle avoit prises pour arrêter les poursuites , qu'elle retourna dans le Gotto , & voulut attendre quelques mois à s'embarquer pour ménager la santé du Prince qui se nommoit Civan. Pinto étoit au Gotto , où il s'étoit rendu secrètement par le secours d'Asor ; ils y attendirent tranquillement que le Corsaire se fut défait de ses marchandises , & il leur promit de relâcher dans un des Ports du Gotto pour les prendre lorsqu'il auroit fini sa traite. Nous les laisserons goûter le plaisir de se voir rassemblés , pour dire un mot de ce qui se passoit à la Cour d'Origendoo.

Asarès avoit remis à sa Sœur un Enfant du même âge que le Prince , auquel il prenoit l'intérêt le plus vif : ce n'étoit pas qu'on voulut en imposer au Roi de Bungo par cet échange ; au contraire , pour le rendre plus sensible on avoit substitué des langes simples aux étoffes superbes qui en-

velopoient Civan ; mais on fournissoit à Origendoo le moyen de tromper le public , qui ne devoit entrer pour rien dans ce mystère. Il est tems de parler des mesures qu'avoit prises Dulica pour assurer son retour dans le Gotto. Les Japonnois sont extrêmement superstitieux ; & le Roi aussi-bien que son Epouse l'emportoient à cet égard sur le dernier de leurs Sujets ; il ne s'agissoit donc que de leur faire envisager l'enlèvement de ces Enfans , comme venant de la part des Dieux : si on pouvoit y réussir , on avoit rien à craindre des poursuites. Pour cela Dulica fit mettre sur l'Enfant supposé la Lettre suivante , qui eût l'effet qu'elle en attendoit.

Une intelligence favorable au Japon vous enlève aujourd'hui le Prince Civan & la jeune Mera ; mais c'est pour les rendre dignes du Trône. Ces Enfans chéris des Dieux doivent être élevés par leurs soins : séchez vos larmes , & benissez les Puissances célestes , des merveilles qu'elles

veullent opérer par votre sang : vous reverrez un jour le jeune Prince & celle que vous lui destinez pour Epouse , & leurs grandes qualités vous dédommageront des maux que va vous causer leur absence , puisqu'ils feront revivre sous leur règne les siècles heureux où cet Empire étoit gouverné par les Dieux. Un sommeil surnaturel les dérobe à la vigilance de leurs Gardiens : gardez-vous d'accuser personne de leur perte , encore moins de publier celle de Civan , si vous ne voulez en être privés pour jamais. On vous interdit toutes perquisitions , elles seroient inutiles & offensoient les Puissances qui les ont en leur pouvoir. Si vous avez le courage de taire le rapt de votre Fils , vous apprendrez quelquefois de ses nouvelles : ses langes , une tache qu'il porte au bras droit , & que toute la Cour a remarquée , serviront à le faire reconnoître. Reine de Bungo , chérissez l'Enfant que le Ciel vous confie , il est de votre Sang , & les Dieux lui promettent les plus hautes destinées ; que son éducation soit confiée au sage Asarès , qu'il

soit seul instruit de ce mystère , & conduisez-vous par ses conseils. Souvenez-vous sur-tout que la plus légère désobéissance à ce qu'on exige de vous , vous priveroit pour jamais de Civan.

Il y avoit à peine deux heures qu'on avoit enlevé le Prince , lorsque l'Enfant qu'on lui avoit substitué fit entendre ses cris ; ils parvinrent aux oreilles de la Reine , qui surprise de ce que ses Femmes ne lui apportoient pas son Fils , les apella à haute voix ; mais ce fut inutilement : la Sœur d'Asarès , qui seule étoit en état de l'entendre , feignoit de dormir plus profondément que les autres. Origendoo se lève , prend l'Enfant ; & pendant que la Reine lui donnoit son sein , sans faire attention à ses traits & à la différence de ses langes , le Roi qui avoit trouvé la lettre , s'approcha d'une lumière qui étoit à l'extrémité de la Chambre , pour voir ce qu'elle contenoit. Que devint-il à cette lecture qui lui annonçoit l'en-

lèvement d'un Fils unique , si long-tems & si ardemment souhaité ? Il relut la Lettre une seconde fois , & croyant à peine ce qui y étoit écrit , il prend la lumière , & s'approche en tremblant du lit de la Reine. A peine eût-elle envisagé l'Enfant qu'elle allaitoit , qu'elle jetta un grand cri , & le laissa tomber sur son lit : Origendoo vit avec effroi qu'elle avoit perdu l'usage de ses sens ; & quoiqu'il fut dans un état peu différent du sien , il ne voulut appeler aucuns témoins , & lui fit respirer un excellent cordial que Zeimoto lui avoit laissé. Cette Princesse infortunée ne revint à elle que pour éprouver la situation la plus douloureuse , & Origendoo ne parvint de long-tems à la mettre en état de l'écouter : Il tenoit la Lettre fatale qui lui annonçoit ses pertes ; & ayant fait comprendre à son Epouse qu'elle pourroit s'instruire en l'écoutant du sort de son Fils , elle prêta une oreille avide à cette lecture ; mais au lieu d'être consolée par l'espoir

du sort glorieux qu'on promettoit à Civan , sa douleur en devint plus vive , parce qu'elle perdoit l'espérance de l'arracher à ses ravisseurs. Elle ne pouvoit jeter les yeux sur l'Enfant qu'on commettoit à ses soins , sans répandre des larmes amères ; & Origendoo desespéra plusieurs fois de l'engager au silence qui leur étoit imposé sous des loix si terribles. Elle se calma à la fin , & consentit à faire appeller Asarès pour consulter avec lui le parti qu'ils avoient à prendre. Il n'y avoit pas moyen d'éveiller les Femmes qui étoient dans l'Apartment du jeune Prince ; le Roi fut donc obligé de passer dans un autre , où il commanda à un Garde d'appeller Asarès. Le Philosophe jouïa son rôle à merveille ; il félicita le Roi du sort glorieux qu'on promettoit à son Fils , & acheva de persuader à la Reine qu'elle n'avoit que des actions de graces à rendre aux Dieux. Cette Princesse résolut d'obéir ; & examinant l'Enfant qui remplaçoit le sien , elle

lui trouva effectivement beaucoup de ressemblance avec Civan , ce qui lui en rapellant l'image , lui fit jetter de nouveaux soupirs. Les Dieux n'ont rien décidé à l'égard de Mera , dit Origendoo à Asarès : on nous ordonne de suivre vos conseils ; comment cacherons-nous la perte de cette Princesse ? Asarès réfléchit quelques instants , & dit ensuite au Roi qu'il ne falloit pas faire mystère de l'enlèvement de la Princesse ; il servira de prétexte aux larmes de la Reine , ajouta-t'il , & préparera le Peuple à reconnoître un jour son Maître légitime dans Civan.

La nuit s'étoit écoulée à prendre ces mesures , & ce ne fut que sur les huit heures que les femmes de la Reine sortirent de leur assoupissement. Alors la Nourrisse de la Princesse s'approcha de son berceau , & jeta un grand cri lorsqu'elle le trouva vuide : Asarès avoit eu soin d'y mettre une Lettre pareille à celle qu'on avoit trouvée dans le berceau de Civan , mais

où il n'étoit parlé que de Mera : on porta cette Lettre au Roi qui en fit la lecture tout haut , & la Reine alors donna un libre cours aux larmes qu'elle s'étoit efforcée de retenir jusqu'à ce moment. Le Roi ayant fait assembler les principaux Habitans de Fucheo , on leur lût la Lettre ; & comme il y avoit parmi eux plusieurs Bonzes interressés à accréditer la superstition , ils s'accordèrent tous à féliciter le Roi du soin que les Dieux prenoient de former une Epouse à son Fils : un des plus anciens prétendit même qu'il avoit été informé de cet événement dans un songe , & après ce témoignage , personne n'osa plus révoquer en doute la vérité d'un fait attesté par un si saint personnage ; le Roi même ne sçavoit qu'en croire ; & quoiqu'il lui parût extraordinaire que les Dieux n'eussent relevé au Bonze que la moitié du secret , il n'eut jamais la hardiesse de taxer de fourberie un homme que tout le Japon regardoit comme un saint.

Cependant le Corsaire Chinois tint la parole qu'il avoit donnée à Pinto , & reçut sur son bord Dulica , Asor & les deux Enfans. Dulica instruisit alors Pinto de la qualité de ses Pupiles , & lui fit promettre de ne point parler en Europe du Pays qu'ils avoient découvert. Il lui tint parole , & l'on ne parla du Japon que dix-huit ans après , c'est-à-dire , l'an 1520 , quoiqu'il eût été découvert l'an 1502.

Je n'entrerais point dans le détail du Voyage de Dulica ; il fut long & périlleux , mais il fut heureusement terminé. Dulica ne s'arrêta en Portugal qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour faire baptiser Asor , & célébrer son mariage ; elle ne croyoit point ce Pays propre à l'éducation qu'elle destinoit à ses Pupiles ; la superstition en écarte les vrais Sçavans , ou resserre leurs lumières dans une sphère trop étroite. Ce fut en France qu'elle les conduisit : François I. venoit d'en chasser la barbarie , en y rapellant les Sciences & les beaux

Arts ; sa Cour étoit le rendez-vous de tous ceux qui avoient des talens extraordinaires ; & pour procurer d'excélens Maîtres à ses Pupiles , Dulica resolut de ne point s'écarter de la Capitale. Saint Germain-en-Laye lui offroit tout ce qui convenoit à ses vûës , & ce fut où elle fixa sa demeure. Cette petite Ville n'est éloignée de Paris que de quatre lieues ; on y respire l'air le plus pur ; une Maison Royale , & les Forêts dont elle est environnée , y attiroit souvent le Roi & les Princes qui y passoient une partie de l'année pour jouir du plaisir de la Chasse. Elle y acheta une Maison d'où dépendoient plusieurs Jardins très-vastes & un Bois naissant , la fit meubler commodément , & n'oublia rien pour en rendre le séjour agréable. En attendant que Civan fut en âge de profiter de ses soins , elle fit des connoissances , non-seulemens parmi les Habitans , mais aussi parmi les Seigneurs qui y venoient souvent. Le Chevalier Bayard ,

surnommé Sans-Fard & Sans-Crainte , regarda comme un grand avantage d'être admis au nombre de ses amis ; & Dulica se félicita d'avoir acquis l'affection d'une personne qui réunissoit toutes les qualités qui forment le Héros , le parfait Citoyen & l'honnête homme. Dulica lui découvrit que ces Enfans qu'on croyoit les siens , étoient destinés à porter une Couronne , & l'engagea à la seconder dans le dessein qu'elle avoit conçu , d'en faire des modèles qu'on pût présenter aux Rois. Le Chevalier entra dans ses vûes ; par ses soins plusieurs Enfans des deux sexes & des meilleures Maisons furent confiés à Dulica ; car il étoit persuadé aussi-bien qu'elle , qu'une éducation particulière est de beaucoup inférieure à celle qui se donne en commun ; parce que dans la première on ne peut exciter les Enfans par l'émulation. Afor présidoit aux exercices du jeune Prince & de ses Compagnons ; Dulica ne perdoit point de vûe Me-

ra & les jeunes Filles qu'elle lui avoit associées. Dans le premier âge , ces deux troupes étoient presque toujours réunies , parce que leurs exercices étoient semblables ; & Dulica profita de ce tems pour connoître à fond le cœur de ses Elèves. C'est l'affaire la plus importante de ceux qui se chargent de donner l'éducation , parce que leur conduite doit être réglée par cette connoissance. Ceux qui élèvent les Enfans par métier (qu'on me passe ce terme , il exprime trop bien les vûes de la plus grande partie des Maîtres , pour devoir être effacé) ces personnes , dis-je , se font un plan général d'éducation dont elles ne s'écartent jamais , sans considérer que chaque enfant demande une méthode particulière , & conséquente à son caractère ; Dulica sçut éviter cet écueil. Le cœur de ses Disciples étoit sans voile pour elle ; elle sçavoit précisément quels en étoient les ressorts , & ne manquoit jamais à les mettre en mouvement à propos, Asor

eut d'abord quelque peine à entrer dans ses vûes : le jeune Civan étoit d'une vivacité extraordinaire ; cette qualité lui paroissoit un défaut essentiel dans un Prince destiné à régner sur une Nation extrêmement grave, & il s'étoit persuadé qu'il falloit travailler à la détruire. Dulica le défabusa. Si on pouvoit parvenir , lui dit-elle , à changer le caractère d'un enfant , on le gâteroit infailliblement ; il ne peut réussir que dans celui qu'il a reçu de la nature , & c'est de celui-là qu'il faut tirer parti. Il n'est presque aucune disposition qu'on puisse regarder comme absolument mauvaise dans un enfant , tout dépend de l'usage qu'on en sçait faire. Sous un Maître habile l'obstination peut devenir fermeté ; la dissimulation , prudence ; l'orgueil sert à détruire la gourmandise , la paresse , & les autres vices grossiers & honteux ; en un mot , tout poison peut devenir antidote. C'est ainsi qu'en usa Dulica. Elle chercha moins à amortir la viva-

cité du Prince qu'à lui donner de l'aliment ; elle la tourna en ardeur pour l'étude ; toute son attention étoit de varier tellement ses exercices , qu'il ne s'aperçut pas de leur continuité : d'ailleurs , comme nous le verrons bientôt , elles les lui presentoit à titre d'amusemens , & leur ôtoit cet air de devoir qui indispose l'enfance. Par le conseil du Chevalier Bayard , elle s'apliqua à procurer à ses Elèves une santé robuste ; & pour y parvenir , elle retrancha de leur nourriture toutes sortes de délicatesses ; tout ce qu'ils mangioient étoit bon , mais commun & sans apprêts. Leurs repas étoient réglés , leurs habits commodes , mais semblables dans toutes les saisons. Elle ne leur permit jamais d'aprocher du feu , & dans toutes les saisons les plus rigoureuses ils étoient exposés à l'air , qui dans cette petite Ville est très-piquant , parce qu'elle est bâtie sur une montagne. Les François seroient invincibles , lui disoit le Chevalier , si les forces de leurs corps

répondoient à leur courage. Les plus grands dangers ne les étonnent point , mais ils succombent à la fatigue ; ils ne peuvent supporter le changement des Climats , & la maladie moissonne une multitude de Guerriers dans le sein même de la victoire : on ne reconnoît plus en nous ces anciens Gaulois , qui se faisoient remarquer par la grandeur de leur taille & par la force du corps ; elle est devenue le partage des rustes , chez lesquels une nourriture grossière & des travaux pénibles la conservent de race en race , pendant que la mollesse de l'éducation énerve les riches. Le corps s'endurcit & se fortifie par la vie dure , pourvû qu'on l'y accoutume de bonne heure & par degrés. Dulica eut lieu de s'applaudir d'avoir suivi ses conseils. Civan étoit plus formé à sept ans qu'on ne l'est à dix ; les exercices violens qu'on lui permit par degrés , lui acquirent une vigueur , une souplesse , une agilité surprenante , & il se forma un tempéramment si

robuste , qu'il n'eut dans toute sa vie qu'une seule maladie dans un âge assez avancé.

Dulica ne donnoit pas tellement ses soins à fortifier son corps , qu'elle négligea de former son ame. La nature l'avoit doüé d'un esprit excéltent ; il avoit le cœur droit , tendre & sincère ; mais ses bonnes qualités n'étoient pas sans défauts. On remarqua chez lui dès l'âge le plus tendre le germe de tous les vices qu'on a depuis reproché aux Japonnois ; il étoit naturellement fier , dur , opiniâtre ; & quoiqu'il n'eut aucun soupçon de son illustre origine , il agissoit en maître comme par un instinct secret , & regardoit tous les enfans qui l'environnoient avec un dédain qui sembloit leur dire qu'ils n'étoient pas faits pour être ses égaux. Ce fut à corriger ces vices que la sage Gouvernante employa tous ses soins ; elle aimoit tendrement le jeune Prince ; c'est une recepte presque infailible pour se faire aimer d'un enfant ; & quand

on est sûr du cœur de son disciple ; presque toutes les difficultés de l'éducation disparoissent. Si le Prince avoit fait une faute , il en connoissoit la grandeur en regardant Dulica ; ce n'étoit point un visage sévère qu'elle prenoit alors , c'étoit un air touché , affligé : il comprenoit par les regards tristes & tendres qu'elle laissoit tomber sur lui , qu'il s'étoit causé à lui-même un mal réel , puisqu'il excitoit la compassion de sa tendre mere. Pour l'ordinaire il se hâtoit de lui rendre sa sérénité ordinaire en réparant sa faute ; jamais au moins ne résistoit-il à la prière qu'elle lui en faisoit. Elle employa aussi avec succès le goût que le Prince avoit pour la gloire. L'aparence du mépris lui étoit insupportable ; & pour le corriger d'une faute , il ne falloit souvent que lui faire remarquer qu'elle diminueoit le cas qu'on faisoit de lui.

Dulica eût moins de travail dans l'éducation de Mera ; son caractère étoit d'une douceur infinie , & l'on

auroit eu peine à lui trouver un défaut : elle ne contribua pas peu à corriger le Prince ; car on peut dire que chez lui l'amour avoit prévenu la raison. Le desir de plaire à Mera lui eût fait entreprendre les choses les plus contraires à ses inclinations ; & une louange , un regard de celle qu'il croyoit sa Sœur , le dédommageoit des violences qu'il s'étoit faites : il la voyoit avec une satisfaction infinie après la plus légère absence , & préféroit sa présence aux divertissemens qui lui étoient les plus chers , lorsqu'elle ne pouvoit les partager avec lui. Asor & Dulica voyoit avec plaisir la sympathie seconder les soins qu'ils prenoient de former une union d'où dépendoit la réussite des grands desseins qu'ils avoient formés sur le Japon. Pouvoient-ils prévoir combien le bonheur de Civan devoit être court ? Mais n'anticipons point le récit du triste événement qui sema d'amertume toute la vie du jeune Prince de Bungo , & qui renversa tou-

tes les mesures que ses Guides avoient prises pour assurer sa félicité.

Cependant Dulica se souvenoit de la promesse qu'elle avoit faite au Roi de Bungo. Le Corsaire Chinois paroissoit de tems-en-tems au Japon , & Dulica se servit de lui pour donner de ses nouvelles à Asarès , & à Origendoo de celles de Civan ; mais avant de permettre à ce jeune Prince d'écrire à son Pere , elle voulut l'instruire d'une partie du secret de sa Naissance. Un jour que le Prince lui fit quelques questions sur la Langue Japonnoise qu'elle parloit souvent avec Asor , elle lui dit : Civan, il faudra aussi apprendre cette Langue , c'est celle que l'on parle dans votre Pays. Est-ce que je ne suis pas né ici , lui répondit le Prince ? je ne me souviens pas d'avoir été autre part ; j'étois donc bien petit quand vous m'y avez amené. Oüi, mon cher Civan , lui dit Dulica , mais j'ai bien un autre secret à vous apprendre ; vous n'êtes point mon Fils ni celui d'Asor ;
l'amitié

l'amitié seule est le principe des soins que nous prenons de vous & de Mera. Le premier mouvement de Civan fut de se jeter entre les bras de Dulica , & de répandre des larmes. Que je suis malheureux , dit-il , de n'être point votre Fils ! vous aurez peut-être un Enfant que vous aimerez plus que moi , comme cela est juste , & j'en mourrai de douleur. Non , mon cher Fils , lui répondit Dulica , attendrie par ce transport ; vous n'aurez jamais de rival dans mon cœur , ni dans celui d'Asor , tant que vous continuerez à mériter notre tendresse. Il falut renouveler plusieurs fois cette assurance pour consoler Civan , qui fit ensuite à Dulica mille questions. Mon Papa & ma Maman , si j'en ai , ne m'aiment guères , puisqu'ils ne me viennent jamais voir. Cela ne dépend pas d'eux , lui dit Dulica , car ils ne savent pas où vous êtes ; mais il paroît que vous seriez bien aise de les aller trouver , & que vous consentiriez volontiers à nous quitter. Oh pour cela

non , répondit Civan avec vivacité ; mais je voudrois que nous puissions demeurer tous ensemble. Dites-moi , je vous prie , sont-ils riches & grands Seigneurs ? Les en aimeriez-vous davantage , lui demanda Dulica ? Je crois que oui , reprit Civan ; je vous assure si cela dépendoit de moi , que je voudrois être Fils d'un Roi : il me semble que je serois bien content , si j'avois des Courtisans comme François I. lorsqu'il va à la Chasse ; j'aimerois aussi à faire la guerre , & à être le Maître. Dulica ne pût s'empêcher de sourire : l'âge de Civan n'étoit pas propre à lui faire remarquer les soins & les ennuis que cachent ces dehors brillants qui environnent le Trône ; elle crut devoir au contraire faire servir à l'avancement de son Pupile ce germe d'ambition qui paroissoit en lui. Mon Fils , lui dit-elle , je ne veux point vous déclarer la vraie condition de vos Parens ; mais suposez que vous êtes le Fils d'un Roi , & efforcez-vous d'ac-

R O Y D E B U N G O. 51

quérir les qualités qui sont nécessaires à un Prince. Ces paroles firent beaucoup d'impression sur Civan ; il rêva quelques momens , puis il dit à Dulica : je ne veux pas m'imaginer cela ; car si dans la suite je me trouvois le Fils d'un Bourgeois , ou même d'un Gentilhomme , cela me donneroit beaucoup de chagrin. Vous vous trompez , lui dit Dulica , vous auriez du moins la satisfaction d'être digne d'un Trône , quoique vous ne fussiez pas destiné à l'occuper : Or , il est plus glorieux de mériter une Couronne que de la porter ; d'ailleurs , vous ne risquez rien en suivant le conseil que je vous donne ; la vertu annoblit ceux qui la possèdent , & le rang réel dépend des efforts qu'on fait pour être vertueux. Croyez-moi Civan , devenez si honnête homme , si habile , que si par aventure vous étiez Fils d'un grand Roi , il n'eût point à rougir en vous avouant pour tel. Ma Mere , dit Civan , Mera a-t'elle le même Papa & la même Maman

que moi ? Non , lui répondit-elle ; Mera n'est point votre Sœur. Tant mieux , reprit avec vivacité le Prince , j'en suis charmé , elle sera ma Femme. Vous n'y pensez pas , lui dit Dulica , un bon garçon ne choisit pas une Femme sans la permission de son Pere. Je veux la lui demander , répondit Civan , & si vous voulez me le permettre , je lui écrirai pour cela ; je crois que Mera n'en sera pas fâchée , car elle me dit tous les jours qu'elle m'aime de tout son cœur , & vous sçavez bien qu'elle ne ment jamais. Je veux bien vous permettre d'écrire à vos Parens , lui dit Dulica , mais je vous défends de parler à Mera de ce que vous venez d'apprendre. Un honnête homme doit sçavoir garder un secret , & je veux éprouver votre discrétion : si vous en manquez , j'enverrai Mera bien loin d'ici , & vous ne la verrez jamais. Cette menace parut terrible à Civan ; il promit de se taire , & il tint parole. Il quitta ensuite Dulica pour écrire sa Lettre , & voici comme elle étoit conçue :

Dulica me dit que j'ai un Papa & une Maman que je ne connois pas ; je souhaiterois les voir pour les aimer de tout mon cœur : & comme elle me promet de me mener chez eux quand je serai sçavant , je vais étudier de tout mon cœur ; & être bien sage. Mon cher Papa , Dulica se moque de moi ; elle dit que peut-être vous êtes un grand Prince. Je vois bien pourquoi elle me dit cela , c'est pour m'encourager à être un bon garçon , & à être bien habile ; car je lui ai entendu dire souvent , & au Chevalier Bayard , que le Roi doit avoir plus de vertu & de science que ses Sujets. Je ne sçais si vous connoissez Mera , c'est une bonne fille que je croyois ma sœur ; puisqu'elle ne l'est pas , je vous demande permission de la prendre pour ma femme ; car je l'aime beaucoup , & je suis sûr que vous l'aimerez aussi quand vous la connoîtrez : elle n'a jamais menti , ni été désobéissante ; elle est bien jolie , & tous ses Maîtres sont contents d'elle. Adieu mon Papa , faites s'il vous plaît mes complimens à ma Maman. ...

Dulica louïa beaucoup la Lettre du Prince. Elle avoit pour principe qu'il ne faut point essayer de diminuer l'idée qu'un Enfant peut avoir de ses petits talens. Elle vouloit bien que Civan sçut qu'il étoit bien fait , qu'il avoit de l'esprit ; mais elle s'attachoit à lui évaluer ses frivoles avantages selon leur vrai prix ; elle les lui faisoit remarquer dans des personnes méprisables , & méprisées pour le dérèglement de leurs mœurs. Il n'est pas possible d'en imposer aux Enfans sur leurs petits avantages ; c'est s'exposer à perdre leur confiance. Ils se persuadent alors que la même raison qui vous engage à leur cacher leurs bonnes qualités , vous porte à leur supposer des défauts , ou du moins à les exagérer. En convenant de bonne foi des premiers , vous les disposez à s'en rapporter à vous sur les seconds , & vous vous mettez en état de travailler à coup sur à détruire les uns & à perfectionner les autres.

Il est tems d'instruire mes Lecteurs

de ce qui s'étoit passé dans le Bungo depuis qu'Afor & Dulica en étoient fortis. Sept années n'avoient pû consoler Origendoo de la perte de son Fils ; mais sa douleur n'égalait point celle de son Epouse : la complaisance qu'elle avoit pour le Roi , & sa soumission à des Ordres qu'elle croyoit venir du Ciel , pouvoient à peine l'engager à donner quelques marques de tendresse à celui qui remplaçoit Civan : elle n'avoit pû même se résoudre à laisser porter à cet Enfant le nom de Prince , & sous un prétexte assez léger , elle l'avoit fait nommer Faraki , du nom de son Ayeul ; ce n'est pas qu'elle ne remarqua en lui des qualités propres à faire naître sa tendresse ; d'ailleurs , il lui ressembloit si parfaitement , qu'elle eût dû ajouter une foi entière à la Lettre qui l'assuroit qu'il étoit de son Sang : mais la Reine de Bungo n'avoit jamais eu qu'une Sœur qui avoit été une des douze Femmes du Dairiy ; cette Sœur n'avoit eu d'autre Enfant que

Mera , & une Fille qui étoit morte en naissant : elle regardoit donc ce qu'on lui avoit écrit par rapport à cet Enfant comme une chimère inventée pour soulager sa douleur. Son indifférence pour Fariki perçoit de tems en tems ; & comme ses qualités naissantes le rendoient les délices de toute la Cour , les Courtisans se tourmentoient à deviner comment il avoit cessé tout-à-coup d'être cher à sa Mere : mais elle n'avoit garde d'en laisser soupçonner la raison ; elle ne se permettoit les plaintes qu'en présence du Roi & d'Asarès. Ce sage essayoit vainement de combattre sa tristesse ; toutes les promesses qu'on lui avoit faites en faveur de Civan , s'étoient effacées de son esprit par le long espace de tems qui s'étoit passé sans recevoir de ses nouvelles ; & elle étoit prête à succomber sous le poids de ses peines , lorsqu'Asarès reçut la Lettre de Civan , avec un détail circonstancié de tout ce qui étoit arrivé à ses Amis depuis leur absence. Le Philosophe

avoit coutume d'aller chez la Reine tous les matins ; il s'y rendit plutôt qu'à l'ordinaire , & lui fit demander une audience particulière. La joye qui brilloit sur son visage frappa cette Princesse ; & elle ouvroit la bouche pour lui en demander le sujet , lorsqu'il la prévint. Consolerez-vous , Madame , lui dit-il , le Ciel a pitié de vos peines , & je viens de sa part vous annoncer que dans peu vous aurez des nouvelles de Civan ; j'en ai pour garand un songe trop circonstancié , pour être regardé comme l'effet d'une imagination échauffée. A ces mots la Reine ne put contenir sa joye ; elle courut à l'Appartement d'Origendoo , & pria Asarès de l'y suivre , pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Elle venoit de quitter sa Chambre il n'y avoit qu'une minute , & la Sœur d'Asarès avoit profité de cet instant pour mettre sur sa Toilette un petit Coffre garni de Pierreries. Elle fut frappée à la vûe de cette Boëte qui ne paroïssoit pas

avoir été fabriquée au Japon , & fut saisie d'une émotion qui sembloit lui présager la confirmation des promesses d'Asarès. Elle l'ouvrit avec vivacité ; & la vûë d'une Lettre dont la suscription étoit du même caractère que celle qu'elle avoit reçue en perdant son Fils , fit sur elle une si étrange révolution , que ses jambes chancelantes ne pouvant plus la soutenir , elle fut contrainte de s'asseoir en poussant un grand cri. Origendoo acourut à ce bruit , & elle lui presenta la Lettre d'une main tremblante , sans avoir eu la force d'en rompre le Cachet. Le Roi vit avec transport que ce Cachet portoit l'empreinte d'une Pierre précieuse qui étoit attachée au col de Civan lorsqu'on l'enleva ; & la joye lui ôtant l'usage de la voix , il falut qu'Asarès fit lui-même la lecture de cette Lettre , qui mit le comble à la satisfaction d'Origendoo & de son Epouse : la Reine sur-tout arrosoit de ses larmes ces caractères qu'elle croyoit tracés par la main de son Fils ; car

dans l'excès de son ravissement elle n'étoit pas en état de réfléchir à l'impossibilité qu'auroit eu un Enfant de sept ans de former des caractères si parfaits. Lorsqu'elle fut capable d'y faire attention , elle se figura que chez un Enfant élevé par les Dieux , les talens avoient dû être précoces , & le stile de la Lettre ne fut pas capable de lui faire perdre cette opinion ; elle le trouvoit éloquent : celles qui sont Meres n'auront pas de peine à me donner créance sur cet article.

Dans l'excès de sa reconnoissance , la Reine de Bungo proposa à son Epoux de faire dresser un Temple à cette Dulica , qui étoit sans doute la Divinité tutelaire de son Fils , & Asarès eût mille peines à modérer ce transport ; il lui representa qu'un culte public déplairoit sans doute à cet être tel qu'il fût , puisqu'il ne vouloit être connu que d'elle ; mais profitant de ce transport , c'est par une obéissance absolue , lui dit-il , qu'on

honore particulièrement la Divinité. Celle à qui vous voulez rendre un hommage , qu'elle désapprouveroit peut-être , vous a commandé de prendre pour Faraki un cœur de Mere , & vous ne pouvez mieux lui marquer votre gratitude , qu'en entrant dans ses vûes par rapport à cet Enfant , quand même sa ressemblance avec votre Majesté ne lui assureroit pas qu'il est de son Sang. La Reine fut frappée du discours d'Asarès : sûre de l'existence de son Fils , elle sentit dissiper la répugnance qu'elle sentoit pour celui qui l'avoit remplacé ; dès cet instant il lui devint cher , & les Courtisans furent aussi intrigués de ce second changement qu'ils l'avoient été du premier ; mais ce fut à pure perte qu'ils en raisonnèrent : cet événement étoit de nature à mettre en défaut la curiosité & la pénétration la plus vive.

C'étoit la coutume au Japon de laisser les Princes entre les mains des Femmes jusqu'à sept ans ; & quoi-

qu'on eût reconnu que cette pratique avoit de grands inconvéniens , Origendoo n'avoit osé s'en écarter. Il avoit un grand respect pour l'Etiquette ; & quelque'absurde que fût une méthode , il n'osoit s'en écarter si elle étoit consacrée par un long usage. Il attendoit pourtant avec une vive impatience le moment de remettre Faraki entre les mains d'Asarès ; & il en sentoit vivement la nécessité , depuis qu'il étoit assuré de l'existence de Civan : il falloit à cet Enfant des vertus peu communes , pour l'engager un jour à renoncer à un Trône , sur lequel il se croyoit sûr de monter ; & ces vertus , selon l'apparence , on ne devoit pas les attendre de Faraki. Dès cet âge tendre il paroissoit ennyvré de sa grandeur future dont ses Nourrisses l'entretenoient sans cesse ; il ne regardoit qu'avec mépris les jeunes gens qui l'aprochoient , & les traitoit en esclaves. Comme sa santé étoit fort délicate , les Médecins avoient assuré qu'il seroit dangereux de

le contredire , & de le gêner par la plus légère application. Il frapoit avec violence ceux qui osoient lui résister , vouloit absolument ce qu'il vouloit , & ordinairement on le trouvoit juste & à propos. Il avoit beaucoup d'esprit , mais il se croyoit un prodige , parce qu'il étoit aplaudi avant d'avoir parlé , & que ses discours les plus puériles faisoient l'entretien de la Ville & de la Cour. Au milieu de tous ces vices naissans on lui remarquoit un bon cœur , & c'est ce qui fondeoit l'espérance d'Asarès : il sentoit que les défauts de Faraki étoient autant l'effet de sa mauvaise éducation que de son naturel ; & sûr d'être le maître de le conduire à son gré lorsqu'il seroit entre ses mains , il s'effrayoit moins des obstacles qu'il trouveroit à le former , & qui auroient paru insurmontables à un Maître moins habile ; il discernoit chez cet Enfant le germe des grandes vertus étouffé par le défaut de culture. Faraki s'attachoit à ceux qui lui don-

noient des soins , étoit doux pour ceux qui plioient en esclaves à ses volontés , aimoit la gloire & se plaisoit aux loüanges ; c'en est assez pour un homme intelligent , sur-tout lorsqu'on lui abandonne absolument son Pupile. Origendoo , lorsqu'il remit son Fils entre les mains d'Asarès , annonça hautement qu'il le laissoit maître absolu de son éducation , & qu'il trouveroit fort mauvais qu'on s'ingérât à le contredire , s'il lui arrivoit de s'écarter des méthodes ordinaires dont on s'étoit servi jusqu'alors pour l'éducation des Princes ; mais quelque étendue que fût l'autorité qu'on donnoit à Asarès , il eût la prudence de ne point effaroucher son Elève par un changement d'occupation trop subit : il épia long tems quels étoient les endroits foibles par où il falloit attaquer ses vices ; & s'étant confirmé dans l'opinion qu'il avoit de son cœur , il mit toute son application à s'en faire aimer. Il y trouva une facilité qu'il n'avoit pas prévûë. Ori-

gendoo avoit une Fille plus âgée d'un an que Faraki ; elle se nommoit Elifakim , & ses heureuses dispositions ayant été cultivées par la Sœur d'Asarès , elle pouvoit passer pour un prodige. Faraki aimoit passionnément cette petite Princesse qu'il croyoit sa Sœur ; sa fierté s'évanoüissoit en sa présence ; & ses moindres desirs étoient pour lui des ordres absolus. Elifakim avoit beaucoup d'attachement pour Asarès ; il n'en faloit pas davantage pour le rendre cher à Faraki , & il l'aima d'autant plus , que ce sage Gouverneur , qui vouloit tirer parti de cette passion naissante , lui procuroit souvent l'occasion de voir la Princesse. Ce fut d'elle qu'il se servit pour inspirer à son Pupile le goût de l'étude. Elifakim par l'ordre de sa Gouvernante fit quelques questions au Prince , auxquelles elle sçavoit bien qu'il n'étoit pas en état de répondre. Il lui avoua franchement qu'il ne sçavoit rien de tout cela , & qu'il aimoit mieux jouer que de l'appren-

dre. La Princesse sans daigner lui répondre le regarda d'un air méprisant ; & lui dit qu'elle ne l'appelleroit plus son Frere , parce qu'elle avoit honte d'être la Sœur d'un Garçon si ignorant. Ces paroles percèrent Faraki jusqu'au vif ; il se mit à pleurer amèrement ; puis se tournant vers Asarès , il lui demanda s'il n'y avoit pas moyen d'être aussi savant que sa Sœur : je vois bien , ajoûta-t'il , qu'elle se moque de moi , & qu'elle ne m'aime plus , & je voudrois bien la forcer à m'aimer encore. Effectivement , lui répondit Asarès , on ne peut aimer que ceux qu'on estime ; & comment voulez-vous que la Princesse ne vous méprise pas , si vous continuez à croupir dans votre ignorance ? Et pourquoi ne m'estimerait-elle pas , dit Faraki ? tout le monde dit que j'ai beaucoup d'esprit , que je suis aimable ; il faut bien que cela soit , sans quoi on ne le trouveroit pas. On se moque de vous , mon cher Frere , repliqua Elisakim avec vivacité ,

fiez-vous-en à moi plus qu'à vos flatteurs , qui disent derrière vous que vous ne ferez jamais qu'un ignorant , & que vous êtes d'un caractère si orgueilleux que vous deviendrez un jour sot & méchant : demandez à Asarès & à ma Gouvernante si je ne vous dis pas la vérité ; cela me fait pleurer fort souvent , car je vous aime de tout mon cœur , & je souhaiterois bien que vous fissiez mentir ces vilaines gens qui disent d'une façon & pensent de l'autre. Faraki outré de ce qu'il venoit d'entendre , dit à sa Sœur qu'il la prioit de lui nommer ceux qui disoient de telles choses ; qu'il prieroit le Roi de les faire mourir ; & que s'il ne vouloit pas le faire , il se vangeroit lui-même quand il seroit grand , puisqu'il sçavoit bien qu'un jour il seroit le maître de faire tout ce qu'il voudroit. Elisakim lui répondit : eh bien , ne voilà-t'il pas que vous êtes tout ce que l'on dit ? Fi , mon Frere , un Roi ne doit point être maître de faire du mal ; je vous assure que si

vous ne vous corrigez de cette vilaine façon de penser , vous me ferez mourir de chagrin : elle sanglottoit en disant ces paroles ; & Faraki fut si touché de ses pleurs , qu'il se jeta à son col , & promit de faire tout ce qu'il pourroit pour la contenter. Vous n'avez qu'à être bien obéissant à Asarès , lui dit la Princesse ; si vous voulez le croire , je suis sûre que tout le monde vous aimera , & moi je vous aimerai plus que toute chose , excepté le Roi & la Reine. Je vous promets tout ce que vous voudrez , dit Faraki ; Asarès peut me faire étudier tant qu'il voudra , & me reprendre de mes défauts. Je veux devenir un grand Prince , & être cher à ma chere Sœur ; puisque ma fierté lui déplaît , je veux être doux & appliqué : jurez-moi après cela que vous oublierez tout le mal qu'on vous a dit de moi. Je répond pour elle , dit Asarès ; & si vous tenez votre parole , il ne se passera pas un jour où je ne vous donne permission de la voir. Depuis ce

moment Faraki fit des progrès qu'on eût peine à comprendre ; & son Maître s'empara si bien de son cœur , qu'il parvint non-seulement à le corriger , mais encore à lui donner insensiblement du goût pour les vertus qui paroissent les plus opposées à son caractère. Il commença par éloigner de sa personne tous ceux qu'il crut capables de dépraver ses mœurs ; il choisit parmi les jeunes Seigneurs ceux dans lesquels il remarquoit d'heureuses dispositions , & lui en composa une petite Cour , qui partageoit ses exercices & ses amusemens , & qui par la suite produisit des Héros en tout genre : faut-il s'en étonner ; l'ame des Enfans est une cire molle , susceptible de la teinture qu'on veut lui donner. Il n'est presque point d'Enfant qui ne joigne à une grande curiosité un vif desir de plaire : il n'en faut pas davantage à une main sçavante pour élever l'édifice des vertus les plus solides. Que tout ce qui environne les Enfans leur

inculque en mille manières différentes , que le seul moyen d'être estimable est d'être vertueux ; que dans une ame encore dénuée , vuide d'idées , on en jette de salutaires ; que dans un esprit avide de faits & de connoissances , on n'introduise que ceux qui peuvent servir à corriger & perfectionner les mœurs. Il faudroit un degré de perversité presque incroyable , pour ne pas céder à cette sage conduite. La vertu des Enfans deviendra comme naturelle ; & si quelque jour la vivacité , l'intérêt des passions , les écartent de leurs principes , la voix des remords les y ramènera bien-tôt. Leur ame imprégnée de sentimens vertueux , conservera l'estime de la vertu au milieu des plus grands desordres , & elle ne pourra y persévérer long-tems. Fatiguée de lutter contre ses lumières ; honteuse d'une dépravation dont elle connoitra toute l'horreur & toute l'étendue , elle soupirera après l'heureux tems où elle n'avoit pas à rougir d'elle.

même , & finira par un généreux effort pour briser ces liens. Ce retour à la vertu est presque infailible chez ceux qui l'ont connuë dans le premier âge ; mais qu'il est rare dans ceux qui n'en ont pas pris alors les vraies notions ! Les misérables préjugés dont ils ont été imbus alors ne leur offrent aucune ressource. Ils sont vicieux par principes , & ne peuvent ni rougir de leurs desordres qu'on leur a fait croire être autorisés par l'usage , ni soupirer après la vertu dont ils n'ont ni idée ni estime. Ce que je viens de dire peut s'entendre de tous les hommes en général : que ne puis-je pas ajouter par rapport aux Princes ? Les foibles ressources qui restent à l'homme mal élevé ne sont pas faites pour lui : quelles sont ces ressources ? l'Adversité ; disons plus , l'indigence , les conseils d'un ami , des compagnies vertueuses ; tout cela manque aux Princes. Les malheurs auxquels ils sont accessibles , leur laissent des dédommagemens qui en

émoussent la pointe : Un ami réel , ce present du Ciel qu'il est si rare de trouver dans les conditions communes ; un ami réel , dis-je , est un bien qui semble être refusé absolument aux Rois , aussi-bien que la compagnie des hommes vertueux , à moins qu'ils n'aient appris dans leur enfance à connoître le prix de ces précieux avantages , & à faire les plus grands efforts pour se les procurer. Mais où m'emporte mon zèle ; j'oublie que j'écris une Histoire , & non un Traité d'éducation : la conduite d'Asarès & de Dulica échauffe mes idées ; ce n'est pas sans doute la dernière fois qu'elle produira cet effet ; & j'avertis mes Lecteurs , ennemis des réflexions , qu'ils ne doivent pas passer outre , s'ils n'en veulent essuyer de semblables de tems-en-tems , puisque j'écris moins pour amuser que pour instruire.

Pendant que ces choses se passaient au Japon , Dulica en France avoit besoin de toute sa Philosophie pour

se familiariser avec l'affreuse idée d'une séparation qu'elle prévoyoit inévitable & prochaine. Afor étoit tombé dans une langueur que les remèdes de son Epouse ne pûrent vaincre , & elle sentit que toute la force de l'art ne pouvoit que prolonger les jours de son Epoux. Comme sa maladie n'étoit point aiguë , il employa les trois dernières années de sa vie , à enseigner la Langue Japonnoise à Civan & à la Princesse ; & après les avoir re-commandés à Dulica , il mourut entre les bras de cette vertueuse femme qu'il aimoit alors aussi tendrement qu'au moment où il lui avoit donné la main. La douleur de Dulica fut si violente , qu'on craignit qu'elle ne suivit Afor ; mais l'amour qu'elle portoit à ses Pupiles retint son ame prête à s'envoler , & elle consentit à prolonger sa vie, parce qu'elle étoit encore nécessaire à ses chers Enfans. Le Chevalier Bayard lui aida à supporter son affliction , & s'offrit à elle pour remplacer Afor , dans les soins qu'il don-

noit

noit au Prince : ce fut donc à l'école de ce grand homme que Civan aprit la Science militaire ; & le Chevalier ne crut pas se dégrader , en s'appliquant à le former.

J'ai déjà fait remarquer que Dulica avoit rassemblé dans sa maison plusieurs Enfans de l'âge de Civan. Voici comment elle avoit partagé les occupations de cette brillante jeunesse. On se levoit à cinq heures en tout tems ; la première heure du jour étoit employée à la prière & à l'étude des devoirs du Chrétien : dans l'heure suivante on lisoit & on écrivoit. Une longue promenade succédoit à ces exercices , & étoit suivie du déjeuné , qui ne consistoit qu'en un morceau de pain & un verre d'eau. Cette promenade dans les tems secs se faisoit dans la Forêt ; & lorsque la pluye ne permettoit pas de sortir , sous un vaste Portique que Dulica avoit fait construire. Après le déjeuné commençoit la récréation ; c'étoit de tous les exercices celui du-

quei cette jeunesse tiroit le plus d'avantage & de plaisir. Voici en quoi consistoient ces récréations. Chaque mois on nommoit un Roi dans cette petite Famille ; & celui à qui l'on donnoit ce titre , exerçoit sur tous les autres une autorité que la seule Dulica pouvoit modérer Il se nommoit un Ministre , deux Conseillers , un Chancelier ; le reste de la petite Troupe representoit le Peuple dans des grades différens ; & chacun à son tour étoit chargé d'exercer les diverses vertus qui constituent l'Epoux complaisant , la Femme soumise , vigilante & laborieuse , le Pere attentif à l'éducation & à la fortune de ses Enfans ; la Mere tendre , l'Enfant docile , le Supérieur ferme & modéré , l'Inférieur soumis sans bassesse , le Magistrat intégrè , le Marchand laborieux & fidèle dans le trafic. Chacun étoit instruit des devoirs de la condition qu'il embrassoit chaque mois , & c'étoit sur la pratique de ces devoirs qu'il étoit jugé ,

& ensuite récompensé & puni. Le Roi assisté de son Conseil faisoit cet examen , & jugeoit les querelles , soit qu'elles fussent réelles , soit qu'on en suposât pour lui donner occasion d'exercer la Justice : il présidoit aussi aux exercices militaires , & ces derniers avoient pour surveillant le Chevalier Bayard qui sacrifioit volontiers trois matinées dans chaque semaine , pour former cette brillante jeunesse , & veiller sur les Maîtres qui lui enseignoient les sciences qui avoient rapport à l'art militaire. Il leur faisoit construire de petits Forts ; une moitié de la troupe mettoit tout en usage pour les défendre , & l'autre moitié pour s'en emparer. Alors on admettoit des Externes , mais ceux-là ne pouvoient servir qu'en qualité de Soldats , à moins qu'une belle action ne les tirât de l'état de subalternes. Si quelqu'un des Pensionnaires manquoit à son devoir dans des occasions graves , on le releguoit parmi les Externes , d'où il

ne pouvoit sortir qu'en faisant les plus grands efforts pour réparer sa faute. C'étoit la seule punition en usage dans cette sage école ; on y accoutumoit les Enfans à mépriser la douleur , & à ne craindre que la honte & le mépris. On leur inculquoit fortement que le vice & l'inobservation des devoirs de sa condition pouvoient seuls les rendre méprisables , & c'en étoit assez pour les corriger de leurs défauts. On n'y faisoit aucun usage des châtimens corporels ; les Enfans s'y accoutument , & l'expérience fait voir qu'ils produisent peu de fruit. Ce n'est pas qu'on ne rencontre quelquefois de ces caractères durs , insusceptibles des sentimens de gloire & de honte , qu'on ne peut réduire que par la crainte de la douleur ; mais il y a si peu à espérer de ces sortes de caractères qui se rencontrent plus rarement qu'on ne le suppose , que Dulica n'en trouva qu'un seul parmi ceux qui étoient confiés à ses soins , & prit le parti de le rendre

à ses Parens , dans la crainte qu'il ne parvint à gâter les autres.

Nul n'étoit exempt du travail qu'exigeoient les Fortifications du Fort ou du Camp : la place d'Ingénieur étoit une des premières , & le Roi y nommoit comme aux autres Charges. La pluie , le froid , la chaleur , n'interrompoient jamais ces exercices pénibles , qui se pratiquoient , comme je l'ai dit , trois matinées de chaque semaine ; les trois autres étoient employées aux exercices corporels , où l'on formoit la jeunesse chez les Grecs.

Après le dîner chaque Enfant pouvoit employer deux heures à son gré , & choisir ses jeux ; c'étoit alors que Dulica s'attachoit à démêler leur caractère , leur goût , leurs talens , parce que dans ces momens de liberté la nature se developoit toute entière. Jusqu'à cinq heures du soir on s'occupoit des jeux qui font la plus ordinaire récréation des Enfans : l'une sous la qualité de Mere régissoit

sa petite famille , l'autre faisoit des visites ; celui-ci vouloit marier son Fils , celui-là l'exhortoit à devenir honnête homme , à prendre une profession , le recommandoit à ses Maîtres , s'informoit de sa conduite. On se rassembloit ensuite dans une grande Sale où le Roi exerçoit la justice , & où l'on lui rendoit compte des jeux qu'on venoit de finir. Chacun pouvoit porter ses plaintes ou se justifier ; mais dans ces petits plaidoyers Dulica avoit grand soin que la charité & la vérité fussent respectées : celui qui , pour excuser sa faute , auroit eu recours au mensonge , étoit diffamé ; & celui qui demandoit justice auroit été puni , s'il eût mêlé dans ses plaintes des paroles dures & offensantes.

Dulica accoutuma aussi ses Elèves à raisonner conséquemment ; elle les excitoit à lui faire des questions , & se plaisoit à leur rendre compte des motifs justes qui la faisoient agir ; mais elle exigeoit aussi la même cho-

se : chaque Enfant étant admis à dire son opinion , il falloit qu'il expliquât sur quoi elle étoit fondée , & il le faisoit librement , sûr d'être redressé sans aigreur lorsqu'il se trompoit , & applaudi s'il y avoit quelque justesse dans sa réponse : celui qui avoit de bonne foi qu'il s'étoit trompé , étoit loué comme celui qui d'abord avoit pensé juste. Jamais une mauvaise réponse n'attiroit un reproche dur , mais une raillerie fine capable de produire l'émulation , sans le découragement. Aussi les Disciples de Dulica ne connurent-ils jamais cette timidité sottise qui étouffe les talens naturels , ni cette témérité imprudente qui hazarde tout. Ils exposoient avec assurance leurs petits sentimens ; mais ils étoient remplis d'une telle confiance envers leur digne Maîtresse , qu'ils étoient toujours prêts à les abandonner , parce qu'elle n'exigeoit point un sacrifice aveugle , & leur prouvoit clairement qu'ils étoient dans l'erreur. A la fin

de chaque mois la petite Famille se rassembloit extraordinairement pour déposer le Roi & examiner sa conduite , aussi-bien que celle de ceux qu'il avoit mis en charge. Chacun avoit droit de leur reprocher leurs fautes , qui jamais ne demeuroient impunies ; mais il faut remarquer que la peine étoit proportionnée au grade qu'on avoit eu. Souvenez-vous , mes Enfans , leur disoit alors Dulica , que les fautes des personnes élevées en dignité sont d'une plus dangereuse conséquence que celles des Particuliers , parce que les suites en sont toujours funestes pour leurs inférieurs. La multitude a les yeux ouverts sur les Grands , & s'autorise de leur exemple. Les vices des Rois sur-tout sont contagieux ; ils mettent le désordre en honneur , & s'ôtent la liberté de le réprimer , au moins efficacement.

Après avoir examiné la conduite du Roi , on procédoit à une nouvelle Election. Le jeune Peuple avoit

la liberté de le continuer ou d'en nommer un autre ; mais en cela , comme dans tout le reste , il falloit donner une raison de son choix ; & la seule affection n'étoit pas ordinairement un motif juste de préférence , à moins qu'elle ne fut fondée sur des qualités réelles.

Je m'arrête ici un moment pour répondre à mon Lecteur ; je l'entends s'écrier : se moque-t-on de nous , de vouloir nous faire croire des Enfans de huit à douze ans capables de telles récréations ? Et pourquoi non s'il vous plaît , lui répondrais-je ? Chaque famille un peu nombreuse offre une preuve sensible de cette possibilité. Une nipe de poupée , un couteau , un fouet , occasionnent tous les jours une querelle bien établie entre des Enfans de cet âge : suivez-les alors dans toutes leurs démarches ; les parties intéressées plaident leur cause avec un feu , un discernement qui surprendroit si on se donnoit la peine d'y faire attention. Un frere

ainé , une Gouvernante doivent juger la cause en dernier ressort. Quels efforts ne fait pas un Enfant pour mettre le bon droit de son côté ? Quels raisonnemens après le jugement ? quels murmures ? Dans ces momens les passions semblent avancer la raison : un Enfant parle alors avec facilité : le plus timide & le plus lourd s'exprime avec aisance ; je dis plus , avec éloquence ; je l'ai remarqué cent fois dans les Enfans les moins cultivés. Ignorera-t'on toujours qu'on prolonge leur enfance au-delà de son terme , qu'on étouffe leur raison ? A peine un Enfant sçait-il parler qu'il raisonne : sur ses petits intérêts , & dans les choses qui le touchent immédiatement , ses raisonnemens sont justes : dans les choses qui lui sont indifférentes , il forme ses jugemens sur ce qu'il entend , & prend pour ainsi dire la couleur de l'esprit & du caractère de ceux avec lesquels il vit ; c'est un vrai Cameleon : s'il est assez heureux pour n'entendre que

des raisonnemens justes & fondés , il devient un homme conséquent. Le grand article n'est pas de trouver des Enfans capables de l'éducation que je propose ; le plus difficile est de déterrer des Maîtres capables de la leur donner. Mais c'est assez moraliser , reprenons la suite de notre Histoire.

Civan , comme je l'ai déjà insinué , avoit le cœur excellent ; mais il n'avoit pas le talent de se faire aimer de ses camarades : il étoit fier , entier , & d'une hauteur si grande , qu'il ne croyoit devoir à personne les égards qu'il exigeoit de ses condisciples. Lorsque Dulica proposa les récréations dont j'ai parlé , il ne douta pas un moment qu'il ne fut choisi pour Roi , quoi qu'il fut le plus jeune. Il étoit fils de la maison ; Dulica étoit adorée ; & la tendresse qu'elle avoit pour lui sembloit devoir entraîner tous les suffrages en sa faveur. Effectivement le petit peuple n'osa d'abord se livrer à son panchant , dans

la crainte d'attrister la Maîtresse ; Civan fut nommé tout d'une voix , & sa joye étoit à son comble ; mais il en falut rabattre. Dulica interrogea ses Elèves sur le motif de leur choix ; & leur commanda de la manière la plus forte de parler à cœur ouvert : il n'y en eût pas un seul qui n'avoüa que Civan n'avoit été nommé que pour lui plaire. Devenus libres par la permission qu'ils en reçurent , Civan eût une exclusion générale , si on en excepte Mera , qui dit pour ses raisons que malgré ses défauts dont elle convenoit , elle l'aimoit plus que les autres. Nouvelle matière à leçon pour Dulica , qui aprit à ses Elèves , dans des termes proportionnés à leur âge , qu'il faut sacrifier l'inclination particulière , lorsqu'il est question d'un intérêt public : elle leur rendit cette leçon sensible par des exemples , & elle en usoit toujours ainsi. A cet âge les raisonnemens font peu d'impres-
sion ; les faits frappent davantage , & doivent toujours venir à l'appui des

préceptes & des sentences , qui ont peu de prise sur des cerveaux encore foibles. Elle voulut ensuite sçavoir les motifs de l'exclusion qu'on donnoit à Civan. C'est parce qu'il veut être le maître quand nous jouons ensemble , dirent les uns ; qu'il nous reproche souvent qu'il est plus riche que nous , dirent les autres. Celui-ci lui reprochoit le refus d'une bagatelle ; celui-là , qu'il vouloit toujours avoir raison dans les disputes ; enfin , tous avoient un juste sujet de se plaindre de lui. Le pauvre Civan pleuroit de dépit ; Méra sanglotoit jusqu'à étouffer ; & comme elle étoit aussi chérie que Civan l'étoit peu , la plûpart des Electeurs mêlèrent leurs larmes avec les siennes. Cela mit un peu de désordre dans l'Assemblée ; ceux qui étoient du meilleur caractère environnèrent Dulica & la prièrent de pardonner à Civan , qu'il se corrigeroit , & qu'il falloit le faire Roi puisque cela feroit tant de plaisir à Mera. Qu'en pensez-vous Civan , lui dit

Dulica? J'en serois bien fâché , répondit le Prince d'un air moitié fier & moitié reconnoissant ; quand je serai Roi , je n'en veux avoir obligation à personne ; puis tout à coup se jettant entre les bras de Dulica en pleurant amèrement , il lui dit : ma Mere , comment se peut-il faire que je sois si méchant ? Je ne l'aurois jamais cru : j'aime tous mes camarades ; quand je leur ai donné du chagrin j'en suis bien fâché , ils peuvent le dire : toutes les fois que je les vois pleurer à cause de moi , je les caresse bien fort pour qu'ils ne s'en souviennent plus. Vous n'êtes point méchant , mon fils , lui répondit Dulica , vous n'êtes que sot lorsque vous suivez les mouvemens de votre orgueil , qui vous persuade que vos talens , vos richesses & votre naissance vous élèvent au-dessus des autres : tous ces avantages sont frivoles & ne sont point vous ; vos talens sont un présent de la nature , & vous ne devez estimer en vous que les efforts que vous ferez pour

en faire en bon usage ; il n'y a que cela qui soit à vous , & qui mérite des égards : quant aux richesses , il faut être extravagant pour en tirer des motifs de gloire : on peut être content d'être riche , parce que cela met à portée de faire beaucoup de bien , mais c'est tout. De grands biens entraînent de grandes obligations ; j'en dis autant de la naissance ; un nom illustre , un haut rang imposent des devoirs , & l'on ne devient estimable qu'à proportion qu'on les remplit : je veux vous rendre ceci sensible par une comparaison. S'il venoit ici une jeune fille qui n'eût qu'un œil , qui fut toute couverte de lépre , bossuë , tortuë , & qu'elle vous dit : il faut que vous me trouviez jolie , & que vous m'aimiez , parce que mon Ayeule étoit la plus belle femme du monde , que lui répondriez-vous ? Je me moquerois d'elle , dit Civan , & je lui dirois : j'aurois bien aimé votre Ayeule ; je lui aurois dit volontiers qu'elle étoit belle ; mais sa beau-

té ne diminuë rien de votre laideur ; au contraire , ceux qui l'ont connuë doivent vous trouver encore plus horrible , par la comparaison qu'ils font en état d'en faire. Vous auriez raison , mon fils , ajoûta Dulica ; & l'on peut dire à un méchant qui veut qu'on le respecte , parce qu'il a eu des Ancêtres vertueux & estimables : j'aurois estimé vos Ancêtres , mais le souvenir de leur vertu , loin de vous rendre estimable à mes yeux , augmente le mépris que m'inspirent vos vices. :

La scène que je viens de décrire fit une impression étonnante sur Civan : sa fierté , le desir d'être estimé , l'engagèrent à faire les plus grands efforts. Ils furent efficaces ; & il acquît tellement le cœur de ses Camarades , qu'il fut élu Roi , & continué une année de suite : il l'eût même été plus long-tems , si Dulica , qui vouloit le former dans tous les genres , n'eût décidé qu'à l'avenir , on ne pourroit avoir le même grade deux mois de suite.

Il faudroit plus d'un Volume , si j'entreprendois de suivre Dulica dans les préceptes qu'elle donna à ses Disciples ; je me borne à assurer qu'elle n'omit rien de ce qui étoit nécessaire pour leur former l'esprit & le cœur ; qu'elle y parvint , & qu'elle le fit d'une manière si douce , qu'ils ne s'aperçurent jamais de la continuité de ses leçons & s'en lassèrent encore moins.

Outre les exercices dont nous avons parlé , Dulica avoit ménagé à ses Elèves des tems pour l'étude de l'Histoire & de la Géographie ; mais cette étude , aussi-bien que celle de la nature , se fit imperceptiblement , & sans s'en apercevoir , pour ainsi dire. Il est des sciences plus pénibles à apprendre qu'elle ne vouloit pas leur laisser ignorer ; celle des Langues , par exemple ; mais il n'en fut pas question avant la treizième année de Civàn : elle étoit fortement persuadée que les douze premières années d'un Enfant doivent être employées à for-

mer son jugement & ses mœurs ; qu'il faut attendre que la raison lui fasse souhaiter d'apprendre des choses plus relevées , & qu'il faut lui en faire sentir la nécessité avant de rien exiger de lui sur cet article. Civan aimoit passionnément la lecture ; elle mettoit sous ses yeux un Auteur latin très-curieux , lui en expliquoit quelques pages , & feignoit des occupations qui ne lui permettoient pas de le traduire en entier. Elle lui parloit sans cesse avec éloge des Livres latins que renfermoit sa Bibliothèque , & finissoit en se plaignant des difficultés de la Langue latine qui demandoit une grande application. Ces discours eurent l'effet qu'elle en attendoit. Ma Mere , lui dit un jour Civan , vous me proposez sans cesse à imiter l'exemple des Héros dont je lis l'histoire , & cependant j'ai lieu de croire que vous vous méfiez de mon courage : il est bien des choses que je desire sçavoir ; la Langue latine , par exemple , la Géomé-

trie dont j'ai quelques notions que je
 souhaiterois de perfectionner , parce
 que je conçois qu'elle est d'une uti-
 lité générale pour mille choses né-
 cessaires & agréables : cependant
 vous n'osez me permettre d'en en-
 treprendre l'étude , dans la crainte
 que je ne me rebute. Les Héros ne
 sont-ils pas dans l'habitude de ne s'ar-
 rêter jamais à la vûe des difficultez ?
 Dulica convint avec lui qu'il y avoit
 de l'héroïsme à surmonter de grands
 obstacles ; mais sous divers prétextes
 elle différa quelque tems de lui ouvrir
 cette carrière , & ne céda à ses ins-
 tances qu'au moment où la vivacité
 de ses desirs s'étoit tellement accruë
 par les obstacles ; qu'ils étoient capa-
 bles de lui faire dévorer sans ennui
 ce que les commencemens ont de pé-
 nible. Elle abrégéa de beaucoup ces
 difficultés en réduisant toutes les scien-
 ces qu'elle enseignoit à ses disciples
 en un petit nombre de principes courts
 & lumineux , en les dépouillant d'un
 jargon scientifique , & en leur rendant

sensible par des expériences tout ce qu'elle leur enseignoit. Un autre moyen dont elle se servit pour abréger leur travail , fut de graduer tellement leurs connoissances , qu'une seconde verité fut toujours une suite & une preuve de la première. La curiosité des jeunes gens est tout à la fois le moyen & l'obstacle aux bonnes études : d'un côté elle les incite à s'instruire ; mais de l'autre elle se jette avec avidité sur tout ce qui se presente , enrasse lecture sur lecture , connoissance sur connoissance , presque toujours au hazard & sans règle ; cela produit une confusion dangereuse dans la tête d'un jeune homme ; c'est un riche magasin rempli d'étoffes précieuses , mais rien n'y est en place ; & lorsqu'on a besoin d'y trouver quelque chose , on ne sçait où le prendre quoi qu'il y soit : il vaut mieux employer plus de tems à meubler ce magasin & le faire avec ordre , & ce fut une précaution qui n'échapa pas à notre sage Gouvernante.

Le Prince de Bungo entroit dans

la seizième année , lorsque Dulica résolut de le tirer de la retraite où il avoit vécu jusqu'alors. On ne peut exprimer quelle fut la douleur de ses Elèves , lorsqu'elle leur annonça la résolution où elle étoit de quitter Saint Germain ; mais quelque touchée qu'elle fut de leurs larmes , ce qu'elle devoit à Civan & à Mera ne lui permit pas de céder aux instances qu'on lui fit pour la retenir. Après avoir congédié les Elèves , elle déclara à ses deux Pupiles qu'ils alloient commencer un grand voyage, dont le terme seroit leur retour dans leur terre natale ; ce discours étoit une énigme pour Mera , à qui Civan n'avoit jamais déclaré ce qu'il sçavoit de leur naissance. Pendant que Dulica instruisoit la jeune Princesse de ce qu'elle vouloit qu'elle sçût sur ce sujet , Civan reçut ordre d'écrire pour la seconde fois à ses Parens , ce qu'il fit dans les termes suivans :

Chers Auteurs de ma naissance ;

S'il ne faloit que mon sang pour me procurer le bonheur de vous voir , je ne balancerois pas à le répandre ; mais mon Ange tutelaire , cette Dulica qui me tient lieu de vous , me dit qu'il est avantageux pour moi que je sois encore privé quelque tems de votre vuë : quelque douloureux que me paroisse cet ordre , je m'y soumets sans murmurer , parce que je suis convaincu de la sagesse de mon Guide , & de son amour pour moi. Nous allons commencer un grand voyage : elle me dit positivement que notre réunion en sera le terme , mais elle n'en fixe point le tems. J'ai passé ma premiere jeunesse dans des études qui conviennent également à toutes les conditions de la vie ; il me semble pourtant qu'on me destine à quelque chose de plus qu'à l'état d'un homme privé ; mais je n'ai aucune lumière sûre sur cet article , & Dulica se joue perpétuellement de ma crédulité : quelque fois elle m'insinue que je suis né pour porter une Cou-

bonne, & n'oublie rien pour m'inculquer les devoirs austeres que le Trône impose aux Rois ; une autre fois elle me laisse penser que je dois être l'artisan de ma fortune, & que sans nulle ressource je ne dois compter que sur mes actions. Je m'efforce d'entrer dans ses vûes, & d'acquérir les vertus d'un Roi & d'un Particulier. Je trace cette Lettre dans une Langue que je parle, mais que je n'ai jamais entendu parler qu'à Dulica, & à celui que j'ai long-tems cru mon Pere ; c'est la vôtre aparemment. Cette réflexion m'attriste ; j'en conclus que nous sommes séparés par des espaces presque immenses ; car assurément cete Langue est inconnüe aux Européens ; mais on me défend de pousser ma curiosité plus loin. On me défend aussi de vous parler précisément des intérêts de mon cœur, mais j'ose me flatter sur cet article. Quel que soit votre rang, il n'en est point au-dessus des vertus de Mera : on m'assure qu'elle vous est connue, j'ignore si elle m'est destinée ; je l'espère : il y auroit trop de cruauté à séparer deux cœurs unis dès l'enfance. Je m'arrête ; je crains de m'a-

bandonner trop à des mouvemens qui n'ont point votre aveu. Que deviendrois-je si vous les désaprouviés ? Voici la dernière fois que je vous écrirai ; puisse le Ciel hâter le moment où , prosterné à vos pieds , j'entendrai sortir de votre bouche le doux nom de fils , & pourrai vous marquer mon attachement & ma tendresse.

Dulica lut cette Lettre à Mera , & les yeux de la jeune Princesse se remplirent de larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. Elle s'étoit cruë jusqu'alors sœur de Civan , quoi qu'elle eût pour lui l'amour le plus tendre ; l'innocence de son cœur ne lui avoit pas permis de penser aux avantages qu'elle pouvoit tirer du secret qu'elle venoit d'apprendre : la Lettre du Prince lui ouvrit les yeux ; elle comprit qu'il étoit un titre plus doux que celui de sœur qu'elle pouvoit porter par rapport à Civan ; mais les craintes qui avoient agité son Amant en finissant sa Lettre , passèrent tout à coup dans son cœur. Elle

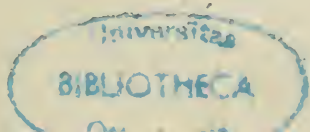
ignoroit

ignoroit le rang dans lequel elle étoit née ; Civan pouvoit être destiné à porter une Couronne , c'étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour l'allarmer. Interrogée par Dulica du sujet de ses pleurs , elle rougit , & hésita pour la première fois à lui ouvrir son ame. Rassurée par les regards de sa tendre Mere , elle se précipita dans ses bras , & lui dit : que je serois à plaindre , si Civan étoit destiné à porter une Couronne , & que je fusse née dans une condition obscure ! Ma chere Sœur , reprit Civan avec vivacité , vos larmes m'offensent ; quelque soit la source de votre sang , vos sentimens , vos vertus l'annoblissent ; & je me persuade que les Auteurs de ma naissance , dans quelque rang qu'ils soient , se tiendront honorés d'acquiescer une Fille telle que vous. Vous vous flattez peut-être , Civan , répondit Dulica d'un air sévère ; si vous dépendiez de moi l'un & l'autre , je ne balancerois pas à vous unir , mais le moment aproche où vous serez rendus

à ceux qui peuvent seuls disposer de vous ; portez-leur un cœur libre , disposé à l'obéissance , & prêt à sacrifier au devoir les panchans les plus doux. Civan & Mera n'osèrent rien repliquer ; ils jetèrent sur Dulica des regards qui s'expliquoient d'une manière bien éloquente ; elle en fut attendrie ; mais rapellant toute sa fermeté , elle renferma au-dedans d'elle-même ses mouvemens , & n'entretint ses Elèves que du nouveau genre de vie qu'ils alloient mener.

Le Chevalier Bayard avoit promis à Dulica de la présenter à François Premier ; mais comme il étoit alors en Italie , elle résolut de passer quelques mois à Paris. Quoique Civan eût été élevé à quatre lieues de cette grande Ville , il n'y avoit jamais été ; il ne fut pourtant point surpris à la vûe de la brillante multitude qu'offrit à ses yeux une Ville qui semble plutôt la Capitale de l'Europe que celle de la France. Il admiroit ce concours d'hommes de toutes les Nations , qui

vivoient à Paris avec autant d'aisance & de sûreté comme dans leur Patrie , & qui confondus avec les Citoyens , sembloient ne faire qu'un même Peuple : il admiroit encore cette espèce d'égalité que met entre les Français le penchant qu'ils ont pour la société. Dans cette grande Ville , les richesses , l'industrie , la figure , les talens tiennent lieu de rang. Ceux qui s'y distinguent en quelque genre que ce soit , sont surs d'humaniser l'orgueil des Grands , qui sacrifient volontiers la fierté de leur sang au plaisir ou à l'utilité qu'ils peuvent tirer de la compagnie de ceux qui leur sont supérieurs par des talens utiles ou agréables. Civan du premier coup d'œil prit une fausse idée de l'opulence des Particuliers qui habitent cette grande Ville. L'éclat dont ils étoient environnés , leur faste lui en imposa. Dulica eût bientôt occasion de lui faire remarquer que ces dehors brillans cachotent une indigence réelle : elle avoit paru à



Paris sur le ton de l'aisance ; il n'en falut pas davantage pour lui procurer des connoissances : sa douceur & sa bonté lui gagnèrent la confiance de ceux qu'elle voyoit souvent ; & ce fut alors qu'elle fit remarquer à ses Elèves combien l'intérieur des Familles étoit dissemblable de ce qui en paroïssoit aux yeux : On s'épuisoit pour soutenir ces brillans dehors , & on languissoit en secret. Il me semble , lui dit Civan , qu'un Prince sage pourroit remédier à ce mal en faisant des loix somptuaires. Ce remède auroit des inconvéniens , répondit Dulica. Ce luxe qui épuise le Particulier , produit un bien général pour la multitude. Quantité d'hommes vivent des folies de ceux qui veulent passer pour riches , & se trouveroient tout-à-coup hors d'état de subsister , si chaque homme étoit restreint dans ses dépenses : d'ailleurs , ce faste ébloüissant rend cette Ville un spectacle pour les Etrangers , & les y attire ; les dépenses

qu'ils y font , produisent un grand avantage pour les Artisans qui y fourmillent. Ce mal est donc un de ceux qui ne peuvent être guéris , lui dit Civan ? Mon Fils , reprit Dulica , la difficulté du remède n'est pas l'impossibilité ; il est mille moyens d'assurer la subsistance du pauvre & d'augmenter l'aisance du riche : on peut , par exemple , multiplier les Manufactures qui occupent un grand nombre de bras : les ouvrages qui s'y fabriqueroient diminueroient de prix à la vérité ; mais leur abondance entraîneroit la nécessité du commerce , en forçant aux échanges chez l'Etranger ; & ce Commerce produiroit chez les hommes du second rang une source d'abondantes richesses , surtout si le Prince le facilitoit , en revêtant de titres honorables ceux qui s'y distingueroient , & en modérant les impôts qu'il en retire : on pourroit alors diminuer le luxe sans danger , en présentant une ressource à ceux qu'il fait vivre ; ou si dans un

aussi grand Royaume que celui-ci ; on jugeoit le faste nécessaire pour la circulation des Espèces , du moins le Commerce y produiroit-il une abondance réelle.

Civan , dont le caractère étoit vif & sincère , se trouvoit à Paris comme dans son centre ; toutes ses connoissances lui paroissoient des amis ; & malgré les sages conseils de sa Gouvernante , il ne pouvoit se persuader que les témoignages d'affection qu'il recevoit , ne fussent que superficiels , & se livroit tout entier à des gens qui ne tenoient à lui que par caprice , oisiveté , intérêt. Dulica voulut lui donner le moyen de démasquer ces faux amis. Elle affecta une profonde tristesse ; & pressée par le Prince de lui en découvrir le sujet , elle lui dit qu'elle venoit de perdre tout son bien par l'infidélité d'un homme auquel elle s'étoit confiée. Et pourquoi vous affliger d'un tel accident , lui répondit Civan ? n'avez-vous pas des amis dans l'opu-

lence , qui vous ont dit mille fois que vous pouviez disposer d'eux & de leurs biens ? Vous avez raison , mon Fils , lui dit Dulica , il faut tenter cette ressource , & je vous charge d'essayer à les attendrir sur notre sort. Civan rougit à cette proposition , & avoua à Dulica , qu'il sentoît beaucoup de répugnance à faire cette démarche. Elle seroit fondée , reprit Dulica , s'il étoit question de découvrir vos besoins à des indifférens : je conviens qu'il est humiliant d'arracher à la pitié de ces sortes de gens des secours qu'ils refuseroient s'ils avoient l'ame moins foible , & s'ils ne cherchoient , en vous assistant , à éloigner de leurs yeux des misérables , dont la vûë les fatigue ; mais il n'est point honteux de devoir quelque chose à un ami sincère : l'orgueil seul peut faire rougir du besoin qu'on a de son secours ; il est , je l'avouë , beaucoup plus doux de donner que de recevoir ; mais cela même doit encourager , lorsqu'il est question de devoir quel-

que chose à un homme qu'on a cru digne d'être son ami , puisqu'on est assuré de lui procurer la joye la plus pure qu'il soit capable de ressentir : jugez en par vous même , mon fils ; avez-vous jamais été plus content qu'au moment où je vous ai laissé le Maître de répandre l'abondance chez un homme qui vous étoit cher ? si on vous eût laissé le choix des deux situations , c'est-à-dire , celle de donner ou de recevoir , n'est-il pas vrai que vous auriez choisi votre lot ? Si vous avez des amis réels , vous les offensés en craignant de leur être à charge : Mais , mon cher fils , que votre répugnance est bien fondée , par rapport aux phantômes d'amis sur lesquels vous avez compté jusqu'à ce jour ! Je veux vous les montrer tels qu'ils sont , & vous apprendre en même tems à connoître les hommes. Civan avoit peine à se détromper au sujet de ses faux amis ; mais il ne tarda pas à se convaincre que chez le commun des hommes les of-

fies de services ne font qu'un vain langage qui n'engage à rien. Le Prince du Bungo se flattoit de trouver une ressource dans l'amitié du Chevalier Bayard ; mais sa mort qu'il aprit dans le même tems servit aux desseins de Dulica , qui vouloit éprouver la fermeté de l'ame de son Disciple : elle ne subsistoit plus qu'aux dépens de ses habits , n'ayant conservé que celui qu'elle avoit sur le corps ; elle apella Civan & Mera : Mes Enfans , leur dit-elle , nous touchons à la dernière extrémité ; rien ne peut nous sauver de la plus affreuse indigence : il nous reste pourtant une ressource , mais elle coûteroit trop cher à Civan , pour que je puisse me résoudre à m'en servir. Dulica ouvrit alors un coffre qui renfermoit des bijoux précieux. Mon fils , dit-elle au Prince , nous pouvons aux dépens de ces joyaux nous procurer une vie aisée , mais ils sont les seules marques auxquelles on puisse vous reconnoître un jour ; je ne puis

m'en défaire sans vous priver d'une Couronne , & ce qui doit vous être plus cher , sans vous ôter l'espérance de revoir des Parens dont vous êtes tendrement aimé ; voyez à quoi vous voulez vous déterminer en cette occasion. Civan demeura quelque tems dans le silence ; puis le rompant tout à coup : s'il n'étoit question que de moi , dit-il à Dulica , je souffrirois la mort plutôt que de rendre ma naissance douteuse , mais il s'agit de votre vie & de celle de ma chere Mera , ne balancez pas un moment à l'assurer. La guerre est allumée en Italie , j'y trouverai un glorieux trépas , ou j'y acquerrai tant de gloire , que mes parens me reconnoîtront à mes actions. A ces paroles la jeune Mera se jettant au col de Dulica , lui dit : Ah ! ma chère Mere , gardez-vous bien de faire ce que mon Frere desire ; souffrons plutôt toutes sortes d'extrémités que de l'exposer aux dangers de perdre son rang. Mais puisque Civan doit être un jour un grand Roi , pourquoi n'al-

lors-nous pas trouver son Père ? Il nous donneroit dequoi vivre , & seroit charmé de revoir son Fils. J'y consens , lui dit Dulica ; mais , Mera , lorsque votre Frere sera Roi , vous ne pourrez plus le voir ; on lui fera épouser quelque grande Princesse qui ne voudra point vous souffrir à sa Cour , dans la crainte qu'il ne vous aime plus qu'elle. C'est dequoi elle pourroit être assurée , dit Civan ; mais je ne me mettrai jamais dans ce cas , & je ne veux point du Trône si Mera ne le partage avec moi. A ces mots Dulica prit un visage sévère : Civan , dit-elle , ces sentimens sont-ils dignes de l'éducation que je vous ai donnée ? une passion vous feroit-elle renoncer à vos devoirs & à vos parens ? Apprenez que pour être digne du Trône , il faut sçavoir se commander à soi-même : un Roi est comptable du bonheur de ses sujets au moment où il devient leur maître ; il doit tout sacrifier à ce devoir sacré ; plus de volonté pour lui ; plus de passions

qu'il puisse penser à satisfaire. Victime de l'Etat , il doit immoler à son avantage les panchans les plus doux , les plus innocens mêmes : ou déterminez-vous à demeurer dans l'obscurité où vous êtes ; ou prenez des sentimens dignes d'un Roi. Civan ne répondit à ce discours que par ses larmes : à la crainte de perdre Mera , se joignoit celle qu'il avoit d'avoir déplu à Dulica , pour laquelle il avoit une tendresse infinie. Ma chère Mere , lui dit-il en sanglotant , quittez cet air sévère qui me tuë ; comment voulez-vous que je puisse envisager sans horreur la nécessité de me séparer de Mera ? La condition des Rois est-elle donc si misérable qu'ils ne puissent travailler à leur bonheur en faisant celui de leurs sujets ? La beauté , la vertu de Mera , ne peuvent-elles compenser sa naissance ? & ne m'avez-vous pas appris vous-même que la noblesse étoit une chimère aux yeux du sage , qui n'estime que les qualités personnelles ? S'il faut , pour as-

pirer au Trône , devenir ingrat & parjure , j'y renonce pour jamais. Depuis que vous m'avez fait connoître que Méra n'étoit point ma sœur, je me suis fait une douce idée de passer mes jours avec elle en qualité d'époux ; je le lui ai juré mille fois , & je vous avoué que je n'ai jamais été flâté de l'espérance d'un Trône , que par l'espérance de l'élever elle-même au plus haut rang. Ah ! mon Fils , dit Dulica au jeune Prince , que vous êtes encore éloigné des sentimens d'un Roi ! Celui que le Ciel a fait naître pour le Trône , ne peut vivre sans honte en homme privé ; il doit remplir les vûes de la Providence à son égard. Quoi donc, vous sacrifierez l'avantage de rendre tout un Peuple heureux , de faire fleurir la Justice & les Loix , au plaisir de passer votre vie auprès d'une Femme ? Déjà vous comptez pour rien la perte de vos Parens. Apprenez , Civan , par cette expérience , ce que vous avez à craindre des passions , puisque celle que vous avez pour Méra , quel-

que innocente qu'elle paroisse , a déjà détruit dans votre ame cette noble fermeté que j'avois eu soin d'y faire naître. Je ne m'expliquerai point sur le sort de Méra ; peut-être est-elle elle-même d'un rang à parvenir à la qualité de votre épouse ; peut-être le soin de votre gloire exigera-t-il que vous vous en sépariez pour jamais : je veux vous laisser dans cette alternative. Le vrai Héroïsme consiste à se surmonter soi-même , & non à vaincre des peuples & gagner des batailles : travaillez à surmonter le panchant qui vous entraîne vers Méra ; & supposez qu'elle vous soit destinée , rendez-vous digne d'elle.

Civan & Méra ne repliquèrent rien ; & comme le tems de les mettre aux dernières épreuves n'étoit pas encore venu , Dulica changea de discours , & leur aprit qu'ils n'avoient rien à craindre de l'indigence ; elle leur avoua qu'elle avoit voulu connoître la fermeté de leur ame , en feignant d'être au moment de l'éprouver. Civan

conçut qu'elle pouvoit avoir les mêmes motifs en lui défendant de se livrer au panchant qu'il avoit pour Méra , & cet espoir lui adoucit l'amertume qu'il trouvoit à renfermer au fond de son cœur les sentimens qu'il avoit pour cette aimable fille ; il se disoit tout bas , que cette tendre mere n'auroit pas permis la naissance & les progrès de cet amour , si elle n'eût eu dessein de le couronner un jour ; mais il ne put jamais être entièrement rassuré , Dulica étoit impénétrable sur cet article.

Parmi le petit nombre d'amis que l'aparence de l'adversité n'avoit point enlevé à Dulica , étoit un jeune homme qui faisoit ses études à Paris ; il se nommoit Xavier , & l'on ne savoit ce que l'on devoit le plus admirer en lui de l'étendue des lumières , ou de la pureté des mœurs : il brûloit sur-tout d'un zèle dévorant du salut des ames , & s'entretenoit souvent avec Dulica du desir qu'il avoit de sacrifier sa vie à l'instruction de

ce grand nombre d'hommes , qui dans des terres inconnuës , étoient privés des lumières de la foi. Ces conversations que Dulica faisoit naître chaque jour , finissoient toujours par les protestations qu'il lui faisoit de porter un jour ses pas dans les régions les plus éloignées. A ce zèle , Dulica crut reconnoître l'Apôtre que Dieu destinoit au Japon ; elle s'ouvrit à lui de ses vûes par rapport à ce Peuple , & lui fit promettre de passer dans les Indes pour y attendre le moment favorable d'entrer chez les Japonnois : Xavier le lui promit & tint parole , comme nous le verrons dans la suite.

La France étoit alors dans les plus vifs transports de joye , pour le retour de François Premier qui venoit enfin de rompre ses fers : Ce fut au milieu des fêtes que ce retour occasionnoit , que Dulica parut à la Cour. Le Roi étoit avantageusement prévenu pour elle , par ce qu'il en avoit entendu dire au Chevalier Bayard ; mais ce sentiment d'estime prit les

plus grands accroissemens lorsqu'il la vit de près. Civan & Méra eurent part aux égards qu'il eût pour elle : la Reine de France , celle de Navarre , s'empressèrent à donner des marques de distinction à cette petite Famille ; & pendant quatre mois que Dulica resta à la Cour , Civan & Méra firent l'ornement de toutes les fêtes : le Roi se plaisoit sur-tout dans la conversation de Civan ; & surpris de trouver tant de lumières dans un Enfant de dix-sept ans , il ne dédaignoit pas de lui faire part de ses desseins , & de l'entretenir des principaux événemens de sa vie. François Premier avoit le cœur fait pour l'amitié comme pour l'amour ; la tendresse qu'il conçut pour Civan l'engagea à faire les plus grands efforts pour l'attacher à sa Cour ; & certainement il y auroit réussi, si Civan n'eût été qu'un particulier. Le jeune Japonnois avoit aussi conçu l'attachement le plus tendre pour ce Prince , & gémissoit souvent de la nécessité de s'en éloigner ; mais quel,

que vive que fût sa reconnoissance, elle ne lui fit point oublier ce qu'il devoit à son rang : souvent pressé par François Premier de se fixer à sa Cour, il ne put s'empêcher de répandre des larmes ; & sans manquer au secret que Dulica lui avoit imposé sur le peu qu'il sçavoit de sa naissance, il fit entendre au Roi, que des raisons invincibles le forçoient à s'arracher au plaisir de le voir. François Premier respecta son secret, & n'adoucit la douleur que lui causoit sa perte qu'en le comblant de presents : les Reines voulurent aussi marquer à Méra l'estime qu'elles avoient conçu pour elle, & lui donnèrent leurs Portraits enrichis de diamans.

Civan en quittant la Cour, soulageoit la douleur qu'il avoit de s'éloigner du Roi, en s'entretenant de ce Prince avec Dulica. Ma Mere, lui disoit-il avec transport, avoüez que François Premier mériterait l'Empire du monde entier. Mon Fils, lui répondit cette sage Maîtresse, je ne

puis blâmer votre attachement pour le Roi ; ses bontés , ses qualités même sont toutes propres à le faire naître : François Premier possède les vertus qui constituent l'honnête homme ; mais il y a loin de celles-là à celles qui font les grands Rois ; s'il n'étoit que Particulier , on auroit peu de choses à lui reprocher. Pour occuper dignement le Trône , il faut des vertus qu'il ignore ; je dis plus , de l'extrémité de ses vertus naissent des défauts qui produisent les plus grands desordres. La bonne foi , par exemple , est sa vertu favorite , & certainement ce doit être celle des Rois ; mais elle doit être accompagnée de prudence : un Prince ne doit jamais tromper ; il ne doit jamais se laisser tromper. Rien de plus louable que l'attachement de François Premier pour ses amis , sa tendresse pour sa Mere ; mais les premiers en abusent pour tyranniser les Peuples , & la seconde a mis le Royaume à deux doigts de sa per-

te , en deux différentes occasions. L'une , en disposant de l'argent qu'on avoit destiné à Lautrec pour son expédition en Italie ; l'autre , en forçant Monsieur de Monmorency à passer au service de l'Empereur , par la persécution sans relâche qu'elle lui a faite. La bonté des Rois doit être accompagnée d'une sage fermeté , sans quoi elle devient une faiblesse dont leurs Sujets deviennent la victime. Que dire du dérèglement des mœurs de ce Prince , & de ses suites funestes ? La Reine sans pouvoir , la Maison Royale désunie , la corruption des mœurs des Courtisans , & par une suite nécessaire celle des Peuples : voilà mon Fils , comme vous le voyez , bien des défauts dans un des meilleurs Rois du monde. Encore un coup , les vertus d'un Particulier ne suffisent pas pour un Roi ; une étude profonde doit lui apprendre à connoître les hommes , pour placer à propos sa confiance ; quelqu'assuré qu'il soit de la probité de ses Minis-

tres , il doit veiller infatigablement pour éclairer leur conduite , parce qu'ils sont hommes , & qu'en cette qualité leur vertu peut être sujette à bien des vicissitudes. Cette application que j'exige d'un Prince , demande le renoncement aux plaisirs ; il ne doit les regarder que comme un délassement , qu'il ne doit se procurer qu'avec beaucoup de circonspection. Un Prince doit joindre à la valeur beaucoup de prudence ; il n'est point de petites fautes pour lui en ce genre. Si François Premier n'avoit pas séparé son Armée avant la bataille de Pavie , il n'auroit pas eu le déplaisir de perdre sa liberté , pour laquelle il a été forcé de céder une partie de son Royaume , par un traité si désavantageux , qu'il en est nul , puisqu'il a promis plus qu'il ne pouvoit tenir. Civan sçavoit les événemens remarquables du Règne de François Premier & ne put s'empêcher de convenir de ce que Dulica lui faisoit remarquer. Ah ! ma Mere , lui dit-il , vous me

faites frémir. Quel Prince peut se flatter d'avoir les qualités requises pour le Trône , puisqu'il en manque une si grande quantité à un tel Prince , l'amour de ses Sujets ? Seroit-il bien vrai que je fusse destiné à porter une Couronne ? & en ce cas que ne dois-je point craindre ? Je sens vivement mon impuissance ; aidez-moi de vos conseils , & fasse le Ciel que je demeure toujours dans l'état d'un Particulier , plutôt que d'être un mauvais Roi. J'applaudis à votre souhait , lui dit Dulica , d'autant plus que votre mauvaise conduite n'auroit point d'excuse : l'éducation qu'on vous donne a manqué à la plupart des Princes , & il faudroit un miracle pour qu'ils échappent seuls à la séduction du Trône. Ma Mere , ajouta Civan , j'entrevois les raisons du long exil que vous m'avez imposé , & j'en sens la nécessité ; hâtons-nous d'apprendre par l'exemple des Princes à éviter les écueils de la souveraine Puissance : que ne vous dois-je point

pour les soins que vous prenez à mon égard ? Civan finissoit toutes ces conversations par témoigner à Dulica l'étendue de sa gratitude ; & cette digne Fille répandoit des larmes de joye , en voyant les progrès de son cher Pupile. Elle n'avoit pas moins lieu de s'applaudir de ses soins pour Mera ; les éloges qu'on avoit prodigués à cette belle Enfant , l'empressement des Seigneurs les plus accomplis , les carresses des Reines , tout cela , dis-je , ne pût altérer sa modestie. Docile aux leçons de Dulica , elle n'emporta de cette Cour qu'un grand éloignement pour les vices qui y régnoient. La hardiesse des Femmes lui fit connoître tout le prix de la pudeur ; le mépris qui chez ces hommes succédoit à l'amour qu'ils avoient eu pour des Femmes complaisantes , la convainquit qu'un amour qui n'est pas fondé sur l'estime , ne peut être de durée ; & le desir qu'elle avoit de conserver le cœur de Civan , lui fit faire de nou-

veaux efforts pour devenir chaque jour plus estimable.

Dulica alloit presenter à ses Pupiles un tableau bien différent de celui que la Cour avoit offert à leur yeux : Les habits les plus simples prirent la place des ajustemens superbes qu'ils venoient de quitter ; & ce fut en cet équipage qu'elle leur fit parcourir les Provinces de France ; ce fut sur-tout sur les gens de la campagne qu'elle les pria de fixer leurs regards ; le contraste étoit frappant. La misère la plus affreuse ne pouvoit se soustraire à l'avidité des Sangsues , qui , sous prétexte de lever les droits du Roi , dévoroient la substance des pauvres Habitans de la campagne. Ici , le malheureux Laboureur se refusoit le nécessaire à la vie , pour ne pas exciter l'avarice du cruel Publicain : Là , de pauvres Enfans , dont la nudité étoit à peine couverte , demandoient à leur Pere un morceau de pain , qu'il ne pouvoit leur donner , parce qu'on avoit faisi jusqu'aux instrumens de son

son travail : Plus loin , une Mere désolée pleuroit son fils , qu'on avoit forcé de laisser son champ sans culture pour porter les armes ; par-tout même misère , même privation des choses les plus nécessaires à la vie. Dans le même tems l'on aprit que le Roi étoit malade ; aussi-tôt tous ces pauvres gens sont allarmés ; ils lèvent leurs mains vers le Ciel ; ils demandent avec larmes le rétablissement de la santé de leur Maître , & font éclater les transports de joye les plus vifs , lorsqu'ils aprennent sa convalescence. A ce spectacle , Civan demeure immobile. Est-il possible , dit-il à Dulica , qu'au milieu d'un Royaume si florissant il se trouve une classe d'hommes si misérables ? Est-il possible que sous le Règne du meilleur de tous les Princes , on tyrannise ainsi ses Sujets ? Est-il possible que ces mauvais traitemens n'éteignent point dans le cœur de ces malheureux les sentimens de tendresse & de respect qu'ils doivent à leur

Prince? Ah! Dulica, que je conçois bien aujourd'hui les devoirs de la Royauté; je n'oublierai jamais ce spectacle; & si, comme vous m'en assurez, le Ciel me destine au Trône, cette portion de mes Sujets sera celle qui me deviendra la plus chère, & celle sur laquelle j'étendrai le plus mes soins. Civan répandoit des larmes en disant ces paroles; si Dulica l'en eût laissé le maître, il eût retourné à la Cour pour offrir au Roi le tableau touchant qui l'avoit attendri. Mon Fils, lui dit sa Conductrice, vous devez concevoir presentement ce que je vous ai dit mille fois de l'étendue des devoirs d'un Roi: il ne peut à la vérité descendre dans un détail minutieux, sur la façon de percevoir les droits, mais il doit établir des Ministres habiles qui veillent sur les Gens d'affaires, & auxquels le pauvre Peuple puisse s'adresser librement, lorsqu'on exige de lui au-delà de ses forces. Il est juste que le Roi lève des impôts sur

les Peuples , mais il doit , autant qu'il est possible , faire tomber le plus grand poids sur les riches. Il faudroit taxer le luxe ; il faudroit sur-tout fixer la fortune de ceux qui lèvent ces droits : la plus petite partie entre dans les Coffres du Prince ; & le reste sert à entretenir le faste odieux des Traitans , qui semblent vouloir insulter aux misères publiques par l'éclat qui les environne : mais la plûpart des Princes sont dans la nécessité de tolérer ces sortes de gens , lorsque par un défaut d'œconomie les Coffres du Roi sont vuides , ils fournissent à propos des sommes qu'ils trouvent ensuite le moyen de centupler.

Il est encore une autre source des misères du pauvre Peuple : une partie des Sujets du Roi sont exempts de fournir leur cote-part , je parle de ceux qui par profession se consacrent au Service des Autels : cependant ces gens possèdent de grandes richesses , qu'ils consomment sans travailler pour l'Etat , du moins le plus

grand nombre. Mais ma Mere , lui dit Civan , il me semble qu'on ne pourroit sans injustice , sans impiété même , toucher aux Biens de ces sortes de gens : leurs richesses sont des aumônes , que la piété des Fidèles a consacrées au Seigneur ; les employer à des usages profanes , me paroîtroit un sacrilège. Vous avez raison , mon Fils , lui répondit Dulica ; les Rois doivent respecter les dépôts pieux & la charité de ceux qui y ont consacré leurs Biens : mais à quoi , s'il vous plaît , croyez-vous qu'ils aient consacré ces Biens ? est-ce pour entretenir le faste des Disciples d'un Maître qui n'avoit pas où reposer sa tête ? est-ce pour nourrir l'oïveté de gens qui selon leur première & loüable institution , doivent vivre du travail de leurs mains ? Non sans doute ; je conclus donc que les Rois , peres de leurs Peuples , doivent veiller sans distinction sur tous leurs Sujets , quelle que soit leur condition ; & que par respect pour les intentions de ceux

qui ont mis leurs Biens en dépôt chez les Ecclésiastiques , afin qu'ils puissent les distribuer aux Pauvres , ils soient attentifs à faire employer ces Biens selon leur destination. Voyez-vous cette campagne desolée , dont les Habitans suent sang & eau pour fournir les taxes qu'on leur impose ? Elle est voisine d'une Maison de Bernardins ; ils ne sont que six Religieux , & possèdent vingt mille livres de rente : combien d'honnêtes Familles , composées de six personnes , vivroient avec la vingtième partie de ce revenu ? Je leur en accorde le dixième ; c'est trop sans doute pour des personnes qui , je le répète , doivent marcher sur les traces des Apôtres qui mangeoient du pain d'orge ; mais je veux bien me relâcher en quelque chose. Accordons-leur deux mille francs , il en restera dix-huit mille , qui , distribués chaque année dans les Villages voisins , mettroient le Paysan en état de cultiver la terre avec plus de fruit , & de payer aisément

le double des taxes sous lesquelles il succombe aujourd'hui. Cet Evêque qui possède soixante mille livres de rente , n'aura ni carrosse , ni valets , ni chiens , ni table ouverte ; mais il nourrira les Veuves , procurera l'éducation des Orphelins ; & en fournissant ainsi à l'Etat des hommes capables d'exercer d'utiles professions , multipliera les Familles en état de supporter les taxes , ce qui augmenteroit le Revenu du Prince , en soulageant les Particuliers : en un mot , mon Fils , les personnes consacrées au culte Divin , doivent renoncer aux richesses ; & c'est respecter leur état que de les forcer à en remplir les devoirs.

Civan après avoir répandu ses bienfaits sur les Pauvres de la campagne qui avoient excité sa pitié , continua de parcourir les Provinces de France ; par-tout il trouvoit la même misère , & avoit souvent occasion de gémir sur l'abus qu'on faisoit de l'autorité du Roi. Si le cœur de François Premier lui eût été moins con-

nu , la misère & l'oppression de ses Sujets lui eût fait prendre une fausse idée du caractère de ce bon Prince ; mais il sçavoit , à n'en pouvoir douter , que le Roi aimoit son Peuple , & il gémissoit intérieurement du danger où sont les meilleurs Rois d'être trompés. Est-il possible , disoit-il à Dulica , que parmi le nombre d'hommes que le Roi nomme ses amis , il ne s'en trouve pas un seul qui , jaloux de la gloire de son Maître , lui ouvre les yeux sur l'abus qu'on fait de son autorité ? Que peut-on craindre d'un Prince qui n'a pas sçu se venger d'un Sujet même qui l'avoit trahi ? Et quand on se mettroit en péril d'en courir sa disgrâce , la reconnoissance ne devoit-elle pas faire tout risquer à un favori honnête homme , pour le service d'un Maître qui le comble de ses biens ? Mon Fils , lui répondit Dulica , un ami sincère est un présent précieux que peu de Princes peuvent se flatter de posséder. La mignardise avec laquelle ils sont

élevés , ne permet pas qu'on leur dise en face des choses désagréables ; la prudence même veut qu'on ait égard à leur foiblesse sur cet article ; mais quelque grande que soit la circonspection dont on use à leur égard , on risque toujours de leur déplaire en leur parlant avec sincérité. C'est un langage inusité pour eux ; & lorsque vous connoîtrez la Cour , vous avouerez qu'il faut un héroïsme sublime , pour s'exposer à perdre la faveur du Prince par l'endroit même où l'on en feroit digne. Pour un honnête homme qu'on trouvera à la Cour , il y aura trente ames lâches , qui épient soigneusement l'occasion de s'établir sur les ruines de cet honnête homme. Quelques vertus que vous suposiez dans un Roi , l'habitude d'être loué , applaudi , le révolte contre tout ce qui a l'apparence d'une improbation ; il sent quelque refroidissement contre l'ami généreux qui ose le contredire , & il est bien difficile que cette froideur ne perce ; aussi-tôt la foule

des flatteurs se réunit , & fait brigue pour achever de ruiner le favori ; on relève avec malignité ses discours & ses actions les plus indifférentes ; on lui prête des motifs ambitieux ; & l'on revient si souvent à la charge , que le Roi croit faire un acte de prudence & de justice en le disgraciant : son exemple ferme la bouche à ceux qui sont les plus affectionnés au Maître ; ils cèdent lâchement au torrent , & se réduisent tout au plus à gémir dans le silence. Vous ne pourrez éviter cet écueil qu'en écartant avec mépris les flatteurs. Si l'on remarque dès le commencement de votre règne que vous vous mocquiez des louanges qu'on vous prodigue sans pudeur , les honnêtes gens se hâteront de venir remplacer les Adulateurs que vous aurez éloignés : un peu d'application vous fera distinguer parmi ceux-là , ceux qui seront dignes de votre confiance ; & quand vous croirez pouvoir compter sur un ami réel , exigez de lui une entière

franchise ; encouragez-le par la manière cordiale dont vous recevrez ses avis ; qu'il soit votre œil , & qu'il vous rende un compte exact de la manière dont on se servira de votre autorité ; mais souvenez-vous que cet homme va devenir le but de la haine des Courtisans ; soyez en garde sur tout 'ce qu'on pourra vous dire contre lui. Je ne veux pas pourtant que vous ayez en lui une confiance aveugle ; la faveur du Prince peut changer les mœurs les plus à l'épreuve : d'ailleurs , votre favori est homme ; & comme tel , sujet à l'erreur. J'exige seulement que vous ne le condamnerez jamais sans l'entendre ; qu'après avoir confondu ses Accusateurs vous punissiez sévèrement la calomnie ; mais qu'en même tems vous récompensiez ceux qui vous auroient découvert des fautes réelles dans sa conduite : en un mot , je veux que vous ayez un ami , & non un tiran ; un conseiller , & non un maître.

Un événement bien triste fournit

de nouvelles leçons au jeune Civan. Des pluies continuelles ruinèrent une moisson qui auroit été abondante ; & laissèrent le Royaume en proie à la plus affreuse famine : ce n'est pas qu'il n'y eût en France une assez grande quantité de Blé pour nourrir ses Habitans ; mais aussi-tôt qu'on fut sûr d'une disette prochaine , les riches fermèrent leurs grèniers , & attendirent , pour le debiter , que le Blé fut monté à un prix excessif. Dulica & sa famille étoient alors dans une Ville de France , où la famine avoit attiré une foule d'hommes qui espéroient y trouver une ressource contre la faim dont ils étoient dévorés : on voyoit au coin des ruës , & dans les places publiques , des Squelettes animés , qui invoquoient la mort à haute voix pour voir terminer tout d'un coup leurs misères : d'autres ne voyant rien de plus terrible que l'extrémité à laquelle ils'étoient réduits , cherchent par des voyes violentes à s'en affranchir. Ils demandent du

pain d'une manière séditieuse ; le Gouverneur insulté a peine à sauver sa vie. Quelques-uns de ces séditieux sont pris , & perdent à la potence une vie que la faim leur auroit bientôt ôtée. Civan eût pitié de leur sort ; le crime de ces malheureux , disoit-il , portoit son excuse ; & s'il eût été le maître , ceux qui avoient la cruauté de cacher le blé , eussent été mis à leur place. Dulica lui fit sentir qu'on avoit dû faire un exemple capable de réprimer la multitude ; mais elle approuva son indignation contre ceux qui entretenoient la calamité publique pour s'enrichir : c'est dans ces occasions , dit-elle à Civan , qu'un Prince doit sacrifier quelque chose pour sauver son Peuple. Je vais ramener l'abondance dans cette Ville infortunée , & vous montrer ce que vous pourriez faire en pareil cas : en même tems Dulica s'informe sous-main du nom de celui des Usuriers qui passoit pour le moins impitoyable ; elle se jette à ses pieds , le con-

jure de sauver la vie à tout un peuple, & lui propose de lui acheter son blé bien au-dessus du prix courant s'il veut se prêter à ses vuës. Cet homme qui se soucioit fort peu de la fortune de ses Confrères, pourvû qu'il pût faire la sienne, prête une oreille avide à la proposition de Dulica ; & ayant reçu d'elle des Diamans beaucoup au-dessus de ce qu'il osoit espérer, lui abandonne son blé, & lui fournit même quatre Payfans dévouës à ses ordres. Dulica leur com-manda d'amener au marché chacun quatre charrettes chargées de blé, & d'en diminuer le prix d'un tiers. Ils lui obéirent ponctuellement ; & en vendant leur blé, ils en promirent une plus grande abondance & à meilleur prix pour le marché prochain, parce qu'ils en avoient reçu une grande quantité des Pays Etrangers. A cette promesse toute la Ville change de face ; les femmes traînant après elles leurs petits enfans, courent au Temple, & remercient le Seigneur d'un secours

si inespéré. Au milieu de cette joye publique , on distingue aisément les Usuriers ; leur visage pâle & défait , leur inquiétude les décele. L'espoir d'une abondance prochaine avoit laissé leur blé sur le marché ; on refusoit de s'en fournir à un si haut prix deux jours avant celui où il devoit diminuer encore. Ce jour si souhaité arrive ; les quatre Paysans amènent seize charrettes , diminuent le blé d'un autre quart : on y court en foule ; ils promettent beaucoup pour l'avenir , & assurent qu'en peu de tems le blé reviendra à son premier prix. Les Emissaires des Usuriers , leur ayant rapporté cette nouvelle , on vit arriver en foule des chariots couverts de blé ; chacun se hâtant de s'en défaire avant la première diminution , Dulica en fit acheter une partie , qui le marché suivant , fut vendu seulement un écu plus qu'à l'ordinaire ; & ceux qui ne purent s'en défaire à ce prix , se hâtèrent de le vendre à perte , tant ils étoient

persuadés de l'arrivée des blés étrangers qu'on avoit publiée, (a)

Civan admira le bonheur & la prudence avec laquelle Dulica étoit venue à bout de son entreprise , & se promit bien d'éviter à son Peuple les extrémités où il avoit vû la France réduite. Il me semble , disoit-il à Dulica , qu'un Roi pourroit aisément prévenir de telles calamités. Je veux , ajouta-t'il , si jamais je monte sur le Trône , imiter la prudence de Joseph ; de bons Magazins , où je ferai serrer l'excédent des blés nécessaires à mon Peuple , me fourniront un ressource contre la stérilité de plusieurs années : il ne faudra pour cela qu'établir une Loi qui défende les magasins aux particuliers , & qu'il ne soit permis qu'à l'Etat d'en avoir ; par - là j'assurerai la vie de mes Sujets , & je regarde ce devoir comme essentiel. Que je serois heureux , si le Peuple auquel

(a) Un pareil artifice sauva la France du tems de Louis XIV. M. Colbert ayant engagé le Roi à tirer de ses Coffres l'argent nécessaire pour cela.

je dois commander un jour avoit pour moi le même attachement que je remarque dans les Français pour leur Prince ! Qu'il est aisé, qu'il est doux, d'avoir un cœur de Pere pour une multitude qui vous aime en enfant ! Mais peut-être les autres Nations n'ont-elles pas pour leurs Rois la même tendresse. Il faut avouer, lui dit Dulica, que les Français se distinguent avantageusement des autres Nations par leur amour pour leur Maître; mais en examinant soigneusement l'origine de cet attachement, peut-être trouveroit-on qu'on en doit faire honneur aux Rois : lisez l'Histoire de cette grande Monarchie; la France n'a point vû de Tirans; une succession constante à la Couronne attache les Sujets aux Princes, & les Princes aux Sujets; nous n'y voyons point de ces révolutions fameuses, qui forcent les Usurpateurs les plus modérés à paroître cruels. La Couronne a passé successivement dans trois Familles différentes sans effusion de sang;

les Peuples ont été épuisés par des guerres , opprimés par des Ministres ; mais les Rois n'étoient point cause immédiate des maux du Peuple ; la haine des violences & des malheurs publics , a toujours retombé sur les Conseillers ou les Ministres , & a laissé le Souverain en possession du respect & de l'amour de ses Peuples : si vous voyez chez quelques autres Nations les Souverains moins absolus , moins aimés , croyez qu'ils ont commis leur autorité , & aliéné le cœur des Peuples ; c'est ce que j'aurai occasion de vous faire remarquer dans la suite. Je vous l'ai dit mille fois , des qualités communes suffisent à un Prince pour se faire adorer de ses Sujets ; & s'il sçavoit mettre à profit ce trésor de tendresse , il n'est rien qu'il n'en dût attendre. Vous disiez il n'y a qu'un moment que vous vous regarderiez comme le Pere de vos Peuples ; vous l'êtes véritablement : les Peres furent les premiers Rois de leur famille ; lorsque ces familles multipliées vou-

lurent vivre en société, elles se choisirent un Pere commun, un Chef, un Défenseur; c'est-à-dire, un Roi. Ces beaux noms sont finonimes, & ne croyez pas que la seule fantaisie des hommes ait rendu ce dernier sacré. Non, mon Fils; le respect & l'amour pour les Puissances, est gravé dans le fond de nos cœurs par le doigt de Dieu même; il est aussi naturel que les sentimens de respect & d'amour pour les Peres. Les hommes vertueux, dans toutes les Nations, se croient obligés de souffrir un méchant Prince, comme un Fils un mauvais Pere; rien ne dispense du respect qu'on doit à celui-ci; rien ne doit dispenser du respect qu'on doit à celui-là. Mais ma Mere, dit Civan, les Peuples en se choisissant un Maître n'ont-ils pas fait leurs conditions réciproquement? & le contrat ne devient-il pas nul, si l'une des deux parties manque aux conditions promises? Cela se peut dire des Etats Electifs, lui dit Dulica; nul parti-

culier n'a de droit marqué au Trône ; on le donne à certaines conditions : si on les viole , le Peuple rentre dans son droit ; mais dans les Etats Héritaires ; en France , par exemple , les Sujets n'ont guères pû imposer de conditions à un Prince qui les avoit vaincus ; ce qu'il leur resta de privilèges , ils le dûrent à la bonté du Vainqueur : il seroit donc ridicule de chercher dans l'origine de la Monarchie à restreindre le pouvoir des Rois de France : d'ailleurs , l'expérience a fait voir que les peuples n'ont jamais été plus heureux , que sous les Rois les plus absolus. En effet , reprenons la comparaison d'un Pere. Chef d'une grande famille , tous les membres lui en doivent être également chers ; il est intéressé à procurer le bien général de chacun de ses membres ; il n'a que ce seul & unique intérêt : chacun des membres , au contraire , a des intérêts particuliers ; le Frere veut procurer le bien de sa famille , fût même au préjudice de celle de son

Frere ; à chaque branche l'intérêt se divise , chacun tire de son côté ; & si le Pere de famille abandonnant le timon , partage & divise son autorité avec quelqu'un de ses fils , il est presque infaillible que celui-ci s'établira au détriment des autres : Voilà ce me semble l'image vive d'un Royaume , où le Roi seul n'a d'intérêt que pour la Nation en général ; & où tous les autres changent cet intérêt général en intérêt propre : ce n'est pas que je blâme les Gouvernemens où la Puissance est divisée ; je vous expose simplement mon sentiment ; sans vouloir vous y absteindre , vous conseillant de vous soumettre à la forme du Gouvernement que vous trouverez établie dans votre Royaume , quand bien même elle seroit moins avantageuse , parce qu'il est des desordres & des maladies dont la cure seroit pire que le mal.

C'étoit en continuant leur route que Dulica & son Pupile s'entrenoient ainsi d'une manière utile ; Méra se

n'étoit peu à ces conversations , quoi-
 qu'elle trouvât beaucoup de plaisir à
 les entendre , parce qu'elle étoit bien
 éloignée de penser qu'elle fut née
 pour le Trône. Civan s'en flâtoit pour-
 tant ; mais , comme je l'ai déjà dit ,
 il renfermoit son espoir & son amour
 au fond de son cœur , & n'avoit garde
 de prévoir l'étrange épreuve à laquel-
 le Dulica étoit prête de le mettre : ils
 avoient parcouru une partie de l'Al-
 lemagne , lorsque dans une Ville
 frontière , Dulica fit entendre à Mera
 qu'elle étoit dans la nécessité de se
 séparer d'elle pour quelque tems. Me-
 ra tremblante se jetta aux pieds de
 sa Mere ; & craignant de lui avoir
 déplu en quelque chose , la conjura
 de ne la pas punir d'une manière si
 terrible. Consolerez-vous , ma chere ;
 lui répondit Dulica , notre sépara-
 tion sera courte ; j'ai dessein de faire
 voir à votre Frere la Cour du Grand
 Seigneur , & je profite pour cela du
 départ d'un Ambassadeur qui veut
 bien nous recevoir à sa suite , pour-

vû que je déguise mon sexe ; mais votre âge & votre figure pourroient déceler le vôtre , & la bienséance ne veut pas que je vous expose en cette rencontre ; je vous ai arrêté une place dans une Maison religieuse ; votre séjour n'y sera que de quelques mois , & j'exige que vous en fassiez un secret à votre Frere : j'eusse pû ne vous avertir qu'au moment de notre séparation , mais j'ai voulu profiter de cette occasion pour éprouver votre fermeté. Mera ne répondit que par ses larmes ; l'idée du désespoir où son absence jetteroit Civan , lui étoit mille fois plus sensible que la douleur qu'elle devoit lui causer à elle-même : Dulica qui lisoit au fond de son cœur , la consola : ma chère Fille , lui dit-elle , voici le moment de me payer des soins que j'ai pris de votre éducation ; j'ai sacrifié mes Biens , ma tranquillité , au desir de vous voir vertueuse , & d'assurer par-là votre bonheur ; ne recueillerois-je de mes peines que l'affreuse certitude de leur inutilité ? Je

pourrois exiger par force le sacrifice que je vous demande , mais il vous affligeroit sans fruit , & je veux vous le rendre utile : vous avez besoin d'habiller votre ame à la fermeté ; car enfin , ma chère Mera , cette séparation n'est que le prélude d'une autre plus longue & peut-être éternelle. Je vous trouve digne de devenir l'Epouse de Civan ; votre naissance ne met aucun obstacle à cette union , & je me suis toujours flattée de la voir réussir au gré de mes desirs ; mais vous dépendez l'un & l'autre des Auteurs de votre naissance. Le moment approche où vous allez être rendus à vos Parens ; peut-être approuveront-ils mes vûes sur vous , peut-être aussi serez-vous la victime des raisons d'Etat : vous êtes née Princesse , & l'on ne consulte guères l'inclination de vos semblables , lorsqu'il est question de leur choisir un Epoux. Quelle seroit alors ma douleur si ma chère Méra , rebelle aux ordres de ses parens , refusoit de se sacrifier au bonheur de ses Peuples , ou si son

ame foible succomboit sous le poids de sa douleur ? Ma chere Mere, lui répondit Mera en essuyant ses yeux, jamais votre fille ne vous fera rougir; j'obéirai sans balancer aux ordres de ceux qui m'ont donné le jour, mais c'est tout ce que je puis vous promettre; il ne seroit pas en mon pouvoir de cesser d'aimer Civan, je vous tromperois si j'osois vous le dire; vous devez sçavoir que cette entreprise passe mes forces : tout ce qui dépend de moi, & que je vous promets sincèrement, c'est de renfermer mon amour & ma douleur : mon Frere ignorera le coup cruel qu'on lui prépare; je ne vous demande que cette nuit pour m'affermir dans cette résolution : permettez-moi de me dérober ce soir à ses regards en feignant une légère indisposition, j'espère ensuite vous montrer que je ne me rendrai pas indigne de la qualité de votre fille; qualité que j'estime davantage que celle de Princesse. A ces mots Mera essuye ses larmes, & après
avoir

avoir embrassé Dulica , elle prenoit le chemin de son cabinet pour s'y renfermer jusqu'au lendemain , lorsque Dulica l'arrêtant , lui dit : Mera , je suis charmée de votre franchise & de votre docilité , & je ne veux pas la laisser sans récompense ; apprenez un secret qui doit continuer de l'être pour Civan ; vos Parens vous destinent l'un à l'autre , & vous pouvez dès ce moment regarder le Prince comme un homme qui fera votre Epoux ; mais de grandes raisons me défendent de l'en instruire , & votre indiscretion sur cet article causeroit les plus grands malheurs. Mera étoit retombée aux genoux de Dulica , ses larmes continuoient de couler , mais c'étoient des larmes de joye : que n'auroit-elle pas donné pour la partager avec son cher Prince ? cependant docile aux conseils de Dulica , elle scut lui cacher & sa joye & sa douleur , car elle ressentoit vivement leur prochaine séparation. Elle arriva deux jours après ; Dulica profita d'une absence

du Prince pour conduire Mera dans la retraite qu'elle lui avoit destinée. Civan fut surpris en rentrant de ne point voir Mera ; elle ne quittoit guères Dulica ; toutefois il se persuada qu'elle étoit dans son Cabiner , & n'osant s'en éclaircir , il attendit avec impatience l'heure du dîner pour la revoir. Son inquiétude sur ce sujet lui paroissoit ridicule , & l'air tranquile de Dulica devoit l'assurer qu'il n'étoit rien arrivé à Mera pendant une absence de quelques heures. Cependant il ne pouvoit calmer les craintes dont il étoit agité ; & Dulica qui trembloit elle-même du désespoir qu'il alloit éprouver , n'avoit pas la force de lui demander la cause de son inquiétude. Que devint-il , lorsqu'un Domestique les ayant avertis que le dîner étoit prêt , il ne vit point paroître Mera ? Dulica s'élevant alors au-dessus de l'attendrissement que lui devoit causer la situation du Prince , lui dit : c'est maintenant , Civan , que je vais con-

noître si vous êtes digne des Auteurs de votre naissance , & des soins que j'ai pris de votre éducation : voici le moment de marcher sur les traces des vrais Héros. Mera vient de vous être ravie , & il n'est point en mon pouvoir de vous déterminer le terme de son absence ; sçachez seulement que vous n'avez rien à craindre pour son bonheur & pour ses jours , ma tranquillité vous en assure. Dulica auroit pû parler plus long-tems , sans que Civan eût pensé à l'interrompre : il étoit demeuré immobile dès le commencement de son discours , & paroissoit comme privé de ses sens. Dulica avoit prévu cette situation , & s'aprochant de lui , elle voulût le serrer dans ses bras ; mais se débarassant d'elle avec une espèce d'horreur , il la repoussa de la main , en lui disant : barbare , quel plaisir prenez-vous à me faire souffrir mille morts ? ne vous flattez pourtant pas que je veuille plus long-tems gémir sous votre tyrannie ; la fuite ou la

mort ſçauront m'en affranchir ; ou rendez-moi Mera , ou attendez-vous à tout ce que la fureur & le deſeſpoir peuvent produire de plus funeſte. Quelque préparée que fut Dulica à cette ſcène , elle ne pût ſans frémir voir la ſituation du Prince ; toutefois rapellant ſa fermeté , elle eût le courage de n'en point paroître émuë , & réſolut de le laiſſer tout entier à ſes mouvemens de fureur , pour l'en faire rougir enſuite avec plus de fruit. Elle avoit placé auprès du Prince un Domeltique dont elle connoiſſoit la vertu ; il avoit la confiance de Civan , & lui rendoit un compte exact des diſpoſitions de ſon jeune Maître ; ce n'eſt pas que Civan eût rien de caché pour ſa Mere , ſi on en excepte ſon amour pour Mera , qu'il eſſayoient de lui dérober : il s'étoit fait une douce habitude de lui ouvrir ſon ame ; mais ſur cet article il avoit eu beſoin d'un confident , & Dulica avoit eu ſoin de lui en fournir un dont elle fût

fûre ; ce fut aux soins de ce fidèle Domestique qu'elle abandonna le Prince dans ses premiers transports , & s'étant retirée dans son appartement , elle laissa un champ libre à sa fureur. Elle ne respecta rien d'abord , tout lui paroissoit permis pour recouvrer l'objet de sa tendresse : celle qu'il avoit eue jusques-là pour Dulica pârut s'éteindre tout-à-coup ; il ne se proposoit rien moins que d'enlever Mera , & de la soustraire pour jamais aux yeux de celle qu'il regardoit alors comme sa plus cruelle ennemie ; mais où découvrir son Amante ? N'avoit-on pas prévu son dessein en la cachant à ses yeux ? S'il n'eût pas craint de s'éloigner d'elle en quittant Dulica , il n'eût pas balancé un moment à prendre le parti de la fuite ; mais c'étoit s'exposer à perdre pour jamais l'objet de son amour. Dans cette perplexité , Civan crût avoir trouvé un moyen sûr de terminer ses peines ; la mort lui parut une ressource , & dans la colère qui

l'animoit contre Dulica , il crût que c'étoit une façon de la punir de sa cruauté. Son Domestique avoit paru partager sa peine ; il crût qu'il pourroit en obtenir les moyens de mourir , & le conjura de lui procurer du poison au défaut de son épée qu'on lui avoit ôtée. Damis (c'étoit le nom de son confident) fit toutes les façons nécessaires pour lui persuader qu'il cédoit avec peine à ses ordres ; & après s'être fait presser long-tems , il lui porta dans un papier des feuilles de roses pulvérisées qu'il lui presenta comme une poudre mortelle ; mais pour prix de sa docilité , il lui demanda en grace de différer de vingt-quatre heures à exécuter son dessein ; lui promettant d'employer ce tems à faire des perquisitions exactes de Mera , qui ne pouvoit être fort éloignée. Cet espoir calma la fureur de Civan ; il s'enferma dans sa chambre , en attendant le retour de Damis , & se flattant que peut-être ses recherches auroient quelque suc-

ROY DE BUNGO , 151
cès , ses transports se calmèrent. Dami-
mis lui avoit appris que Dulica outrée
du mépris qu'il lui avoit marqué ,
étoit dans un abattement qui faisoit
craindre pour sa vie , & cette nou-
velle l'avoit peu touché alors ; mais
aussi-tôt qu'il fût tranquilisé par l'as-
surance de mourir ou de retrouver
Mera , il se representa la douleur de
cette tendre Mere , & ne pût s'em-
pêcher de se faire les plus vifs repro-
ches. Civan , se disoit-il à lui-même ,
étoit-ce donc là le prix que tu des-
tinois aux tendres soins de Dulica ?
Qu'est devenu cette vivé reconnois-
sance que tu sentoies de ses bontés ?
Qu'est devenu cette fermeté , cette
vertu qu'elle t'avoit inspirée ? Une
passion t'a précipité tout d'un coup
de l'innocence dans l'abîme du cri-
me : me voici ingrat , homicide ,
lâche , dénaturé : mais aussi , repre-
noit-il aussi-tôt , quelle barbarie
de m'arracher ma chère Mera ; la
cruelle s'est fait un plaisir de faire
naître mon amour pour se donner

l'affreuse satisfaction de m'en voir la victime. Mais , jusqu'où m'emporte ma passion ; Dulica loin de nourrir mon amour , ne m'a-t-elle pas fait assez comprendre que je devois y renoncer ; après toutes les assurances qu'elle m'a données de son attachement , ne devois-je pas être persuadé qu'elle gémissoit elle-même de la nécessité de m'arracher à ce que j'aime. Amour , devoir , cessez de me tourmenter ; ou plutôt fasse le Ciel que je puisse vous accorder ensemble. C'est ainsi que les principes de vertu , qu'une passion malheureuse avoit fait éclipser chez Civan , commençoient à se réveiller , lorsque le retour de Damis le jeta dans l'agitation la plus vive. Faut-il vivre ou mourir , lui cria-t-il aussi-tôt qu'il l'aperçut ? Damis mit le doigt sur la bouche comme pour lui recommander le silence ; & s'étant approché de lui , lui remit une Lettre dont le dessus étoit de l'écriture de Mera. Le Prince manqua mourir de joye à cette vûë ,

& n'ouvrit la Lettre qu'après l'avoir
 baisée plusieurs fois , mais à peine eût-
 il la force de la lire toute entière.
 Voici ce qu'elle contenoit :

*La main de Mera ne doit point être le
 partage d'un homicide , d'un ingrat & d'un
 lâche ; elle aimoit dans Civan l'assemblage ,
 ou plutôt les prémices de toutes les vertus ,
 mais sa tendresse a disparu avec ces avanta-
 ges inestimables. Ah ! Prince , aurois-
 je pû prévoir les malheurs que je vous cau-
 se ? & comment y survivre ? L'infortunée
 Mera vous fait oublier les devoirs les plus
 sacrés , les vertus les plus précieuses ; que
 dis-je , vous n'en eûtes jamais que l'apa-
 rence ; autrement auriez-vous pû vous ré-
 soudre à plonger le poignard dans le sein
 de la vertueuse Dulica ? auriez-vous cé-
 dé lâchement à la douleur , & cela jus-
 qu'au point de renoncer à la vie ? Ame
 foible qui préfère la satisfaction d'une pas-
 sion au Trône , à ses Parens , à ses de-
 voirs. Rougissez , Prince , s'il vous reste
 encore quelques-uns de ces semimens de
 vertu qui vous furent si chers autrefois. Un*

devoir austère nous sépare ; que ne me laissez-vous au moins la triste consolation de conserver sans honte l'attachement que j'eus pour vous : je dépens de Parens qui disposent de ma destinée , voudriez vous qu'à votre exemple je secouasse le joug du devoir pour me soustraire à leurs volontés ? Eh quoi ! ne m'auriez-vous aimée que pour souhaiter de me voir sans honneur & sans vertu ? Pourriez vous estimer encore une Fille aveugle & sans pudeur , qui sacrifieroit tout à une passion criminelle ? Nous nous regarderions bientôt avec horreur : la vertu , les remords du moins ont des droits sur les cœurs criminels ; je mcurrois de douleur en vous haïssant comme le séducteur de mon innocence ; je suis déjà trop confuse d'avoir à me reprocher la perte de vos vertus. Adieu , Prince , adieu pour jamais. Cette parole quelque douloureuse qu'elle soit pour moi , l'eût été bien davantage , si vous eussiez sçu vous conserver chez moi autant d'estime qu'il y reste de tendresse.

M E R A.

Cette Lettre fut un coup de foudre pour Civan ; quelque empire qu'eût pris sur lui sa passion , elle ne pouvoit lui cacher la justice des reproches que lui faisoit Mera ; il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir perdu l'estime de cette aimable Fille ; cette Lettre avoit déchiré le funeste bandeau qui lui cachoit l'horreur de ses démarches. Il se représentoit en même-tems la situation à laquelle il avoit réduit Dulica , l'excès où il avoit été prêt de se porter contre lui-même , & les suites affreuses de cette action par rapport à son ame ; toutes ces réflexions l'accablèrent en même-tems , & le jettèrent dans un espèce d'anéantissement. A la fin , sortant comme d'une léthargie , il jeta avec horreur le papier qu'il croyoit plein de poison ; & se levant tout à coup , il entra dans la chambre de Dulica. A peine y fut-il entré , qu'à la vûe de l'abattement où elle étoit plongée , il sentit redoubler ses remords ; & se jettant à genoux auprès de son lit , il

n'eut pas la force de lui parler autrement que par ses larmes. Les embrassemens de cette vertueuse fille redoublèrent sa honte , & elle eût beaucoup de peine à lui persuader de se relever : Il sentoît trop vivement sa faute pour la lui reprocher , & ce fut à le consoler que Dulica mit tous ses soins. Ma Mere , disoit-il , en lui baignant le visage de ses larmes , par pitié cachez-moi votre bonté à mon égard , elle augmente mon crime & mes remords ; je suis un monstre d'ingratitude , & si vous n'étiez la meilleure de toutes les Meres , vous ne pourriez supporter ma vûë. Dulica voulut profiter des dispositions où étoit le Prince , pour achever de lui faire prendre un entier empire sur lui-même. Mon Fils , lui dit-elle , je n'ai point été surprise de la grandeur des fautes qu'une passion violente vous a fait commettre ; vous en aviez ignoré le danger jusqu'à ce jour ; il falloit cette fatale expérience , pour vous apprendre qu'une passion telle qu'elle

soit , vient à bout d'ébranler les vertus qui paroissent les mieux établies. Vous avez été jusques sur les bords de l'abîme ; que fussiez-vous devenu si la sagesse de Mera ne vous eût ouvert les yeux ? L'amour a manqué causer votre perte ; l'ambition , la haine , la vengeance peuvent produire les mêmes effets. Cessez d'être étonné de la chute de ces grands Hommes dont vous avez pleuré l'innocence : une étincelle qu'ils avoient négligée d'abord , a causé dans la suite un embrâlement total. Mais si les passions causent des effets si funestes chez les hommes d'une condition privée , quels ravages ne causent-elles point chez les Princes qui possèdent le funeste avantage de pouvoir tout ce qu'ils veulent ? Que fussiez-vous devenu encore une fois si votre impuissance n'eût mis des bornes à vos fureurs ? Un jour viendra , mon cher fils , que Maître absolu d'un grand Empire , vous n'aurez d'autre frein que la raison & l'habitude de vous vaincre ; voici le mo-

ment d'acquérir cette heureuse habitude : je sçais que je vous demande le plus grand de tous les sacrifices ; mon cœur saigne de la nécessité où je suis de l'exiger ; mais , mon fils , il y va du bonheur & de la gloire de votre vie : je ne vous demande point d'arracher Mera de votre souvenir , conservez au contraire pour elle une tendresse de frere , elle en est bien digne ; mais bannissez de votre ame tout espoir de la posséder jamais : c'est à votre Pere à qui seul appartient le droit de disposer de vous ; travaillez à lui porter un cœur libre , & que ce sacrifice soit pour moi un heureux présage de ceux que vous ferez toujours prêt de faire à votre devoir. Ah ! ma Mere , lui répondit Civan , quel sacrifice me demandez-vous ? peut-on cesser d'adorer Mera quand on l'a connue ? & puis-je me flatter d'aucune félicité si je dois ne la revoir jamais ? N'importe , il vaut mieux être malheureux que criminel. Devoir austé-

re , vous serez rempli ; je sens qu'il m'en coûtera toute ma félicité ; mais je ne dois plus balancer , Dulica , Mera m'en font une loi. Vous vous trompez , mon fils , lui dit Dulica , lorsque vous regardez la situation douloureuse où vous êtes presentement comme devant être éternelle ; la vertu est une rose environnée d'épines ; il faut pour la cueillir s'exposer à leurs piquûres ; mais bien-tôt vous en sentirez toute la douceur : il vous reste une sorte de félicité à éprouver , infiniment supérieure à celle que vous sacrifiez aujourd'hui. Le plaisir d'être content de vous-même ; la facilité de renoncer à vos panchans pour le bonheur des Peuples dont vous deviendrez le pere ; la satisfaction de régner dans le cœur de vos Sujets ; voilà la seule félicité qui soit digne d'un Roi , & celle que je travaille à vous procurer. La perte de Mera étoit encore trop récente , pour que Civan put goûter cette doctrine ; mais du moins promit-il à

Dulica de sacrifier désormais sa passion à ses devoirs ; & ce fut dans cette disposition qu'il partit pour Constantinople , sans se permettre la moindre question à Damis sur la manière dont la Lettre de Mera étoit parvenue entre ses mains ; c'étoit déjà beaucoup , & Dulica s'aplaudissoit des victoires du Prince ; mais qu'elle partageoit bien la violence qu'il étoit obligé de se faire ! il le sentoît , & cela servoit beaucoup à le consoler. Il relisoit souvent la Lettre de Mera , & cette lecture lui arrachoit des larmes amères ; mais en même tems elle le fortifioit dans le desir de se vaincre , pour regagner son estime , car il se flattoit que Dulica l'instruïroit des efforts qu'il faisoit pour réparer ses fautes. A Constantinople , Dulica lui fit remarquer les défauts & les dangers du gouvernement despotique. Quels malheurs pour un Prince & pour ses Peuples , lui disoit-elle , quand il peut à son gré être aussi méchant qu'il le veut ? Ici le Mo-

narque se jouë de la vie de ses Sujets ; il les traite en esclaves , & ne se fait aucun scrupule de s'approprier leurs biens ; mais qu'il paye cher ce funeste avantage s'il ose en abuser ! Un Sujet qui craint avec fondement d'être la victime du caprice d'un Prince , risque le tout pour le tout , & s'expose volontiers à mourir criminel ; plutôt que de vivre dans une incertitude cruelle que sa fidélité ne peut changer en sécurité. Heureux le Prince à qui de sages Loix ne laissent la toute-puissance que pour faire du bien , & qu'elles contraignent lorsqu'il faut faire le mal ! chacun de ses Sujets vit sous ses loix avec une entière confiance ; les bons l'aiment parce qu'ils n'en ont rien à craindre ; leur sûreté fait celle du Roi. Souvenez-vous , mon Fils , que les Loix qui semblent gêner les Rois sont le soutien de leur puissance ; n'apprenez jamais à vos Sujets à les violer , ce mauvais exemple seroit suivi aux dépens de votre autorité. Je frémis lorsque je pense au gouvernement

de l'Empire que vous devez gouverner un jour ; vous n'aurez d'autre frein que celui que votre raison vous imposera à vous-même ; il est plus despotique que celui-ci : quel écueil ! Heureux si vous en connoissez tout le danger , & si vous avez le courage de renoncer à cette indépendance , en vous soumettant à des Loix sages , qui assurent le repos de votre Peuple contre les passions de vos Successeurs ! Dulica ne s'étoit jamais expliquée si clairement à Civan ; elle vouloit , en excitant sa curiosité , faire diversion à une passion qu'il tâchoit vainement de surmonter : il forma diverses conjectures sur ce qu'il venoit d'entendre ; mais jamais il n'approcha de la vérité , parce que le nom du Japon étoit à peine connu alors. Dulica lui fit aussi remarquer combien les Rois s'abusoient , lorsqu'ils ne cherchoient qu'à se faire craindre des peuples en se montrant rarement ; il est bien plus sûr pour eux de travailler tellement à s'en faire aimer , qu'ils

puissent vivre au milieu d'eux avec autant de sécurité qu'un bon pere au milieu de ses enfans. D'ailleurs, un Prince continuellement dans un Sérail, cherche dans la mollesse & les plaisirs à guérir un ennui inévitable; obsédé par des Femmes & des Esclaves, ses inclinations se dépravent & s'abaissent, & lui-même devient l'esclave de la plus vile partie de son peuple. Dulica n'oublia pas non plus de faire remarquer à Civan les inconvéniens inévitables de la pluralité des Femmes; les brigues & les intrigues qu'elles font en faveur de leurs enfans, dont le Prince est souvent la victime; les chagrins qu'il doit ressentir de la division de sa Famille, & les craintes qu'il doit avoir du sort de ces malheureux Enfans, qui sont ordinairement les victimes de celui qui monte sur le Trône. Il y auroit un moyen bien simple de m'empêcher de tomber dans ce défaut, lui dit Civan en riant; ma chère Mera n'auroit point eu à craindre de rivale, s'il

m'eût été permis de la placer sur le Trône. Dites-moi , moi ma Mere ; la pluralité des Femmes est-elle aussi une loi de mon Pays ? & les Princes ne peuvent-ils s'en dispenser ? Franchement je serois fort embarrassé d'un Sérail ; les avances de toutes ces Femmes , qui changeant l'ordre des choses font leur cour au Sultan , me font soulever le cœur. Dulica rit de la question de Civan , & ils continuèrent à s'entretenir des mœurs Ottomanes. Civan étoit sur-tout choqué de l'impertinente coutume de n'aborder les Rois qu'avec des presens : N'est-ce pas , disoit-il , commander tacitement aux Bacchas de piller les Peuples ? D'ailleurs les Rois sont faits pour donner & non pour recevoir ; c'est encore une loi que je mets sur mes tablettes , si vous le jugez à propos. Vous avez raison , mon Fils , lui dit Dulica , la libéralité doit être la vertu des Rois ; mais prenez garde de la confondre avec la prodigalité ; les extrémités de cette vertu & de ce vice

se touchent ; j'avouë pourtant que j'aï-
merois mieux vous voir un peu pro-
digue qu'avare , mais il faut tâcher
d'attraper un juste milieu.

Dulica ne resta qu'un mois à Con-
stantinople , & traversa toute l'Alle-
magne une seconde fois pour se ren-
dre dans les Pays-Bas. Il se passoit d'é-
tonnantes scènes en Angleterre , &
elle se hâtoit d'y conduire Civan : rien
de plus efficace pour affectionner un
jeune homme à la vertu , que de lui
faire envisager les malheurs presque
inévitables que traîne le vice après
soi ; cela frappe incomparablement
plus que les préceptes. Et traver-
sant les Pays-Bas , elle fit remar-
quer à Civan la dureté avec laquel-
le ceux qui gouvernoient traitoient ces
Peuples , & prédit dès-lors la révo-
luti n qui s'est faite depuis. Le res-
pect naturel qu'ont les Sujets pour
le Souverain les soutient quelque
tems dans le devoir sous un Maître
dur ou féroce ; mais enfin , le senti-
ment de la liberté se réveille chez les

peuples : comme ils n'envisagent rien de plus affreux que la tyrannie présente , ils risquent tout pour s'en affranchir , & y réussissent ordinairement ; le desespoir les met au-dessus d'eux-mêmes , & leur inspire un courage féroce auquel rien ne peut résister : les Rois doivent donc veiller avec beaucoup de soin sur la conduite de ceux auxquels ils confient le bonheur de leurs Sujets , puisque l'odieux de la conduite des Ministres retombe trop souvent sur le Prince , qui en devient la victime.

Civan & Dulica arrivèrent à Londres peu de jours après la mort funeste de Catherine Oward ; c'étoit la seconde des Femmes d'Henry qui perdoit la vie sur un échaffaut : la fameuse Anne de Boulen l'avoit précédée dans ce genre de mort ; & l'on s'étonnoit qu'il y eût encore une Femme assez hardie pour partager le Trône d'Henry après de pareils exemples. Toute la Nation étoit partagée au sujet d'Anne de Boulen : les uns

la croyoient digne du fuplice qu'elle
 avoit fouffert ; le plus grand nombre
 croyoit que fon crime étoit d'avoir
 ceflé de plaire au Roi : quoi qu'il en
 foit , elle avoit été peu regrettée ;
 on lui attribuoit le changement des
 mœurs d'Henry VIII. , & c'étoit
 avec fondement. Dulica rapella au
 Prince fon pupile les premières an-
 nées d'Henry : ce Prince fembloit
 réunir en lui toutes les qualités qui
 font les grands Princes & les bons
 Rois , auffi étoit-il adoré de fes Peu-
 ples. Trois chofes , dit-elle à Civan ,
 ont comme anéanti toutes fes gran-
 des qualités ; un mauvais mariage ,
 un indigne favori , une paffion vio-
 lente. Civan pria Dulica de descen-
 dre dans un plus grand détail , par
 raport aux caufes de la chute de ce
 Prince , & elle le fit en ces termes :

Henri V I I I. monta fur le Trône
 avec des qualités fi brillantes , que
 perfonne ne douta qu'il ne dût effa-
 cer la gloire de fes Prédéceffeurs : fon
 efprit qui étoit excélent , étoit orné

par les Sciences ; un beau naturel ; un génie élevé , une ame noble & élevée dans un corps bien fait ; majestueux , adroit , robuste & d'une bonne santé ; du talent pour la guerre , de la capacité pour les affaires , une grande intelligence des intérêts des Princes. Quel est le Roi qui puisse se flatter d'apporter tant de belles parties sur le Trône ? Quel est le Prince qui ne doive trembler à la vûe des chûtes d'Henry ? Un mauvais Mariage en fut l'origine. On le força d'épouser la Veuve de son Frere pour laquelle il avoit une aversion réelle , & avec laquelle il vécut pourtant vingt-deux ans ; il est vrai qu'il crut pouvoir se dédommager de la contrainte qu'on lui avoit imposée , en livrant son cœur à l'amour ; il s'en fit une dangereuse habitude qu'il ne put surmonter ensuite , & qui le porta aux plus grandes extrémités.

La seconde cause des chutes de Henri fut le choix d'un indigne favori. Si les grandes qualités de l'esprit

prit suffisoient pour justifier le choix
 d'un Prince , Henry n'auroit eu rien
 à se reprocher. Wolsey avoit un gé-
 nie supérieur , qui sembloit l'avoir des-
 tiné au ministère en dépit de la bas-
 sesse de sa naissance , car il étoit fils
 d'un Boucher ; mais c'étoit un hom-
 me sans mœurs , sans attachement
 pour son Prince , dont il sacrifia la
 gloire à son ambition. Wolsey étoit
 Cardinal , & s'étoit flatté d'être Pa-
 pe par le crédit de Charles-Quint ;
 ce Prince l'avoit leuré de cette espé-
 rance , tant qu'il l'avoit cru propre à
 ses desseins , mais il cessa de le mé-
 nager après la prise de François pre-
 mier , & Wolsey désespéré d'avoir
 été dupe , résolut de tout sacrifier à sa
 vengeance. Le divorce du Roi avec
 son Epouse étoit un affront sanglant
 pour l'Empereur dont la Reine d'An-
 gleterre étoit Tante ; ce fut de ce
 côté que Wolsey dressa ses batteries :
 Il crut le faire avec d'autant plus de
 succès , que le Roi Henry nourris-
 soit de puis plusieurs années une pas-

sion violente pour Anne de Boulen ; & que cette femme connoissant combien il lui importoit d'être sage , avoit constamment refusé de répondre à la passion du Roi. (a) Cette passion par ce moyen devint si violente , qu'Henry prêta volontiers l'oreille au projet du divorce , qui d'abord ne paroissoit pas devoir souffrir les difficultés qu'on y trouva dans la suite : ces difficultés n'arrêterent point Henry ; un changement de Religion paroissoit propre à ses desseins , il l'entreprit ; & sa passion ayant entièrement changé son caractère , le Prince le plus humain versa le sang de ceux de ses Sujets qui osèrent penser d'une manière différente de la sienne. Bientôt dégoûté de l'objet de sa violente passion , il lui prétexta des crimes , ou fut charmé de lui en trouver de réels pour

(a) Ce n'est pas que Wolsey prévît les suites de la rupture du mariage d'Henry , la suite fit voir qu'il vouloit expulser Catherine , mais qu'il ne vouloit pas voir Anne sur le Trône ; il ne se servoit de cette dernière que pour augmenter les dégoûts du Roi pour Catherine.

s'en défaire , & la vit de sang froid
 expirer sous le glaive d'un Bourreau.
 Ses mariages multipliés l'ont rendu la
 fable de toute l'Europe ; il est pre-
 sentement à sa sixième Femme , &
 cette Princesse ne doit qu'à son ha-
 bileté la vie dont elle jouit encore ;
 car les Ministres n'ont rien épargné
 pour engager le Roi à lui faire faire
 son procès , comme à une Héréti-
 que , parce qu'elle suit les opinions
 de Luther. Deux Princeses , Filles
 de Catherine d'Aragon & d'Anne de
 Boulen , ont partagé la disgrâce de
 leurs Meres , & le Roi se dépoüil-
 lant à leur égard des entrailles de
 Pere , les a deshéritées. Ce Prince
 n'a pas été meilleur ami que bon Pe-
 re & bon Mari ; la mort a soustrait
 Wolsey à sa colére ; on l'a vû per-
 pétuellement vacillant entre Charles-
 Quint & François Premier , quoique
 le second l'eût servi avec beaucoup
 de chaleur : enfin , Henry VIII. qui
 seroit actuellement l'honneur de l'Eu-
 rope , s'il eût sçu se commander ,

est presentement un exemple terrible du danger des passions ; enseveli dans la masse de son corps , il n'est plus que le tombeau de lui-même ; il y a beaucoup d'aparence qu'il verra terminer ses jours avant leur terme , par son intempérance , & qu'il laissera son Trône en proie aux divisions , que doivent produire naturellement la diversité des Religions & des intérêts de ses Enfans. Civan étoit demeuré immobile pendant le discours de Dulica ; il étoit bien éloigné de se croire les grandes qualités de Henry , & ne pouvoit se rassurer sur les dangers du Trône. Ce fut alors qu'il connût combien il lui importoit de vaincre ses passions ; il se promit pour la première fois de travailler sérieusement à mettre des bornes à celles qu'il avoit pour Mera ; mais ce qui le frapa le plus , ce fut la nécessité de ne donner sa confiance qu'à un homme vertueux. Si le Roid'Angleterre avoit eu le bonheur d'avoir un Favori du caractère de Dulica ,

se disoit il , il auroit évité l'écueil
 où sa vertu a fait naufrage : c'est
 Wolsey qu'il faut accuser de sa chû-
 te ; ce Sujet ingrat a jetté son Prince
 dans le précipice en flattant sa passion.
 Si jamais je monte sur le Trône , di-
 soit-il à Dulica , je regarderai comme
 mon plus cruel ennemi le Courtisan
 lâche , qui encensera mes vices , &
 flattera mes passions. Prenez-y gar-
 de , lui dit Dulica , le pas est plus
 glissant que vous ne pouvez vous le
 persuader ; je vous crois capable d'en
 agir comme vous vous le proposez ,
 lorsque vous serez de sang froid ;
 mais les passions vous permettront-
 elles d'y être toujours ? permettez-
 moi de vous rapeler une faute dont
 je ne me souviendrai jamais que pour
 votre bien : Si dans l'instant où je
 vous ai enlevé Mera , Damis s'étoit
 prêté sincèrement à vos projets ; s'il
 avoit flatté votre fureur , vous seriez-
 vous défié de ses conseils ? non sans
 doute , vous y auriez aplaudi : d'ail-
 leurs , un Courtisan habile se garde-

ra bien de vous flatter d'une manière grossière ; il vous louera d'abord sur vos vertus , pour parvenir ensuite à les détruire plus sûrement , & vous ne pourrez échaper à ses pièges que par une attention continuelle & le secours d'un sage ami. Mais où le trouver , dit Civan , si vous ne me promettez de continuer à m'en servir lorsque je serai sur le Trône ? J'avoüe que ce choix est difficile , répondit Dulica , mais il n'est pas impossible , & les Princes qui n'ont point d'amis réels , doivent en accuser leur délicatesse. Il est bien difficile de trouver dans un ami les qualités qui rendent son commerce aussi délicieux qu'utile ; il seroit à souhaiter que ce phénomène se trouva en faveur des Rois ; mais sa rareté devroit les engager à passer quelque chose à un ami réel : un zèle quelquefois un peu dur , la vérité annoncée sans d'assez grands ménagemens ; il faut fermer les yeux sur ces bagatelles , & ne considérer dans un ami que ses

motifs & la droiture de ses intentions.

Civan passa ensuite de l'examen du Prince à celui de la Nation. L'Angleterre est le Pays des révolutions les plus surprenantes ; il eût souhaité d'en démêler le principe. Je crois , lui dit Dulica , qu'on peut l'attribuer à la mollesse de quelques Rois , & à l'opiniâtreté mal entendue de quelques autres. Guillaume le Conquérant a porté la Couronne d'Angleterre , à titre de conquête , d'Héritage , & selon quelques-uns , d'élection : il s'étoit mis dans l'esprit que la douceur & la clémence devoient avoir peu de part au gouvernement des Anglois ; il s'étoit mépris : ce Peuple moins peuple qu'aucune autre Nation , veut être gouverné avec fermeté , mais avec raison ; il est capable de l'entendre , & se fût soumis sans répugnance à un joug modéré. En voulant apesantir les fers des Anglois , on les incita à les rompre : ils arrachèrent par force à des

Princes foibles des privilèges qu'on auroit dû leur accorder à titre de grace , & qui les auroient d'autant plus affectionnés à la Puissance souveraine , qu'ils auroient paru plus volontairés : ce Peuple ayant essayé ses forces contre ses Princes , sentit sa supériorité ; de nouvelles demandes suivirent les premières , & les Rois accordèrent trop ou trop tard. Dans ces occasions un Prince sage doit prévoir les justes demandes qu'on peut lui faire , accorder volontairement & tout d'un coup ce qu'il croit juste & nécessaire ; mais il doit s'en tenir là , & prendre des mesures pour n'être pas contraint à avilir sa dignité : il doit toujours céder à la justice , mais jamais au caprice & à la violence ; & voilà à quoi les Rois d'Angleterre ne firent pas assez d'attention : ils refusèrent d'abord opiniâtrement ; & cédèrent ensuite avec foiblesse. Quelques-uns de leurs Successeurs voulurent rentrer de haute lutte dans tous les droits de la Royauté , sans con-

fidérer qu'il est souvent plus avantageux de laisser subsister un abus enraciné , que d'essayer à le détruire par des moyens violens toujours incertains , & qui font triompher la licence quand ils ne réussissent pas ; & par là ils achevèrent de ruiner leur puissance , en fournissant des prétextes aux broüillons & aux mécontents. D'ailleurs , les guerres civiles n'ont pas peu contribué à augmenter la puissance du Peuple , par la nécessité où différens Compétiteurs se sont vûs de flatter la multitude & d'acquérir ses bonnes grâces ; & quand le choix d'un Prince dépend du Peuple , il n'est pas surprenant de voir arriver les plus étonnantes révolutions , parce que le Peuple est lui-même sujet à penser différemment dans un même jour : voilà ce me semble la raison des révolutions fréquentes d'Angleterre ; & j'ose prédire qu'elles ne sont point à leur fin, vû la disposition présente des choses. En effet , si Henry persiste à mécon-

noître ses deux Filles , le Prince son Fils ne régnera pas paisiblement : les Princesses auront des Partisans , qui sous prétexte de venger leurs injures , mettront tout en combustion ; quand même il les reconnoîtroit capables de succéder à son Fils au défaut des Enfans de ce Prince , la diversité de Religion produira toujours de grands troubles. Le jeune Prince est élevé dans les sentimens Luthériens ; Marie est Catholique ; Elisabeth suivra sans doute les sentimens de sa Mere : le jeune Prince me trompera s'il vit long-tems ; alors la Couronne d'Angleterre regarde Marie ; & cette Princesse est d'un caractère à causer de grands troubles dans ce Royaume. Vous me surprenez , lui dit Civan , j'ai toujours entendu parler de Marie , comme d'une Princesse pieuse , ennemie des plaisirs , & d'un esprit sage : on vous l'a peinte telle qu'elle est , reprit Dulica ; mais de l'extrémité de ces vertus naissent des défauts qui produiront

de grands maux à l'Angleterre. La piété de Marie lui persuadera qu'elle doit absolument rétablir dans son Royaume la Religion de ses Peres ; & l'austérité de son humeur lui fera employer pour cela des moyens qui achèveront de l'y ruiner. La violence est un mauvais moyen pour changer le cœur , & l'on ne doit jamais l'employer en matière de Religion ; il faut convaincre & non tourmenter : or je présume que Marie dédaignant la voye de la persuasion , emploiera la rigueur , & par-là confirmera la haine que les Anglois ont conçue contre la Religion ancienne.

Dulica eût bien souhaité conduire son élève en Suède ; Gustave venoit enfin d'y faire renaître la paix , & ce Héros y établissoit son autorité de manière à la faire passer à la postérité ; mais il lui tardoit de remettre le Prince entre les bras de son Pere ; & d'ailleurs , l'Espagne lui presentoit un champ vaste pour achever de former son Elève ; elle se conten-

ta de l'instruire à fond des révolutions étonnantes arrivées dans ce Royaume , de la constance avec laquelle Gustave avoit supporté sa mauvaise fortune , & de la catastrophe de Christierne. Admirez , lui disoit-elle , les ressorts de la Providence ; qui donne & ôte à son gré les Royaumes ! Gustave tire de sa seule vertu son droit à la Couronne ; la Providence l'a conduit comme par la main sur le Trône de Suède , & s'en est fait un instrument pour châtier un Roi , ou plutôt un Monstre , l'horreur de la nature : ses châtimens ne sont pas toujours aussi visibles & aussi prompts ; mais pour n'être pas connus des hommes , ils n'en sont pas moins réels & moins terribles. Qui pourroit lire dans le cœur de Christierne , le verroit en proie à la honte & aux plus cruels remords , qui lui font expier avec usure , mais sans fruit , les crimes dont il a souillé la vie.

Civan attentif aux instructions de Dulica , sentoît croître chaque jour

son amour pour la vertu : après avoir vaincu la passion la plus douce , il ne trouvoit rien de difficile pour arriver à la perfection à laquelle il aspirait. Ce n'est pas qu'il eût oublié la charmante Mera ; que n'eût-il point sacrifié pour pouvoir en liberté abandonner son cœur aux tendres mouvemens qu'il avoit pour elle ? mais son devoir , sa gloire étoient exceptés des sacrifices qu'il eût voulu lui faire. L'exemple d'Henry ne lui fortoit point de devant les yeux ; & persuadé qu'il ne pouvoit jamais être à Mera , il étoit charmé que l'absence lui fournit des armes contre elle , & étoit fortement déterminé à s'en rapporter aux Auteurs de sa naissance pour le choix d'une Epouse. Il s'en entretenoit souvent avec Dulica , & bernoit ses vœux à lui souhaiter les vertus de Mera : cependant cette tendre amie travailloit à finir ses peines & à couronner son courage. Mera par ses soins avoit été conduite dans une Maison religieuse.

sur les frontières de France , du côté des Pirennées : Civan touchoit au moment de la revoir ; mais elle ignoroit aussi-bien que le Prince , que le terme de leur réunion fut si prochain. Dulica l'avoit instruite des victoires que le Prince avoit remportées à son occasion ; & cette vertueuse fille , loin de lui sçavoir mauvais gré des efforts qu'il faisoit pour l'oublier , l'en chérissoit davantage. L'amour du Prince qui n'étoit qu'une passion , alloit devenir une vertu ; cette vertu étoit son ouvrage en quelque sorte ; la pureté de cet attachement en constatoit la durée & la douceur. C'étoit par de semblables pensées que Mera se consolait dans l'absence du Prince , ce qui ne l'empêchoit pas de soupirer tout bas après l'heureux moment qui devoit la terminer. Il y avoit déjà deux mois qu'elle étoit en Guyenne , lorsqu'on lui annonça une Dame étrangère qui demandoit à la voir : Mera qui n'avoit fait aucune connoissance en ce lieu , ne pût se trom-

per sur cette visite ; & dans le moment où elle couroit à la rencontre de son amie , de celle qu'elle aimoit comme sa mere , elle se vit entre ses bras. Je n'entreprendrai point d'exprimer les transports de Mera ; les indifférens m'accuseroient d'exagération ; & ceux qui ont aimé véritablement me trouveroient froide. Au milieu des plus vifs sentimens que peuvent exciter la tendresse & la reconnaissance dans un cœur bien fait , Mera se souvint de Civan ; ses regards le demandoient à Dulica ; & sans réfléchir qu'il n'avoit pû accompagner sa mere dans cette retraite , un vif sentiment de crainte commençoit à l'allarmer. Dulica se hâta de la rassurer , & lui promit de lui faire voir le Prince dans quelques heures ; quel que court que fut ce délai , Mera le sentit vivement , & ne pût s'empêcher en quittant Dulica de répandre des larmes , que l'amitié seule ne faisoit pas couler.

Cependant , Dulica vouloit met-

tre Civan à une dernière épreuve ; avant de récompenser son courage. A peine eût-elle quitté Mera qu'elle fit appeler le Prince ; & après l'avoir embrassé tendrement , elle lui dit : mon Fils , voici le moment d'achever le sacrifice que vous avez si généreusement commencé : celle que vos Parens vous destine pour Epouse est dans cette Ville , vous allez paroître à ses yeux ; pouvez-vous vous promettre assez de constance pour la voir sans répugnance , & pour obéir de bonne grace aux ordres de votre Pere ? A ces paroles le Prince devint d'une pâleur mortelle , ses yeux se remplirent de larmes , & il tomba presque sans force aux genoux de Dulica ; ce n'est pas qu'il l'eût trompée , quand il lui avoit annoncé sa guérison , mais il s'étoit trompé lui-même ; il ne comptoit pas que son Pere dût disposer de lui avant de le connoître ; il se flattoit alors de l'attendrir en lui peignant Mera , & il n'imaginoit pas que son Pere pût se résoudre à le

tendre malheureux en lui refusant l'objet de sa tendresse. Ce que Dulica venoit de lui annoncer renversoit toutes ses espérances ; il perdoit Mera sans retour , & la vûë de cette perte faillit à renverser toutes ses résolutions. Il resta quelque tems dans le silence ; puis faisant un effort , il dit à Dulica : excusez ma foiblesse : Ah ! ma tendre Mere , ce coup imprévû abat ma constance : toutefois votre Fils ne vous fera pas rougir ; j'obéirai quoiqu'il m'en coute : mais pourrai-je ne pas mourir en obéissant ? Oiii , mon Fils , lui répondit Dulica , triomphez des derniers efforts d'une passion mourante ; que sçavez-vous si celle qu'on vous destine ne l'emporte point sur Mera ? Peut-être après l'avoir vûë , benirez-vous le devoir qui vous paroît aujourd'hui si rigoureux. Je m'en flatterois vainement , répondit Civan , je sens trop que mon amour pour Mera durera autant que ma vie ; mais si je ne puis le détruire , je sçaurai l'ensevelir au

fond de mon ame ; ne pouvant disposer de ce cœur en faveur de celle à laquelle on me destine , je tâcherai de compenser par mon respect & mes égards le vol involontaire que je lui fais. C'est tout ce que j'exige , lui dit Dulica en le relevant ; mais je ne puis m'ôter de l'esprit que ce sacrifice ne sera pas aussi pénible pour vous que vous vous l'imaginez ; le tems est un grand maître. Civan soupira en levant les mains & les yeux au Ciel ; & sa situation fit tant de pitié à Dulica , qu'elle résolut d'abrégér ses tourmens. Mon Fils , lui dit-elle , il me prend envie de finir tout d'un coup vos peines ; l'incertitude est dit-on , le plus grand de tous les supplices , & la presence d'un mal fatigue moins que son attente ; je veux vous faire connoître dès aujourd'hui votre future Epouse , & voir si vous vérifierez mes pressentimens. A ces mots Civan la conjura d'attendre au lendemain ; j'ai besoin , lui dit-il , de tout ce tems-là pour

m'accoutumer à l'idée de l'affreux sacrifice qu'on exige ; puis se reprochant ce mouvement , ma Mere , ajouta-t'il aussi-tôt , je vous demande pardon de ma foiblesse ; je m'abandonne à vos soins , faites tout ce qu'il vous plaira. Dulica dans ce moment donna un coup d'œil au fidèle Damis qui étoit instruit de ce qu'il devoit faire. Civan frémit lorsqu'il vit sortir Damis ; il avoit remarqué le coup d'œil de sa Mere & en avoit compris le motif ; mais il avoit pris sa résolution & ne s'occupoit plus qu'à s'y affermir : il frémit pourtant encore , lorsque le bruit d'un Chariot lui annonça le retour de Damis & celui de la personne dont il redoutoit si fort la vûë ; il vouloit sortir au-devant d'elle , mais Dulica le retenant , le força de s'asseoir. Cette précaution étoit nécessaire ; sa jôye faillit à lui devenir funeste lorsqu'il aperçût Mera ; il s'efforçoit de se lever , pour se précipiter à ses pieds , mais ses jambes tremblantes lui refusèrent cet office ; il lui tendoit les

mais sans avoir la force de parler. Quelle foiblesse pour un Héros , lui dit sa Mere en souriant ! la vûë d'une jeune Fille vous abat ; aprochez, Mera , & tâchez de rendre le sentiment à votre Frere. A ces paroles le Prince qui s'étoit un peu remis , se jetta aux pieds de Mera , & les embrassant , il tâchoit , mais en vain , de lui expliquer l'excès de sa joye. Mera partageoit son saisissement , & Dulica ressentoit avec une joye inexprimable la satisfaction de ses chers Pupiles , que leur propre intérêt l'avoit forcée à retarder si long-tems. Après avoir jouï quelques momens du ravissement du jeune Prince ; & bien , Civan , lui dit-elle , me suis-je trompée ? & trouvez-vous encore le sacrifice qu'on exigeoit de vous trop rigoureux ? Ah ! ma Mere , lui dit-il , de quel prix payez-vous mon obéissance ? mais que vous me l'avez fait acheter chèrement. Que n'ai-je pas souffert , ma chère Mera , dans la pensée d'être à une autre qu'à

vous ! puis-je me flatter que vous ayez partagé ma peine ? Dulica qui vouloit mettre fin à une scène dont elle ne pouvoit plus supporter l'attendrissement , força Civan de se relever , & lui dit : j'admire , mon Fils , la délicatesse de votre amour ; vous vous plaignez d'avoir souffert les maux les plus cruels , & tout de suite vous craignez que Mera ne les ait pas partagés , pour vous punir : je vous avertis qu'elle n'a senti d'autre trouble que celui de notre absence ; j'ajouterais cependant qu'elle avoit sujet d'être tranquille sur son sort , puisqu'elle dès le tems de votre séparation elle sçavoit quel en devoit être le terme ; & elle a eu la cruauté de me le cacher , dit le Prince en regardant Mera avec des yeux où tout son amour étoit peint ? Pouvez-vous me le reprocher , lui dit cette aimable Fille ? votre main étoit le prix de ma discrétion ; d'ailleurs , si Dulica ne m'a point flattée , je dois à ce silence le retour de votre raison ;

c'est d'elle aujourd'hui que je tiens votre cœur , & par là , il me devient infiniment plus précieux.

Dulica laissa tout ce jour à ses Enfans pour jouir du plaisir de se revoir ; & le lendemain s'étant enfermée avec eux , elle leur dit : mes chers Enfans , nous ne faisons plus aucun pas qui ne nous approche du lieu de votre naissance , qui est le Japon ; mais il nous reste un long espace à parcourir , profitez de mes derniers soins , & que je n'aye point à me reprocher d'avoir privé inutilement vos Parens du plaisir de vous élever. Je vous ai enlevé à leur tendresse dans le premier mois de votre vie , Civan ; ils ignorent absolument où vous êtes , & ne se consolent de votre absence , que dans l'espérance de vous revoir un jour digne du Trône auquel votre naissance vous appelle ; ne frustrez point leur attente, mon cher Fils, devenez le libérateur de vos Peuples : ils gémissent dans les ténèbres de l'idolâtrie ; tâchez de leur apprendre à conoître le véritable

Dieu ; qu'ils ſçaſſent par votre exemple qu'il eſt une Religion qui purifie les mœurs , & qui procure le bonheur de ceux qui la pratique ; mais ſouvenez-vous que Dieu veut des cœurs qui ſ'offrent volontairement : eſſayez de convaincre vos Peuples de la néceſſité de ſon culte , mais ne les contraignés jamais à l'embraffer : notre Dieu eſt un Dieu de charité & de paix ; loin de benir un zèle perſécuteur , il a en horreur les ſacrifices ſanglans , qui loin de lui plaire le deſhonorent. Cachez même avec ſoin votre Religion en arrivant à la Cour de votre Pere : il n'eſt jamais permis de nier ſa foi , mais on peut la taire quelque tems lorsque la prudence l'exige. Que votre bonté , votre amour de la juſtice , la pureté de vos mœurs , votre reſpect pour vos Parens , faſſent l'éloge de votre foi , & diſpoſent vos Peuples à l'embraffer : ce n'eſt point de votre bouche qu'ils doivent l'entendre , vous avez un moyen plus sûr de la leur

faire connoître; les Portugais commencent à connoître les Ports du Japon, où vous avez pris naissance, efforcez-vous d'établir le commerce entr'eux & vos sujets; mais lorsqu'il sera question de les initier dans le Christianisme, faites vos efforts pour mettre à la tête de la Mission un François. La superstition a défiguré le culte Divin chez les Espagnols; or, la superstition est un mal presque égal à l'idolâtrie. Je vous servirai dans le grand dessein de la conversion de vos Peuples, en vous procurant un Missionnaire dont la sainteté égale les lumières; vous l'avez connu dans votre enfance à Paris; c'est le célèbre François Xavier, qui étoit alors fort jeune, & avec lequel j'ai toujours entretenu une correspondance exacte: il sera l'instrument dont vous vous servirez pour établir dans vos Etats la connoissance du vrai Dieu. Pour vous, ma chère Méra, je vous ferai remettre à vos Parens: ils vous ont destinée à Civan, & je me flatte que vous seconderez

conderez par votre prudence ces grandes entreprises.

A peine Dulica avoit-elle fini son discours , que ses deux Enfans s'écrièrent comme de concert : ma Mere, pourquoi nous quitter ? que ne continuez-vous à être notre guide dans le grand ouvrage dont vous nous parlez ? Mes Enfans , reprit Dulica toute attendrie , Dieu m'est témoin que je n'ai rien au monde de plus cher que vous , & que j'emploierois volontiers le reste de mes jours à vous servir , mais je sens que j'aproche du terme : l'excérence des remedes dont j'ai la connoissance en a déjà prolongé le cours au-delà du tems ordinaire : j'ai vécu plus d'un siècle sans infirmité , mais les principes de la vie s'affoiblissent chez moi , & je veux mettre un intervalle entre la vie & la mort. A ces mots Civan & Mera fondirent en larmes ; mais Dulica ne leur permit pas de s'abandonner à la douleur ; & pour les distraire des tristes idées de sa mort prochaine,

I. Partie.

I

elle les entretint du plaisir qu'ils auroient à revoir leurs Parens. Civan ſçavoit fort bien qu'il y avoit pluſieurs Princes Souverains au Japon ; il eût ſouhaité paſſionnément que Dulica lui eût fait connoître auſquels de ces Rois Mera & lui devoient leur naiſſance ; mais il la reſpectoit ſi fort qu'il n'oſa la preſſer de ſ'expliquer davantage.

Dès le lendemain ils continuèrent leur voyage ; & quand ils furent arrivés dans le Bearn, ils aperçurent un jour un Château bâti ſur une roche fort eſcarpée. Dulica ne pût ſ'empêcher de ſoupirer en le regardant ; & Civan lui en ayant demandé la raiſon : je n'ai pû voir ce Château ſans m'attendrir ſur le ſort d'une Princeſſe infortunée, auquel il a ſervi de priſon & de tombeau , lui dit-elle. Il n'en faloit pas tant pour exciter la curioſité de Civan & de Mera ; ils prièrent Dulica de la ſatisfaire , & elle le fit d'autant plus volontiers , que l'hiſtoire de cette Princeſſe étoit liée avec celle

d'Espagne, & que sa mort avoit été un des acheminemens à la réunion de la Monarchie Espagnole, sous Ferdinand & Isabelle, Ayeuls de Charles-Quint.

Vous n'avez pas oublié, mes Enfans, leur dit-elle, combien la vengeance du Comte Julien fut funeste à l'Espagne, où il attira les Maures qui y demeurèrent plus de sept siècles. Le petit nombre de Chrétiens qui s'étoient réfugiés dans les montagnes au tems de l'inondation des Barbares, ne cessa jamais de les harceler; mais leur courage n'auroit pu les empêcher d'être accablés, si les divisions des Maures ne leur eussent donné le tems de respirer. Je n'entrerai dans aucun détail sur les diverses conquêtes que les Chrétiens firent sur les Maures, puisque la lecture de l'Histoire d'Espagne vous en a suffisamment instruit; je ne veux que vous montrer les différens efforts dont la Providence s'est servie; pour réunir l'Espagne sous un seul

Chef qui pût en expulser entièrement les Infidèles. Ferdinand & Isabelle , à qui cette gloire étoit réservée , ne parurent point en naissant destinés à finir cette grande entreprise : écoutez attentivement comment ils virent disparaître tous les obstacles qui les éloignoient du Trône.

Alphonse , Roi d'Aragon , de Sicile & de Naples , préférant le séjour d'Italie à celui d'Espagne , fixa sa demeure dans ces deux Royaumes , dont le dernier étoit sa conquête , & chargea Jean d'Aragon son Frere de l'administration du Royaume d'Aragon , dont il devoit être l'héritier , puisqu'Alphonse n'avoit point d'Enfant légitime. Jean d'Aragon trouva le moyen de joindre le titre de Roi de Navarre à celui de Régent d'Aragon , en épousant Blanche , héritière de ce Royaume. Ce mariage fut fécond , & Blanche eût un Fils & deux Filles. On nomma le Fils Prince de Viane , & dès-lors il fut regardé comme devant

reünir en sa personne les Couronnes de Sicile , d'Aragon & de Navarre ; mais avec cette différence , qu'il fa-
loit attendre la mort de son Oncle & de son Pere , pour porter ces deux premières Couronnes ; au lieu que la mort de sa Mere devoit le rendre maître de celle de Navarre , suivant les Loix de ce Royaume , les conventions matrimoniales , & le Testament de Blanche : car dans la Navarre l'Héritier entre en possession immédiate de l'héritage de ses Peres , & la Coutume n'y admet point d'usufruitier. Outre le Prince de Viane , Blanche eût deux Filles de Jean d'Aragon ; l'aînée , dont les malheurs viennent de m'arracher un soupir , se nommoit Blanche , comme sa Mere , & fut mariée à Henry , Roi de Castille , surnommé l'Impuissant , lorsqu'il n'étoit encore que Prince des Asturies : la seconde épousa le Comte de Foix. La Reine de Navarre mourut , & laissa la Couronne à son Fils , comme je l'ai déjà dit ; mais ce Prince

plein de respect pour son Pere , crut qu'il seroit mesléant de lui ôter le titre de Roi ; & celui-là plein de confiance en son Fils , lui laissa le Gouvernement de la Navarre , pendant qu'il administroit les affaires d'Aragon pour son frere Alphonse. Dès ce tems les Navarrois , comme s'ils eussent prévu ce qui devoit arriver , pressoient le Prince de Viane de prendre la qualité de Roi , mais il ne pût jamais se résoudre à donner ce chagrin à son Pere : un si grand respect méritoit assurément toute la tendresse du Prince d'Aragon ; mais les artifices d'une Belle-mere vinrent à bout de rompre une si belle union.

Le Prince d'Aragon, après la mort de Blanche , épousa la Fille de l'Amirante de Castile , qui se nommoit Jeanne. Cette femme ambitieuse prétendit à la qualité de Reine ; & son foible époux , non content de lui donner un titre qui n'appartenoit qu'à la Femme de son Fils , l'envoya dans la Navarre , pour la gouverner conjointement avec le

Prince de Viane : c'étoit mettre le respect du Prince à une rude épreuve ; cependant il balançoit encore à résister aux ordres de son Pere : mais ses Sujets ne lui permirent pas de suivre son inclination ; ils prirent les armes , le forcèrent de se mettre à leur tête , & la Princesse d'Aragon fut assiégée dans une Ville où elle s'étoit retirée. Je n'entreprendrai point de vous détailler les événemens de cette guerre qui dura plusieurs années ; je me contenterai de vous dire que le Prince de Viane n'épargna rien de ce qui pouvoit fléchir son Pere , & sacrifia plusieurs fois ses intérêts les plus chers pour rentrer dans ses bonnes grâces. La marâtre avoit un puissant intérêt à lui rendre son Pere inexorable ; elle en avoit eu un Fils nommé Ferdinand , qui devoit un jour avoir pour Maître le Prince persécuté ; d'ailleurs , la mort du Prince de Viane pouvoit seule assurer à Ferdinand la Couronne d'Aragon , elle fut résolue : son Pere trois fois le priva de sa liberté ; &

trois fois ses Sujets le forcèrent de la lui rendre. Ce Prince commençoit à vaincre sa mauvaise fortune , lorsqu'il tomba dans une maladie de langueur qu'on attribua au poison , avec quelque aparence , puisqu'il en fut attaqué immédiatement après avoir mangé avec sa Belle-mere. Quoiqu'il n'eût jamais pris les armes contre son Pere que dans le cas d'une défense légitime , il en témoigna les plus vifs regrets en mourant , & laissa sa Sœur Blanche héritière de la Navarre & de la haine de son Pere , qui ne pût jamais lui pardonner l'attachement qu'elle avoit eu pour son malheureux Frere.

Cette Princesse avoit épousé le Prince des Asturies , comme nous l'avons vû. La débauche à laquelle il s'étoit abandonné pendant sa première jeunesse l'avoit épuisé , & le bruit commun étoit qu'il ne pouvoit avoir d'enfans. Un de ses Favoris lui inspira du dégoût pour Blanche ; cette Princesse jura qu'elle n'avoit jamais été véritablement son épouse , & le

mariage fut cassé : ce fut dans cette circonstance qu'elle revint joindre son Frere, le Prince de Viane, & les Navarois n'obmirent rien pour la placer sur le Trône après la mort de son Frere ; mais son Pere l'ayant en sa puissance, la remit entre les mains de la Comtesse de Foix sa Sœur ; & cette Sœur dénaturée, pour s'assurer la Couronne de Navarre après la mort de Dom Jean son pere, qui étoit devenu Roi d'Aragon, se prêta à la haine qu'il avoit contre la malheureuse Blanche : cette pauvre Princesse soupçonnant le dessein de son Pere, se jeta à ses pieds, & le conjura dans les termes les plus pressans de se souvenir qu'elle étoit sa fille, & de ne la pas livrer à ses plus cruels ennemis. Dom Jean soutint à son égard le même caractère d'inflexibilité qu'il avoit toujours eu pour son Fils ; il la quitta sans lui rien répondre, & dès le soir même, ayant doublé sa garde, il donna ordre au plus dur de ses Officiers de l'enlever de :

force , & de la conduire en diligence vers les Pyrennées. Cet Officier se nommoit Peralta , & étoit un des plus grands Seigneurs de la Navarre ; il la conduisit pour la première nuit dans un Château qui lui appartenoit. Le lendemain matin , lorsqu'il entra dans sa chambre pour lui annoncer son départ : Chevalier , lui dit-elle , ayez compassion de la plus malheureuse Princeesse qui soit dans le monde ; souvenez-vous des bienfaits que vous avez reçus du Roi mon Ayeul , & de la Reine ma Mere , vous pouvez aujourd'hui vous acquitter envers moi de tout ce que vous leur devez ; un tems viendra que mon Pere lui-même vous sçaura gré de m'avoir accordé la grace que je vous demande : je n'exige pas que vous me rendiez la liberté , gardez-moi dans ce Château , j'y resterai toute ma vie ; mais ne prenez point sur vous la honte de m'avoir conduite dans un exil , où l'on abrégera ma vie , comme on a fait celle de mon Frere. Peralta ne

se laissa point fléchir , il continua son voyage ; mais malgré sa vigilance , elle trouva le moyen de laisser sur sa route deux écrits : dans le premier , elle déclaroit nulles toutes les renonciations à la Couronne de Navarre qu'on exigeroit d'elle , en faveur de sa Sœur & de Ferdinand : dans la seconde , après avoir renouvelé cette protestation , elle donnoit pouvoir à ses Serviteurs de traiter de sa liberté & même de son Mariage , avec quelque Prince que ce fût , & instituoit pour son Héritier ce même Henry qui l'avoit répudiée , en ajoûtant qu'elle le faisoit afin de l'intéresser à venger sa mort & celle de son Frere.

Depuis ce tems , Blanche ne donna plus aucun signe de vie ; elle fut renfermée dans le Château d'Ortés que nous avons vû ce matin , où deux années d'abandon & de souffrances n'ayant pû terminer sa vie , la Comtesse sa Sœur lui fit donner du poison.

Telle fut la fin de la malheureuse Blanche , qui n'eût point d'autre crime que son attachement pour son Frere le Prince de Viane. La mort de ce dernier avoit assuré à Ferdinand son frere , la Couronne d'Aragon & de Leon : la Mere de Ferdinand songeoit dès-lors à lui assurer aussi la Couronne de Castille ; mais pour bien entendre sur quoi elle fondeoit ses espérances , je dois vous dire un mot de la situation des affaires dans ce Royaume.

Henry l'impuissant , celui-là même qui avoit répudié Blanche , avoit ensuite épousé une Princesse Portugaise nommée Jeanne. La mauvaise conduite de cette nouvelle Reine de Castille fit murmurer hautement le Peuple ; & ce qui redoubloit l'indignation publique , c'est que Dom Bertrand , Amant de la Reine , étoit aussi le Favori du Roi : c'étoit un bruit public que Henry , qui vouloit avoir des Enfans , avoit lui-même conduit Bertrand au lit de la

Reine ; & cette Princesse ayant mis au monde une Fille qui fut nommée Jeanne comme elle , on la nommoit hautement la Bertrane. Sous le Règne d'un Prince habile , ce bruit n'auroit pas causé un tort considérable à une Princesse née dans un mariage légitime , & reconnue par son Pere ; mais Henry plongé dans la plus honteuse débauche , & livré à d'indignes Favoris , n'avoit pas assez d'autorité pour affermir l'état de sa Fille. Ses Sujets révoltés virent à leur tête des gens que le Roi avoit comblés de bienfaits , & Henry sembla toujours d'accord avec ces ingrats , pour s'avilir & avancer la perte de sa Fille. Le Roi de Castille avoit un Frere nommé Alphonse , & une Sœur appelée Isabelle : la Reine d'Aragon souhaitoit passionnément marier Ferdinand son fils avec cette dernière , quoi qu'elle n'eût encore aucune espérance de parvenir à la Couronne de Castille ; car outre sa Nièce Jeanne , Alphonse , frere

d'Henry , - devoit passer avant elle. Les mesures que la Reine d'Aragon avoit prises , selon toutes les aparen-ces , avec l'Amirande de Castille son Pere , levèrent tous les obstacles qui éloignoient Isabelle du Trône. L'In-fant Dom Alphonse fut enlevé par les séditieux qui le firent proclamer Roi , en déclarant Henry déchu du droit de régner. La Royauté d'Al-phonse étoit un vrai esclavage ; ce jeune Prince le sentoit , & brûloit du desir de s'en affranchir ; il n'en eût pas le tems. On prétend qu'il fut empoisonné en mangeant d'une Truite ; & comme Ferdinand dans la suite recueillit tout le fruit de cer-te mort , on en accusa sa Mere la Reine d'Aragon. On assure que cer-te Princesse , qui avoit commis ou fait commettre tant de crimes pour élever son Fils au Trône , fut dévo-rée toute vivante par un Cancer qui lui fit souffrir les plus vives douleurs. Son agonie fit frémir tous ceux qui en furent témoins ; elle voyoit , à ce

qu'elle disoit , des phantômes terribles , & au milieu des convulsions que lui caufoient ses douleurs , elle s'écrioit : *Ah ! Ferdinand , que tu coûte cher à ta Mere !* Ainsi le Ciel la punit-il dès cette vie des maux qu'elle avoit causés au Prince de Viane , & à Blanche sa Sœur : mais il ne borna pas là son châ-timent , & voulut confondre ses vûës , en faisant passer les Couronnes qui furent accumulées sur la tête de ce Fils , dans une Maison étrangère à qui on avoit prédit sa gloire pour prix de sa piété. Ferdinand épousa Isabelle , Sœur d'Henry , Roi de Castille ; & après la mort de ce dernier , qu'on attribua au Poison , l'infortunée Jeanne sa fille , fut déclarée batarde , & contrainte à se faire Religieuse. Ferdinand & Isabelle réunirent en eux les Couronnes de Castille , d'Aragon , de Leon , de Sicile , & celle de Grenade qu'ils conquirent sur les Maures : en un mot , après avoir entièrement chassé ces Infidèles , ils se virent paisibles Pos-

seffeurs de toute l'Espagne , de la Sardaigne & des Isles Béléares. Ils avoient lieu d'espérer une longue suite de Successeurs , puisqu'ils eurent un Fils marié ; mais ce Fils & deux de leurs Filles moururent sans postérité. La troisième avoit épousé Philippe , fils de Maximilien , Chef de la Maison d'Autriche ; ce fut Jeanne , surnommée la folle , qui fut Mere de Charles-Quint. Après la mort d'Isabelle , Ferdinand fut obligé de céder la Castille à son Gendre Philippe , qui réunissoit en lui les vertus de l'honnête homme & des plus grands Rois. Qui le croiroit ? ce Prince désespéré de quitter le Trône , conçût le dessein de le conserver par le moyen de cette même Jeanne , fille d'Henry , qu'il avoit fait déclarer batarde , & qu'il prétendoit alors faire passer pour très-légitime , pourvû qu'elle consentit à sortir du Convent , où elle étoit depuis vingt ans , pour l'épouser. Philippe ne lui donna pas le tems de

aire réussir ce projet , dans lequel Jeanne refusoit d'entrer : mais Ferdinand ne fut pas long-tems éloigné de la Castille ; la mort prématurée de son Gendre l'y rapella en qualité d'Administrateur pour le jeune Charles-Quint , sa Mere n'étant pas en état d'être Tutrice de son Fils ; car elle avoit perdu l'esprit à la mort de son Mari , qu'elle aimoit jusqu'à la fureur.

En vérité , ma Mere , dit Civan Dulica lorsqu'elle eût cessé de parler , si les événemens que vous venez de nous raconter étoient moins récents , on seroit tenté de les regarder comme romanesques. L'élévation inespérée de Ferdinand paroît un songe ; il ne falloit plus que son Mariage avec la pauvre Jeanne , pour achever de donner à cette histoire toute la tournure d'un Roman ; mais j'ai peine à me persuader que Ferdinand eût osé achever l'aventure : de quel front eût-il pû réhabiliter une Princesse qu'il avoit couverte de hon-

te , & fait passer pour le fruit d'un commerce scandaleux. Ferdinand , lui répondit Dulica , étoit au-dessus de la honte ; tous moyens lui paroissent loüables pour parvenir à ses fins ; d'ailleurs , il n'avoit plus de réputation à perdre du côté de la droiture , vous en allez juger par le trait suivant. Il avoit envoyé un Ambassadeur à Louis X I I . ; celui-ci ne voulut jamais l'écouter , & lui dit qu'ayant été trompé deux fois par son Maître , il ne vouloit pas s'exposer à l'être une troisième. L'Ambassadeur ayant rapporté ces paroles à Ferdinand , il répondit en jurant : *deux fois ? il en a menti , l'ivrogne , je l'ai trompé plus de dix.* Vous me surprenés , dit Civan à Dulica ; est - il possible qu'un Roi puisse se résoudre à porter publiquement le nom d'un homme fourbe & sans foi ? Un particulier seroit deshonoré , s'il avoit une telle réputation. C'est encore un des malheurs du Trône , lui répondit Dulica ; les Rois se persuadent qu'ils

ont le pouvoir de déifier leurs défauts : comme personne n'ose les instruire de l'opinion publique à leur égard, ils ignorent toujours jusqu'à quel point ils sont méprisés, & prennent pour argent comptant les noms glorieux que la flatterie leur prostitue. Qu'un Prince seroit surpris, s'il pouvoit, sans être connu, entendre les discours qu'on fait sur son compte ! ce seroit sans doute une leçon bien amère qu'il recevrait ; & il en est peu auxquels elle ne fut salutaire, dit Civan. Je ne sçai, lui dit Dulica, le Trône est environné de nuages épais qu'il n'est presque pas possible de percer : les Rois ne sentent pas les choses les plus sensibles ; ils sont la dupe des flatteries les plus outrées, & l'exemple de leurs Prédécesseurs est en pure perte pour eux. Il n'est point de Prince, quelque vicieux qu'il soit, qui n'ait eu ses flatteurs. On a dressé des Statuës à Neron : Caligula a été encensé ; mais la vérité se vange bien cruellement après

leur mort. Le plus mince Ecrivain a droit d'exposer les défauts du Prince ; & comme on n'a plus rien à espérer ou à craindre de lui , on le démasque , on le dépouille de toutes les vertus , de tous les titres qu'on lui avoit gratuitement prêtés ; & l'on fait voir à nud ses défauts & ses foiblesses. Cela devoit naturellement ouvrir les yeux des Rois qui vivent encore ; la raison leur crie qu'on en usera de même à leur égard , & qu'ils doivent être en garde contre l'encens dont on les aveugle , puisqu'on a prodigué le même encens aux Princes les plus méprisable. Cette réflexion si naturelle , les Rois ne la font pas , si nous en croyons les apparences ; car il en est peu qui n'aiment à être flattés , parce qu'ils l'ont été dans l'enfance , & qu'il est bien difficile de se sévrer d'une habitude si favorable à l'amour propre , & à tous les vices : c'étoit en continuant leur route que nos Voyageurs s'entretenoient ainsi. Lors-

Qu'ils furent arrivés en Espagne, Dulia fit remarquer au Prince les campagnes désertes & incultes faute de Laboureurs : ce vaste Pays, cette déceueuse Terre, qui nourrissoit autrefois une multitude innombrable d'Habitans, fournissoit à peine alors le nécessaire au petit nombre d'hommes que l'amour de leur Patrie retenoit en Espagne. Deux choses, dit-elle à Civan, ont dépeuplé cette belle Contrée, l'expulsion des Juifs, la découverte du nouveau Monde. Il est sorti d'Espagne une quantité prodigieuse de Maures & de Juifs, & peu de tems après ce dépeuplement que plusieurs siècles pouvoient à peine remplacer, les Rois d'Espagne se sont mis dans la nécessité d'en faire un second pour remplacer au nouveau Monde les naturels du Pays, qu'on avoit détruits avec une barbarie qui n'a point d'excuse.

Je souhaiteroie, dit Civan, sçavoir votre sentiment sur la conduite des Rois d'Espagne envers les Maures &

les Juifs ; le bien de la Monarchie ne s'oposoit-il pas à leur exil , puisque vous avez remarqué que par leur retraite l'Espagne se trouva dépeuplée d'un grand nombre de ses Habitans ? Les Rois d'Espagne se crurent dans la nécessité d'en agir ainsi , lui répondit Dulica. Les Maures conservoient un violent amour pour leur Religion & leur Patrie ; on ne pouvoit guères compter sur leur fidélité , tant qu'ils ne seroient point Chrétiens : pour accélérer leur conversion , on y employa la violence qui acheva d'ulcérer leurs cœurs. Rien de plus louable que le zèle d'un Prince , qui se croyant dans la vraie Religion , n'oublie rien pour partager ce précieux avantage avec ses Sujets ; mais au moment qu'il s'en fait l'Apôtre , il doit prendre l'esprit de ceux dont il devient le Collègue. C'est par la douceur , la sainteté de vie & la prédication , que les Apôtres ont converti l'Univers : leur Maître a blâmé le zèle de ceux de ses Disciples qui vouloient faire

descendre le feu du Ciel sur un vi-
 sage où l'on refusoit de le recevoir.
 Voilà la condamnation formelle des
 voyes violentes qu'on employe pour
 mener les hommes au vrai Culte.
 Mais ma Mere , dit Civan , vous
 avez fait remarquer que la Re-
 gion des Maures devoit empêcher
 le Roi d'Espagne de compter sur
 leur fidélité : les bannir absolument
 comme on avoit fait les Juifs , c'étoit
 faire de l'Espagne un Royaume sans
 Sujets ; il étoit donc nécessaire de
 tâter , de forcer même leur conver-
 sion : de deux maux il falloit choi-
 sir le moindre , & l'on a choisi le plus
 grand , reprit Dulica ; car les plus
 honnêtes gens parmi les Maures ne
 purent se résoudre à trahir leur con-
 science , en embrassant une Religion
 qu'ils croyoient fausse , par la con-
 tradiction qu'ils trouvoient entre la
 Doctrine qu'on leur prêchoit , & la
 conduite de ceux qui la leur an-
 nonçoient. On leur prêchoit une Loi
 pleine de charité , & on les tiranni-

soit : on manquoit aux promesses solennelles qu'on leur avoit faites de ne contraindre personne , & l'on se joüoit des Traités les plus sacrés. Tous ceux qui avoient quelque honneur & quelque probité , repassèrent donc en Afrique ; il ne resta en Espagne que des gens sans principes , qui se crurent permis le mensonge & la fourberie ; qui indifférens sur tout Culte , sont disposés à embrasser celui qui convient à leurs intérêts , & ceux-là sont toujours les plus dangereux de tous les Sujets. La vérité a de si grands droits sur le mensonge , qu'il ne faut que du tems & de la patience pour la faire triompher. Si l'on avoit laissé à chacun la liberté d'adorer Dieu à sa fantaisie ; qu'on se fut attaché à gagner les Juifs & les Maures par les attentions charitables qu'on doit à des freres malades , leur conversion eût été plus lente à la vérité ; mais aussi elle eût été sincère & solide. Au reste , mon Fils , il faut penser cela tout bas ;
nous

nous sommes dans un Pays où l'on
 doit renfermer les notions les plus
 communes du bon sens : Ferdinand
 a banni la raison de ses Etats en y
 établissant le Tribunal de l'Inquisi-
 tion , qui sous ses Successeurs devien-
 dra le tyran des Princes foibles , ou
 l'instrument des violences des Prin-
 ces méchants. L'Inquisition est l'o-
 probre de l'Evangile , la pierre de
 scandale des foibles dans la foi , le
 soutien de la superstition , & le vio-
 lement des droits les plus chers à
 l'humanité. Nul homme en Espagne
 ne peut plus se flatter d'offrir à Dieu
 le Sacrifice d'une soumission volon-
 taire ; nul n'ose affermir sa foi en
 l'examinant. Que Mahomet ait in-
 terdi les Sciences à ses Sectateurs ;
 qu'il exige d'eux une obéissance
 aveugle à ses Docteurs , rien de
 plus sensé ; l'absurdité de sa Doc-
 trine ne pourroit soutenir le moin-
 dre examen ; mais il n'en est pas de
 même de la Religion chrétienne :
 elle gagne à être connue , exami-

née même dans ses points les plus incompréhensibles. La foi est aveugle , mais ses fondemens sont clairs ; en interdire l'étude , c'est vouloir soumettre les hommes à se priver des lumières de leur raison , pour embrasser un culte machinal , dont ils ne peuvent rendre les motifs ni à eux-mêmes , ni aux autres. A l'ombre de l'Inquisition la superstition s'étend ; on confond le respect qu'on doit avoir pour les Mystères avec l'assujettissement à des pratiques puérides , indécentes , impies. Les personnes éclairées n'osent s'élever contre ces abus , on crieroit contr'eux aux Novateurs : ce ne seroit rien , si on leur permettoit de rendre publiquement raison de leur foi , si on procédoit contr'eux selon les règles & les Loix établies ; mais rien de tout cela ; elles seroient livrées à un Tribunal où les Juges seroient leurs parties , à un Tribunal dont on ne revoit point les Arrêts. Les Juges qui composent ce Tribunal , ne sont-

ils pas des hommes sujets à se tromper ou à être trompés , quand même on les supposeroit tous exempts des passions qui souvent influent dans les jugemens des Magistrats qui passent pour les plus intégres ? Tout Tribunal qui juge dans les ténèbres , & qui ne rend aucun compte de ses Arrêts , deviendra toujours un Tribunal suspect , à moins qu'il ne soit composé d'esprits célestes , exempts de passions & d'erreurs. Je ne crois pas , dit Civan en riant , que je sois jamais tenté d'établir l'Inquisition dans mes Etats. Mais , ma Mere , hâtons-nous de sortir d'Espagne ; je ne sçai si nous y sommes en sûreté ; si quelqu'un des Inquisiteurs alloit rêver que nous sommes raisonnables , on nous mettroit la main sur le collet , & jamais je ne sortirois de leurs mains ; car je vous avouë de bonne foi que j'abjure le culte tel qu'on le professe ici , & tel que je l'ai vû pratiquer aux Espagnols que j'ai connus en France : ils m'ont vraiment scandali-

sé ; & si je n'avois connu la Religion Chrétienne que par eux , je crois que j'irois me faire disciple des Bonzes en arrivant au Japon. Ensuite Civan dit à Dulica , vous nous avez donné une seconde cause du dépeuplement de l'Espagne ; je n'ai qu'une idée confuse de ce qui s'est passé dans leur Etablissement en Amérique , voudriez-vous m'en donner une notion plus claire ?

Volontiers , lui répondit Dulica , & je vous ferai remarquer en même tems la sagesse de la Providence , qui n'a pas permis que les François & les Anglois prêtaissent l'oreille aux propositions de Christophe Colomb. Ce Génois fut traité dans l'Angleterre & la France d'insensé & de visionnaire , lorsqu'il parla d'un monde nouveau ; il fut même rebuté fort long-tems en Espagne. Enfin , l'on y ouvrit les yeux , & le succès passa les espérances que Colomb avoit données. Si l'on en croit les Peuples du Mexique , une ancienne tradition

leur annonçoit l'arrivée des Espagnols ; aussi les regarda-t'on comme des hommes amis des Dieux qui leur communiquent la dispensation du tonnerre. On les reçut avec humanité , & comme on remarqua leur avidité pour l'Or , on se hâta de s'en charger. Il ne tenoit qu'aux Espagnols de tirer de grands avantages de la bienveillance de ces Peuples ; il n'y avoit qu'à établir chez eux un commerce qui eût procuré à l'Espagne de grandes richesses en échange des bagatelles qu'ils auroient portées ; mais non contents des Tresors de ces pauvres Peuples , on en voulut à leur liberté , par la seule raison du plus fort : on les massacra impitoyablement , pour les punir d'avoir voulu rester libres ; & comme si une mort ordinaire n'eût pas été suffisante , on inventa des supplices qui font rougir l'humanité. En dépeuplant l'Amérique, on se mit dans la nécessité d'y envoyer de nouveaux Habitans ; la cupidité y en attira en

foule , & l'Espagne devint deserte ; il falut avoir recours alors aux Etrangers ; aussi en verrez-vous l'Espagne remplie : les Tresors qu'ils tirent du Perou leur donnent le moyen de suivre le goût qu'ils ont pour la fénéantise ; presque tous les Arts sont exercés chez eux par des gens de tous Pays & de tous Peuples , qui enlèvent aux Espagnols des richesses dont ils sont moins les propriétaires que les fermiers. Si les Tresors du Perou fussent tombés entre les mains d'un Peuple laborieux , par exemple , des Anglois ou des François , ils en eussent fait un tout autre usage ; mais , comme je vous l'ai dit , c'est une sage disposition de la Providence ; tant de richesses chez une Nation industrielle & amie du travail , l'eussent renduë trop puissante , & l'eussent mis en état de subjuguier ses Voisins.

Civan & Dulica continuèrent à parler des mœurs Espagnoles ; & comme ils firent quelque séjour dans

les principales Villes d'Espagne , ils eurent le tems de s'en instruire par leurs yeux. Comme Civan étoit d'une figure très-aimable , il ne tint qu'à lui d'entrer en intrigue avec des Femmes du premier rang dont il avoit touché le cœur ; mais le sien étoit trop rempli de Mera , pour recevoir aucune autre image. J'admire , disoit-il à Dulica , l'inutilité des précautions d'un jaloux , elles ne servent à ce que je vois qu'à rendre plus délicieux le plaisir de le tromper : je me persuade que ma confiance pour Mera ne me permettra jamais de connoître la jalousie ; mais quand le Ciel m'auroit réservé une Epouse dont j'eusse moins connu la vertu , je crois que je ne me serois jamais imaginé de m'en rapporter à des grilles & à des barreaux pour m'assurer d'elle. Et vous auriez eu raison , repliqua Mera ; j'imagine que si quelque chose peut rendre fidèle la Femme qui a le moins de penchant à l'être , c'est la confiance d'un

Epoux : Mais si les Espagnoles sont trop renfermées , il me semble aussi que chez les autres Nations les Femmes ont trop de liberté. Je voudrois qu'on les accoutumât à aimer la retraite , & à se tenir dans leurs maisons dont elles sont les œconomes , & qui souffrent toujours de leur absence. Le mal ne fait encore que commencer , dit Dulica ; autrefois il faloit chercher les honnêtes Femmes chez elles ; depuis un siècle on les trouve ailleurs ; mais je prévois au train que prennent les choses , qu'on proposera l'exemple de ce siècle à ceux qui vont suivre , & que nos petits-fils regretteront le tems de leurs Ayeuls. Dites-moi , ma Mere , demanda Civan , comment les Femmes vivent-elles au Japon ? Avec beaucoup de retenue , lui dit Dulica ; la gloire est leur passion favorite , & elles aimeroient mieux renoncer à la vie qu'à leur réputation ; mais cet heureux préjugé peut être détruit en un moment ; & un Prin-

ne dont les mœurs seroient dissoluës ,
 eut mettre le vice en honneur. Je
 ne flatte , lui dit Civan , que les
 Japonnois n'aurent point cet excès à
 me reprocher , & je m'abandonne-
 ai sans façon au mépris que m'ins-
 pirent les Femmes dissoluës. C'est le
 moyen de les exterminer , lui ré-
 pondit Dulica ; & , comme je vous
 ait fait remarquer , vous aurez peu
 à faire pour conserver chez les Da-
 mes Japonnoises le goût de la pu-
 leur.

Cependant Dulica attendoit avec
 impatience le départ de la Flotte pour
 les Philippines , & ses Elèves parta-
 geoient son impatience. Ma Mere ,
 dit Civan à Dulica quelques jours
 avant l'embarquement , me permet-
 tez-vous de vous communiquer une
 réflexion ? Je suis ce me semble pas-
 sablement au fait des mœurs des Eu-
 ropéens , avec lesquels , selon toutes
 les apparences , je n'aurai plus guères
 de commerce , & j'ignore absolument
 celles d'une Nation qui m'a vû naître.

tre , & à laquelle je dois commander un jour ; je me persuade qu'elles sont bien différentes , & que par conséquent elles vont me paroître bien ridicules : oserois-je vous prier de m'en donner une idée générale ? Dulica sourit à ce discours , & lui dit : votre curiosité est bien placée , mon Fils ; rien de plus ridicule que la manie de ceux qui se piquent de connoître à fond les contrées les plus éloignées , l'histoire des siècles passés , & qui sont d'une ignorance crasse sur tout ce qui regarde leur pays & leur tems : je n'ai garde de vous laisser tomber dans cet inconvénient ; mais j'ai réservé à vous instruire sur ce sujet dans le long voyage que nous allons entreprendre.

Nous laisserons Dulica & ses Pupiles dans les apprêts de leur voyage , & nous jetterons un coup d'œil sur ce qui se passoit dans le Japon

J'ai fait remarquer à mes Lecteurs que le jeune Faraki , qu'on croyoit héritier du Trône du Japon , avoit

été absolument abandonné aux soins d'Asarès. Origendoo & son Epouse , qui n'avoient point pour cet Enfant la tendresse aveugle qu'on a pour son sang , virent sans s'inquiéter la manière dure avec laquelle il étoit élevé : les Courtisans , qui croyoient faire leur cour , crioient hautement qu'on ne ménageoit pas assez leur Maître futur , & qu'on exposoit sa vie ; mais Asarès s'embarrassoit peu de leurs discours ; par ses soins Faraki acquit une santé robuste , & devint d'une force prodigieuse. Toute la jeunesse Japonnoise s'étoit mise à son exemple dans le goût des exercices violens qui forment le corps ; mais la délicatesse avec laquelle ces jeunes gens étoient nourris énerroit leurs forces naturelles , & le Prince l'emportoit de beaucoup sur eux. Origendoo en étoit d'autant plus surpris , que cet Enfant avoit paru délicat dans son enfance , & que les Médecins avoient prédit qu'on ne pourroit l'élever qu'avec les plus grandes précautions. Le

Roi de Bungo comprit alors , que la délicatesse & le manque d'exercice , empêchoit les Enfans des Grands de devenir aussi robustes & aussi sains que les enfans de la campagne & du commun. ; & il avoia au Gouverneur de Faraki , que si cet Enfant eût été son fils , il auroit resté dans cet état de foiblesse qui lui paroissoit naturel , parce qu'il n'auroit jamais souffert qu'on l'élevât durement. Lorsqu'il eût seize ans , Asarès obtint la permission de le faire voyager par tout le Japon : Faraki fit ce voyage en particulier & sans suite , & acheva tellement de s'y former , qu'il surprit toute la Cour lorsqu'il y revint au bout d'une année. Origendoo & son Epouse , quelque tendresse qu'ils eussent pour leur Fils supposé , furent allar-més de ses progrès ; l'intérêt de leur Fils leur fit craindre qu'il ne devint trop cher aux Japonnois , dont il étoit effectivement l'idole : Asarès les rassura ; il étoit sûr de son Elève : une passion plus forte que l'ambition s'é-

oit emparée de son ame , & ce prince gémissoit en secret d'être né pour un Trône qu'il ne pouvoit remplir qu'aux dépens de ses panchans les plus doux. J'ai déjà fait remarquer la passion que Faraki avoit conçue pour la Princesse Elifakim qu'il croyoit sa Sœur : cette passion se cacha long - tems sous le voile de l'amitié ; mais l'absence lui ouvrit les yeux sur la nature de son attachement , il eût beau vouloir se le cacher à lui-même : en examinant chez les autres hommes les différences de l'amour & de l'amitié , il connut clairement qu'il étoit atteint d'une passion qui ne finiroit qu'avec sa vie. Comme il étoit vertueux , il eût horreur de lui-même ; & se regardant comme un monstre dans la nature , il fit les plus-violens efforts pour arracher de son cœur le trait fatal dont il étoit blessé : inutiles efforts ; l'image de la charmante Elifakim s'y peignoit d'autant plus vivement qu'il s'efforçoit de l'y effacer. Il craignoit

comme la mort le moment où il devoit revoir la Princesse , & en même tems il eût donné sa vie pour l'avancer. Il vint enfin, ce moment terrible. Au premier bruit de l'arrivée de Faraki , Elifakim qui avoit compté les momens de son absence, courut à l'appartement de la Reine , & par les caresses les plus tendres, lui témoigna la joye que lui causoit son retour. Quelques résolutions qu'eût prises Faraki , il ne pût être maître de lui même ; & s'abandonnant aux mouvemens de son cœur , il rendit avec usure à Elifakim les caresses qu'elle lui faisoit. A peine eût-il perdu de vûe la Princesse qu'il rougit de sa foiblesse , qu'il croyoit un crime ; & s'étant débarrassé de la foule des Courtisans il se retira dans son appartement , où il se livra à toutes les pensées fâcheuses que pouvoient occasionner sa situation : l'amour & le devoir lui livroient les combats les plus terribles , & étoient vainqueurs tour à tour ; à la fin la vertu l'em-

porta , & Faraki prit la généreuse résolution de chercher dans les conseils d'Asarès du secours contre lui-même. Ce sage Vieillard venoit de quitter Origendoo , qui lui avoit communiqué les craintes que lui donnoient les grandes qualités de ce Fils supposé ; il trouva son Pupile si changé qu'il en fut effrayé , & lui demanda avec empressement ce qui pouvoit lui être arrivé pendant son absence. Mon cher Asarès , lui dit le Prince , ayez pitié d'un misérable qui ne mérite pas de voir le jour : hélas ! je tremble de vous ouvrir mon cœur ; vous ne pourrez , sans horreur , regarder un monstre qui outrage la nature : le Prince se tût à ce moment , sans avoir la force de déclarer un secret qu'il croyoit devoir révolter Asarès. Quel fut sa surprise , lorsque ce sage Vieillard le regardant d'un œil tranquile , lui dit : Vous aimez , & votre passion ne m'a point échapé ; mais l'objet qui la fait naître vous justifie ; la Princesse

Elisakim Ha ! mon pere ;
dit le Prince en l'interrompant ,
quel nom osez vous prononcer ? Me
ferois - je trompé dans l'opinion de
votre vertu ? & ne trouverois - je
qu'un lâche adulateur dans un hom-
me que je regardois comme le sou-
tien de ma foiblesse ? Farai se tût
après avoir dit ces paroles ; puis après
un moment de silence ; il ajoûta :
pardon , mon cher Afarès , ma fol-
le passion vous étoit connue , & vous
avez voulu éprouver mon courage , en
feignant d'y applaudir. Afarès levant les
yeux & les mains au Ciel , remercia les
Dieux du succès qu'ils avoient accordé
à ses soins , & mouillant de ses larmes le
visage de son Pupile , mon cher Fils ,
lui dit-il , vous venez dans un mo-
ment de payer les soins que j'ai pris
de votre enfance ; une telle preuve
de vertu m'annonce que je dois tout
attendre de votre courage & de vo-
tre discrétion ; livrez-vous sans con-
trainte à l'amour que vous sentez
pour la Princesse , vous n'êtes point

son Frère ; mais je vous trouve digne d'être son Epoux , & j'ose vous promettre qu'elle sera le prix de votre vertu. La Princesse n'est point ma Sœur , dit le Prince en reculant de quelques pas , & en regardant fixement Asarès comme pour chercher dans ses yeux la confirmation d'une vérité si peu attenduë ! La Princesse n'est point ma Sœur ! ah ! de grace , Asarès , finissez promptement l'incertitude où me jettent vos paroles. Qui de nous deux a le Roi pour Père ? au nom des Dieux hâtez-vous de m'éclaircir. Asarès confirma à son Pupile ce qu'il venoit de lui dire , & le Prince s'étant mis au lit son Gouverneur lui parla en ces termes :

Vous n'ignorez pas , mon Fils , les troubles qui depuis trois siècles ont agité le Japon. Ce vaste Empire comptoit une longue suite de Rois qui depuis Syn-Mu le gouvernoient sous le titre de Dairys. L'obscurité de la naissance de Syn-Mu lui fut favora-

ble ; les qualités bienfaisantes qu'on admira dans ce Prince , le firent croire issu du sang des Dieux , & l'on a'ôûta en sa faveur le respect qu'on doit à la Divinité , à celui qu'on rend ordinairement aux Rois. Ce sentiment des Peuples sembloit assurer à jamais l'Empire aux Descendans de Syn-Mu , mais l'ambition d'un Prince troubla cette longue & paisible possession. Jositomo , second fils d'un Dairy , disputa l'Empire à son Frere aîné , ce qu'il pouvoit faire avec succès , puisqu'il étoit Cubo-Sama , c'est-à-dire , Général de toutes les Troupes ; il trouva cependant beaucoup plus de difficulté qu'il n'en avoit attendu , & mourut avant d'avoir pû détrôner son Frere. Jositomo son fils fut plus heureux ; mais quoi qu'il fut devenu Maître d'une partie du Japon , le Dairy y avoit encore un nombreux parti. La guerre fut donc perpétuée , & ces deux concurrens continuent depuis trois siècles à se disputer l'Empire avec une alternative de bons &

de mauvais succès. Le Japon de tems-
en-tems a pourtant jouï d'une paix
momantannée : les deux Rivaux se
sont quelquefois accordés à partager
la Souveraineté ; & depuis que le
Cubo-Sama , qui régné aujourd'hui ,
est sur le Trône , nous avons vû une
parfaite intelligence entre lui & le
Dairy. Ce dernier content des hon-
neurs qu'on lui prodigue , & de l'a-
bondance que le Cubo-Sama lui pro-
cure , voit sans chagrin toute l'auto-
rité entre les mains de son Rival.
Quelques-uns croient que l'amour
d'une vie oisive , & le panchant de ce
Prince pour les plaisirs , sont le princi-
pe de sa conduite ; ils se trompent. Le
Dairy est un Prince qui possède de
grandes qualités ; j'en parle favam-
ment , ayant eu l'honneur d'être long-
tems à sa Cour ; c'est par sagesse &
amour de son peuple qu'il s'est
déterminé à partager l'Empire avec
le Cubo-Sama. L'aînesse du Dairy
auquel Jositomo disputa l'Empire ,
étoit incertaine , & par conséquent

l'usurpation pouvoit bien n'être qu'apparente. Notre Dairy croyant donc les droits du Cubo-Sama aussi incertains que les siens propres , lui céda sans peine la moitié du souverain pouvoir , qui peut-être lui appartenoit tout entier. Heureux si ce Prince vertueux , après avoir sacrifié son ambition à l'équité & au bien de ses Peuples , ne fut pas devenu l'esclave d'une passion d'autant plus dangereuse , qu'elle est plus douce & qu'elle paroît moins à craindre !

Vous sçavez , mon fils , que le Dairy a douze femmes ; elles sont d'abord égales entr'elles , & habitent chacune un Palais séparé ; mais la première qui a le bonheur de donner un Fils au Dairy , acquiert par-là la supériorité sur ses Compagnes , qui lui sont soumises. Celle-là seule habite le Palais du Dairy ; & la facilité de le voir à tous les instans , lui donne ordinairement beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son Epoux.

Parmi les Femmes du Dairy , il y

avoit deux qui sembloient se disputer son cœur , & partager ses vœux. Elles se nommoient Asi & Xica : la première , qui étoit Sœur de la Reine de Bungo , joignoit à une beauté éclatante des mœurs pures & douces : la seconde , qui ne lui devoit pas en beauté , lui étoit bien supérieure du côté des vertus ; mais la supériorité de son génie lui donnoit la facilité de cacher ses vices , & faisoit souvent pancher la balance de son côté. Asi & Xica avoient chacune une Fille , & cette dernière faisoit sans cesse des vœux pour la naissance d'un Fils qui devoit la mettre portée d'écraser sa Rivale. Elle devenoit grosse ; mais Asi l'étoit aussi devenue quelque tems avant elle , & ses Médecins assuroient que selon les apparences Asi portoit dans son sein l'Héritier de l'Empire. Il n'est pas possible d'exprimer le désespoir de Xica ; la mort lui sembla préférable à l'état humiliant où elle alloit se trouver réduite , & elle résolut de périr

ou d'empêcher le triomphe de sa Rivale. Le Dairy , comme je vous l'ai dit , avoit un grand foible pour cette Femme ; elle étoit maîtresse de tous ses Tresors ; elle s'en servit pour suborner toutes les Femmes qui approchoient d'Asi ; & dans le tems qu'elle cherchoit les moyens de faire périr l'Enfant que portoit sa Rivale , elle prenoit aveuglement les remèdes que lui donnoient les Bonzes , pour avancer son terme , quoiqu'elle sçût qu'elle risquoit par-là sa propre vie , & celle de son fruit.

Parmi les Femmes d'Asi , il y en avoit une que j'aimois depuis mes premières années , & qui répondoit à ma flamme : elle ne pût me cacher les offres que Xica lui avoit faites pour la mettre dans ses intérêts. Je frémis en aprenant la méchanceté de cette Femme , & pour en empêcher le succès , j'engageai ma Maîtresse à feindre. Elle parut entrer si naturellement dans les projets de Xica , que cette malheureuse Femme

chargea du soin de les faire réüs-

Xica & Asi furent prises dans le même tems des douleurs de l'enfantement , mais Xica accoucha la première , & fut à l'instant proclamée souveraine. Cette circonstance dérangea mes projets ; j'avois résolu de déclarer au Dairy la méchanceté de cette Femme , & de faire couronner sa Rivale , supposé qu'elle eût un fils ; mais la naissance tardive de ce fils lui avoit donné un Maître & un marâtre dont il alloit dépendre , qui trouveroit tôt ou tard le moyen de le faire périr : cette crainte me déterminâ à laisser subsister les choses comme Xica les avoit ordonnées : On substitua un Enfant mort au Fils d'Asi , & ma Maîtresse me remit entre les mains ce petit Prince que le barbare Xica avoit condamné à mort. Je me hâtai de fuir avec ce précieux dépôt ; & m'étant rendu à Fucheo , je résolus de cacher cet important secret , jusqu'au tems où je pourrois le révéler avec quelque

succès. Vous êtes ce Prince infortuné qui devoit perdre le jour aussi-tôt après l'avoir reçu , & les Dieux m'récompensent avec usure du sacrifice que je leur fis alors ; car il falut abandonner ma Maîtresse , & j'ai peu de tems après que Xica , pour en févelir son crime dans un éternel silence , avoit fait périr cette Femme & avec elle tous ceux qui avoient quelque connoissance de sa méchanceté.

Faraki ne pût s'empêcher d'interrompre alors Asarès. Est-il possible, lui dit-il , que je sois Fils de la vertueuse Asi dont les malheurs m'ont coûté tant de larmes ? Je ne m'étonne plus de l'attendrissement que je me suis senti pour cette vertueuse Femme , & de l'horreur que m'inspiroit Xica. Mais continuez , mon cher Asarès , je commence à connaître combien je vous suis redevable ne me cachez sur-tout aucune des circonstances des malheurs de l'infortunée Asi , je ne les sçai que d'une manière

manière générale , & je brûle d'envie d'en apprendre le détail.

Asarès pour obéir à Faraki , continua ainsi son discours : j'avois un intime Ami , nommé Afor , qui demouroit depuis deux ans dans le Gotto , & j'allois l'y voir quelquefois. Ce fut entre ses mains que je résolus de vous remettre , & je me préparois à me rendre chez lui , lorsque je le rencontrai à Fucheo , où quelques affaires l'avoient appelé. On célébroit alors dans la Capitale du Bungo la naissance du jeune Civan , & nous admirions Afor & moi les transports de joye que faisoit éclater le Peuple.

Cette vûë nous conduisit à parler de la rareté des bons Princes , & nous convinmes qu'il falloit l'attribuer à la mauvaise éducation qu'ils recevoient. Cette conversation fit naître à Afor une pensée bien singulière ; & sans doute elle lui fut inspirée par ces intelligences célestes qui veillent au bonheur des hommes. Afor avoit

chez lui une Etrangère dont il me cachoit le rang & la Patrie : ses vertus & son pouvoir auroient pû faire croire qu'elle étoit au-déssus de l'humanité ; mais lorsque j'avois voulu lui faire part de mes conjectures par rapport à elle , elle s'étoit efforcée de me donner d'autres idées. Je ne suis qu'une foible & misérable créature comme vous , me disoit-elle , cessez de me prodiguer des honneurs qui ne doivent se rendre qu'à un Etre infini , immatériel , sans commencement & sans fin. Ce fut à cette Femme qu'Afor souhaita de confier l'Enfant de son futur Maître ; & après qu'il l'eût déterminé à répondre à ses vûës , il trouva le moyen de se saisir du jeune Prince par mon moyen. J'avois senti une joye infinie à la proposition qu'il m'avoit faite de le seconder , & lui ayant confié le secret de votre naissance , on vous remit en la place du Fils d'Origendoo , avec une Lettre qui lui aprenoit que son Fils lui seroit rendu dans un certain tems. On lui recommandoit un se-

ret inviolable sur cet échange , & n'en le chargeoit en même tems de ne confier l'éducation de celui qui emplaçoit son Fils. Origendoo trouvant quelque chose de miraculeux dans la manière dont son Fils avoit été enlevé , se persuada qu'une Divinité s'étoit chargée du Prince , & frappé d'une crainte religieuse , il obéit ponctuellement à des ordres qu'il crut venir du Ciel. On avoit enlevé avec le Prince la jeune Mera , comme vous l'avez ouï dire mille fois , & chaque jour on espéroit leur retour ; il est prochain , & en perdant le Trône vous acquérerez une Epouse & une Sœur qui méritent les plus grands sacrifices. Il me reste à vous apprendre pourquoi Mera avoit été conduite à la Cour d'Origendoo.

Je vous ai fait remarquer que le Dairy étoit partagé entre Asi & Xica. Il respectoit la première , mais il se sentoit entraîné par les manières flatteuses de la seconde. Il fut charmé d'être autorisé par les Loix

à suivre ce panchant , & il attendit avec impatience le moment où Xica feroit en état d'être transportée dans son Palais. Cette femme ambitieuse l'avança : le desir de jouir de l'humiliation d'Afi lui fit négliger le soin de sa propre conservation , & quinze jours après être accouchée , l'on prépara son triomphe. Elle se flattoit qu'il seroit augmenté par le désespoir d'Afi ; mais cette vertueuse femme soumise aux arrêts du Ciel , respecta dans sa Rivale le choix des Dieux , & l'on ne pût remarquer sur son visage la plus légère marque de dépit & de chagrin. Cette vertu aigrit la haine de Xica , & comme elle craignoit toujours un retour du Dairy vers Afi , parce qu'il ne pouvoit lui cacher le profond respect qu'il avoit pour les grandes qualités de cette femme , elle résolut de la perdre. La Cour est pleine de ces ames vénales toujours disposées à vendre leur service aux Princes , & Xica en avoit un grand nombre à ces ordres : ce fut

par leur moyen qu'elle fit mettre du poison dans le berceau du jeune Prince son fils , & Afi fut accusée d'avoir commis cet attentat. Ce fut parmi les propres Femmes d'Afi que Xica trouva des Délatrices , & le Dairy qui avoit pour son Fils la plus grande tendresse , se livra à la fureur lorsque ces Femmes lui eurent affirmé qu'Afi étoit coupable de cet attentat. Dans son premier mouvement il fut prêt à tremper ses mains dans son sang , mais une mort prompte étoit une trop foible vengeance pour Xica ; elle arrêta le bras du Dairy , & le pria de lui laisser le soin du châ-timent de la prétenduë criminelle. Le foible Monarque abandonna Afi à toute sa cruauté , & pendant un an il n'est point de mauvais traitement que Xica ne lui fit souffrir. Comme tout ce qui se passe dans le Palais du Dairy ne se divulgue guéres au dehors , on ignora long-tems ces excès , mais enfin ils transpirèrent. La Reine de Bungo avertie du triste sort

de sa Sœur , écrivit au Dairy ; & en essayant de justifier Asi , le conjura de lui remettre entre les mains la jeune Mera , fille de cette Femme infortunée. Xica frémit à la réception de cette Lettre qui parût tirer le Dairy comme d'un profond sommeil. Il se rapella les vertus d'Asi , & se reprochant sa trop grande crédulité, il résolut de finir sa misère. Xica fut instruite de sa résolution , & la prévint : par son ordre sa Rivale fut empoisonnée. Asi connut le genre de sa mort , & dans ces derniers instans elle trouva le moyen d'écrire un billet qui fut rendu au Dairy , par lequel après avoir protesté son innocence , elle conjuroit son Epoux de ne point faire passer jusqu'à Mera la haine qu'il lui avoit juré. Ce billet acheva d'attendrir le Dairy : Xica eût besoin de l'éviter dans les momens qui suivirent la mort d'Asi ; mais elle scût bien-tôt étouffer les remords qui commençoient à naître dans son cœur ; tout le fruit qu'ils produisi-

rent fut de mettre Mera en sûreté en l'accordant à la Reine de Bungo pour le Fils qu'on lui faisoit espérer.

Asarès ayant fini son recit , fut obligé de s'attacher à modérer les transports de Faraki ; il ne respiroit que la vengeance , & protestoit qu'il ne seroit content qu'après avoir versé le sang de Xica. Asarès laissa passer ses premiers mouvemens , & lorsque leur violence l'eût pour ainsi dire épuisé , il lui dit : Y pensez-vous, mon Prince ? après avoir vaincu l'amour , vous laisserez-vous subjuguier par la haine ? celle que vous avez pour Xica est juste , & je n'entreprendrai point de la diminuer , mais gardez-vous d'en suivre les conseils : Xica , quelque criminelle qu'elle soit , est votre Souveraine ; son rang la soustrait à votre colère , mais il ne peut la soustraire à la colère des Dieux ; ils suspendent quelquefois le tonnerre sur la tête des coupables mortels , mais jamais ils ne manquent de le faire éclater. Ils se sont

réfervés le pouvoir de punir les fautes des Maîtres de la terre ; on ne peut , fans les offenser , prévenir leur vengeance. Laissez-leur le tems d'écrafer Xica ; son châtiment pour avoir été différé n'en fera que plus terrible.

Faraki eût bien de la peine à goûter les remontrances d'Asarès , quoiqu'il fût à cet égard dans les mêmes principes que lui ; mais son Gouverneur , pour achever de lui ôter de l'esprit les tristes impressions que les malheurs de sa Mere y avoient laiffées , lui rapella le souvenir d'Elisakim. Mon cher Faraki , lui dit-il , vous ne sentez à ce moment que la joye de pouvoir aimer fans crime la Princesse de Bungo ; mais avez-vous bien réfléchi au prix que vous coûte cette connoissance ? il faut renoncer au Trône , pour lequel vous avez cru être né jusqu'à ce jour. Pourrez-vous fans regret le voir occupé par un autre , tandis que vous serez réduit à la condition d'un particulier ? Je con-

je sais bien que la violente passion que
 vous avez pour Elisakim vous cache
 presentement toute l'amertume du
 sacrifice que le devoir vous impose ;
 mais cette passion peut s'affoiblir ,
 & vous serez alors exposé aux ten-
 tations les plus délicates : vous sen-
 tez-vous la force de céder de bonne
 grace une Couronne que vous ne
 pourriez retenir sans injustice ? N'en
 doutez point , mon pere , répondit
 Faraki , je ne vous nierai point que
 je ne sois sensible à la perte de mon
 rang ; je me croyois né pour le Trô-
 ne , & la gloire qui l'environne flat-
 toit extrêmement la noblesse , ou si
 vous voulez l'orgueil de mes senti-
 mens ; mais quel que soit l'éclat d'u-
 ne Couronne , elle se perdrait à mes
 yeux , s'il falloit l'acquérir par une
 injustice. Asarès ne pût s'empêcher
 de répandre des larmes de joye en
 entendant le Prince. Mon fils , lui
 dit-il , les victoires que vous rem-
 portez sur vous-même vous rendent
 bien digne à mes yeux du haut rang

auquel vous renoncez si généreusement : mais mon cher fils , si vous connoissiez parfaitement la condition des Rois , votre sacrifice perdrait beaucoup de son prix. Un voile brillant couvre les épines dont le Trône est hérissé ; il faut y être assis pour en ressentir les piquûres , & je ne crains point de vous dire qu'un Roi digne de l'être , est le plus malheureux de tous les hommes ; qu'il a besoin d'une vertu supérieure , non-seulement pour remplir les devoirs de son état , mais aussi pour en supporter les dégoûts. Examinons de sang froid en quoi consiste les avantages de la souveraine Puissance. Seroit-ce dans le pouvoir arbitraire ? mais la vertu , les Loix , ne prescrivent-elles pas des bornes aussi étroites aux Rois qu'au dernier de leurs Sujets ? Plus à plaindre qu'eux , la facilité de commettre le crime , l'impunité que leur rang leur assure , multiplient les tentations à leur égard ; & pour s'empêcher d'y succomber ,

il faut qu'ils multiplient les combats. Est-ce là le bonheur ? Un particulier peut sans crime se livrer à ses goûts ; un bon Roi doit à ses Sujets le sacrifice des siens : il est l'homme de la Nation , chargé du soin des affaires ; elles absorbent tout son tems , lorsqu'il veut s'instruire par lui-même : il ne peut se promettre le doux plaisir de répandre son cœur dans le sein d'un ami. Les délices de l'amitié , qui peuvent faire le charme de la vie des hommes les plus dépourvûs des autres biens ; les délices de l'amitié , dis-je , ne sont pas faits pour les Rois ; on n'aime en eux que les graces qu'ils peuvent répandre ; mais peut-être qu'un bon Roi a de quoi se consoler dans le pouvoir qu'il a de faire le bien , c'est sans doute un des grands avantages du Trône : toutefois ce plaisir n'est pas aussi pur qu'on se le persuade. Non-seulement un Roi ne fait pas tout le bien qu'il veut , mais quelques précautions qu'il y apporte , il sçait qu'on se s'en sert souvent

de son nom pour faire des injustices. Souvent la nécessité de ses affaires le force à fouler son Peuple ; il faut contenir les méchans ; on ne peut soulager entièrement les bons ; il faut perpétuellement représenter ; presque pas un moment où l'on puisse jouir des douceurs d'une vie privée. Autant de Courtisans , autant d'espions qui , non contents de censurer les actions blâmables du Prince , interprètent malignement ses intentions. Croyez-vous encore , mon cher Faraki , qu'il faille une vertu bien héroïque pour descendre du Trône ? Non certainement , lui dit le Prince , & vous me faites frémir en me peignant la condition des Rois. Il n'est point d'honnête homme qui pût se résoudre à accepter la souveraine Puissance , s'il avoit mûrement réfléchi sur ces inconvéniens. Il est peu de Princes à qui l'on fasse faire ces réflexions , lui dit Asarès , & il a fallu faire une vraie violence à ceux qui après les avoir faites , ont monté

sur le Trône. Les exemples en sont
 rares dans ces Isles ; mais j'ai ouï
 dire à cette Dulica , qui s'est chargée
 de l'éducation de Civan , qu'on en
 a vû plusieurs dans les Contrées éloi-
 gnées. Je rends grâces aux Dieux ,
 qui dit Faraki , de m'avoir éloigné
 du Trône , & je me fais un doux
 plaisir d'en être privé en faveur d'un
 Prince tel que je me représente Ci-
 van : je serai le premier à donner
 l'exemple d'une soumission parfaite à
 son égard. Faraki concerta ensuite
 avec Asarès la conduite qu'il devoit
 tenir avec le Roi , & en conséquen-
 ce de cette délibération , le Gou-
 verneur fit semer secrettement le
 bruit de la supposition de ce Prince.
 On se disoit cette nouvelle à l'oreil-
 le , & le Roi fut le dernier qui l'a-
 prit. La plûpart de ceux qui enten-
 doient parler de cette supposition re-
 fusoient d'y ajoûter foi ; d'autre ac-
 cusoient le Frere du Roi de faire
 courir ce bruit pour s'assurer du Trô-
 ne , ou y faire monter son Fils ; d'au-

tres enfin , pensoient que le Roi lui-même avoit supposé Faraki pour éloigner de la Couronne le postérité de son Frere. Nul Courtisann n'avoit la hardiesse d'instruire Origendoo de ce qui se publioit ; & ce fut la sœur d'Asarès qui , par l'ordre de son frere , le dit à leurs Majestés. On ne peut exprimer l'étonnement , & les craintes du Roi : il ne pouvoit s'accuser d'indiscrétion , & craignoit que les Dieux ne fussent offensés de la découverte d'un secret qui lui avoit été si soigneusement recommandé. Il fit appeller Asarès qu'il croyoit coupable de cette imprudence , & se préparoit à lui en faire les plus vifs reproches. Asarès parut avec Faraki , & ce dernier se jetta aux pieds d'Origendoo avant qu'il eût eu le tems de lui dire qu'il vouloit être seul avec Asarès. Permettez - moi , Seigneur , lui dit le jeune Prince , de jurer entre vos mains une fidélité inviolable au Prince Civan ; heureux , si mon exemple peut inspirer à vos peuples

le même respect & le même attachement : les Dieux me sont témoins que je quitte sans regret l'espérance d'une Couronne ; mais , Seigneur , que ne m'en coutera-t'il pas s'il faut renoncer à la qualité de votre Fils ? Prononcez mon arrêt ; j'adore la Princesse Elifakim , & les Dieux m'ont fait naître d'un sang que vous pouvez sans honte allier au vôtre ; un mot de votre bouche va décider de ma vie ou de ma mort. Origendoo étoit si interdit du discours de Faraki , qu'il n'eut pas la force de répondre d'abord. Asarès , dit-il après quelques momens de silence , que dois-je penser de ce que j'entens ? N'ai-je point à craindre que votre indiscretion ne me prive pour jamais de mon Fils ? Non , Seigneur , lui répondit Asarès , les Dieux sont satisfaits de votre obéissance ; prêts à vous rendre le Prince Civan , ils veulent préparer vos Sujets à le reconnoître ; & comme Faraki vient de vous en assurer , il borne ses vœux.

à devenir le premier & le plus fidèle de ses Sujets. Trop heureux , si pour prix de son obéissance , vous voulez accorder à ses vœux la Princesse Elisakim sa Cousine : ne soyez point surpris de ce que j'appelle Elisakim de ce nom ; vous voyez dans Faraki votre neveu , fils de l'infortunée Afi , que mes soins ont soustrait à la cruauté de Xica.

Asarès ne put continuer ; au nom du fils d'Afi la Reine de Bungo s'étoit levée , elle embrassoit le Prince , lui mouilloit le visage de ses larmes , & faisoit éclater les plus vifs transports : elle avoit souvent fait remarquer au Roi la ressemblance qu'avoit cet Enfant avec sa Sœur , ainsi elle ne douta point un moment de la vérité des paroles d'Asarès , quoiqu'elle n'eût jamais oûi dire qu'Afi eût eu un fils. Le Roi pria Asarès de lui expliquer cet énigme , & assura Faraki qu'il conserveroit pour lui un cœur de pere. Le jeune Prince s'obstina à demeurer à ses pieds jusqu'à

e qu'il lui eût accordé Elisakim ;
 t Origendoo l'embrassant , lui permit
 aspirer à la main de la Princesse.
 e Prince s'étant relevé , Asarès fit
 u Roi le recit qu'il avoit déjà fait
 u jeune Prince ; & Origendoo , après
 voir donné des larmes au triste sort
 Afi , promit à son Fils de lui re-
 r lieu de Pere. Le Roi demanda
 u Gouverneur de ce Prince ce qu'il
 royoit le plus convenable dans la
 onjoncture presente , & par son con-
 il il fit assembler tous les Grands du
 royaume , leur aprit l'enlèvement
 e Civan , leur lut les Lettres qu'il en
 voit reçues , & leur fit voir les ri-
 es presens qui avoient accompa-
 né la dernière de ces Lettres. A
 e recit , les Courtisans étonnés de-
 meurèrent dans le silence ; tous jet-
 èrent les yeux sur Faraki , pour ju-
 er par ses mouvemens de la créance
 u'ils devoient ajoûter à ce recit ; car
 s ne pouvoient se persuader qu'un
 rince de dix-huit ans se vît enlever
 ans douleur une Couronne qui lui

étoit destinée. Le Fils d'Asi comprenant leurs pensées, demanda permission au Roi de Bungo de parler à ces Seigneurs, & leur fit comprendre qu'il avoit dans sa soumission une preuve certaine de la vérité qu'on venoit de leur annoncer, puisqu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il se privât des ses droits en faveur d'un inconnu. Il n'y avoit rien à objecter à une raison si plausible ; aussi toute l'Assemblée demeurera-t'elle convaincuë de la vérité de la supposition. Ceux qui connoissoient les grandes qualités de Faraki, gémissant de la nécessité où ils seroient un jour d'avoir un autre Maître, quelque idée qu'ils se fissent du Prince Civan, ils ne pouvoient se persuader qu'il l'emportât sur le Fils supposé d'Origendoo : il y eût même quelques Grands, qui jugeant du cœur du Prince par le leur, espérèrent de l'engager à se joindre à eux pour soutenir sa naissance, parce qu'ils espéroient augmenter leur crédit par la faveur des troubles ; mais le cœur

du Fils d'Asi étoit inaccessible à l'injustice : il leur déclara nettement qu'il répandroit jusqu'à la dernière goutte de son sang pour soutenir les droits de Civan , & qu'il regarderoit comme ses plus cruels ennemis ceux qui oseroient le croire capable d'une autre conduite. Origendoo fut instruit des efforts qu'on faisoit pour exciter l'ambition de Faraki , & cette connoissance le lui rendit infiniment cher ; toutefois il n'osa pas s'expliquer sur le dessein qu'il avoit de lui donner Elisakim : on eût pû soupçonner le Prince d'avoir cédé à l'excès d'une passion ; & à la prière du Roi , il se priva quelque tems du plaisir de voir la Princesse. Elle avoit été instruite par le Roi du dessein qu'il avoit de l'unir avec Faraki ; & en aprenant qu'il n'étoit point son frere , elle avoit conçu l'excès de son amour par celui de sa joye. L'espérance de lui appartenir un jour lui fit supporter avec plus de patience la privation de sa vuë , & elle prioit

fans cesse les Dieux de hâter le moment qui devoit lui donner un frere , & la liberté de voir celui qu'on lui destinoit pour Epoux.

La déclaration du Roi de Bungo fut renduë publique , & le peuple qui aime le merveilleux , ne fit aucune difficulté de lui accorder une entière créance. La plûpart des Grands se rapellèrent alors l'indifférence que la Reine avoit marquée pour Faraki, la profonde tristesse dans laquelle cette Princesse avoit été plongée pendant plusieurs années , l'enlèvement de Mera , & ils en conclurent que le Roi n'avoit rien avancé dont on pût douter raisonnablement.

Pendant que tout le Bungo faisoit des vœux pour le retour de Civan & de Mera , ce charmant couple s'embarquoit pour ces Isles. Dulica s'étant souvenuë de la promesse qu'elle avoit faite à Civan , s'apliqua pendant le voyage à lui donner une idée des mœurs Japonnoises ; & dès qu'ils furent dans le Vaisseau ,

elle lui fit porter un habit Japonnois.

Le Japon , lui dit-elle , est un grand Archipel composé de trois grandes Isles , & d'une infinité d'autres petites. On croit communément que les Japonnois sont originaires de la Chine ; mais ils se défendent de cette origine , & s'en donnent une fabuleuse. Leurs premiers Rois , disent-ils , furent des Dieux. A ceux-là succédèrent des demi-Dieux dont la race s'est perpétuée jusqu'à ce jour dans la personne du Dairy (a) depuis le partage de l'Empire entre le Dairy & le Cubo Sama : ce dernier possède absolument toute l'autorité , quoiqu'il fasse hommage au Dairy au commencement de son Règne. Ces deux Princes partagent en apparence la souveraine Puissance , puisque le Dairy est respecté comme un Dieu ; & que le Cubo-Sama lui entretient une Cour nombreuse ; mais son pou-

(a) Je retranche du discours de Dulica toutes les choses dont mes Lecteurs sont déjà instruits , par le rapport d'Asarès à Faraki.

voir est restraint aux choses de la Religion dont il est le Chef. Autrefois la condition du Dairy étoit un vrai esclavage : ce Prince ne touchoit jamais la terre , qui , disoit-on , n'étoit pas digne de le porter. Quand il vouloit changer de place , on le transportoit sur les épaules des Grands de sa Cour. Il étoit obligé de se tenir immobile sur son Trône une heure chaque jour , & le moindre mouvement qui lui échapoit , produisoit une consternation générale , parce qu'on prétendoit que ce mouvement annonçoit quelque grand malheur. Les Dairys depuis quelque tems se sont affranchis de ce joug ; ils se servent de leurs jambes , & leur Couronne tient leur place sur le Trône. Le Palais du Dairy pourroit être apellé une grande Ville , à cause de son étendue , puisqu'il contient lui-même plusieurs autres Palais , & renferme une multitude d'Habitans. On n'y admet aucun profane , excepté ceux qui sont employés aux

ROY DE BUNGO. 263
vils services ; il faut être du sang
demi-Dieux pour y avoir quel-
rang. Ceux qui composent la
du Dairy s'appliquent aux Scien-
, & sont regardés comme les dé-
taires de la Religion ancienne.
en est établi un grand nombre de
érentes dans tout l'Empire ; mais
remarque dans celles qui y sont
plus en crédit , des vestiges de la
igion chrétienne. Les Prêtres du
on se nomment Bonzes , & cha-
e des Sectes a ses Docteurs. Les
prêchent le mérite des bonnes
vres , sur-tout des charités qu'on
aux Bonzes ; les autres suivent
doctrine de la Métempicoïse , &
nnent que les ames animent suc-
ssivement des corps d'hommes &
animaux. Ils disent que le plus
and bonheur qui puisse arriver à
homme , c'est d'entrer dans le
rps d'une vache. En général , les
rands sont matérialistes , mais la
ultitude croit les ames immortel-
s , comme on peut le voir par les

cerémonies qu'on observe dans la fête des ames ; voici en quoi elles consistent :

Les Japonnois croient que les ames de leurs parens ont la permission de venir visiter leurs familles un jour dans l'année : lorsque ce jour est arrivé , une partie de chaque famille se transporte au lieu où reposent leurs parens , pendant que l'autre partie s'empresse de mettre les Maisons en état de les recevoir. Ceux qui sont allés aux tombeaux , se réjouissent avec les morts du plaisir qu'ils auront à revoir leurs anciennes demeures. Ils les invitent à se rendre promptement chez eux , & leur font le détail des mets qui les y attendent. Lorsqu'ils ont fait leurs complimens , ils reviennent à la Ville , qu'ils trouvent illuminée ; car il faut bien que les ames voyent clair pour ne se pas tromper de maison. Lorsqu'on les croit arrivées , on les invite à se mettre à table , & quoiqu'il ne paroisse aucune diminution dans

ans les mets , on ne laisse pas de
 oire qu'ils en sont rassasiés , parce
 e l'on est persuadé que la va-
 eur des viandes leur suffit. Pendant
 repas on entretient les ames des
 événemens qui sont arrivés dans la fa-
 mille depuis leur départ ; on leur pre-
 nte les Enfans qui sont nouvellement
 és ; enfin l'on n'oublie rien de ce qui
 eut leur faire passer agréablement le
 ms. Lorsque le moment de leur dé-
 art est arrivé , on les reconduit fort
 onnêtement jusqu'à leurs tombeaux ,
 n leur souhaitant paix & joye , & au-
 tour on fait beaucoup de bruit dans
 s maisons , pour en chasser les ames
 ui pourroient s'y être oubliées , car
 s Japonnois en ont une extraordi-
 aire frayeur.

Il y a dans le Japon deux fameu-
 s Académies de Sciences ; mais ce
 ui vous surprendra , c'est qu'il faut
 re aveugle pour y être reçu. Ces
 académies ont été fondées par deux
 rinces qui avoient perdu la vûë ;
 t elles sont toujours ennemies. La
 lûpart des Académiciens sont Poë-

tes , mais il n'en est aucun qui ne soit une Bibliothèque vivante : ils s'appliquent tellement à former leur mémoire, qu'ils savent par cœur toute l'Histoire du Japon , & peuvent rapporter sûrement tous les faits qu'on leur demande.

Outre ces Académies , il y a un grand nombre de Colléges de Bonzes , où l'on élève la jeunesse : des Religieuses se chargent d'élever les personnes du Sexe.

Le Japon produit abondamment , non-seulement tout ce qui est nécessaire pour le besoin , mais aussi pour les délices de la vie. Vous serez étonné de la facilité qu'ils ont pour les Arts : ils travaillent l'or & l'argent avec tant de délicatesse , que l'ouvrage l'emporte de beaucoup sur la richesse de la matière. Rien ne peut être comparé à leur Vaisselle , à leurs Vernis ; & si leurs Maisons n'ont par la solidité des nôtres , elles leur sont supérieures du côté de l'agrément. Les tremblemens de terre qui sont fort fréquens dans ces Isles , ont sans doute déterminé la manière de

ROY DE BUNGO. 267
bâtir des Japonnois. Les maisons sont
de bois vernissé , & faites de façon
qu'elles peuvent se démonter en fort
peu de tems , en sorte qu'on peut
transporter toute une Ville d'un lieu
en un autre. Rien n'approche de la
propreté de ces maisons ; celles des
Hollandois ne peuvent entrer en com-
paraison. Les Femmes, au Japon com-
me à la Chine , sont extrêmement fé-
condes ; & quoique les Isles soient dé-
chirées par des Guerres civiles depuis
plusieurs siècles , elles sont pourtant
extrêmement peuplées. Elles sont bien
faites pour la plûpart , & chérissent la
modestie. Avant les troubles les fem-
mes de mauvaise vie y étoient très-
rares ; mais aujourd'hui elles infec-
tent les grands Chemins , & arrê-
tent les passans avec beaucoup d'im-
pudence. On prétend qu'un des pré-
décesseurs du Cubo-Sama est la cau-
se de ce desordre. Comme il fut
toujours en guerre avec le Dairy ,
il voulut empêcher ses Soldats de
penser à leur femme , & leur pro-
cura dans une dissolution effrénée le

moyen d'oublier leur famille.

Une fierté qui va jusqu'à l'héroïsme , fait le caractère principal des Japonnois , & c'est de ce principe que naissent leurs vices & leurs vertus : cette fierté leur donne une grande horreur du mensonge qu'ils regardent comme un bassesse ; ils méprisent les tourmens & la mort qu'ils préfèrent à la honte & au mépris. Le point d'honneur y produit un grand nombre de querelles , & ce n'est pas seulement parmi les Nobles , mais aussi parmi le peuple , sans en excepter même les personnes du sexe. Un Japonnois qui a reçu un affront , & qui ne peut s'en venger sur son ennemi , se fend le sabre pour laver cet affront dans son propre sang. La superstition augmente encore le mépris de la vie chez les Japonnois. Ils croient fermement que ceux qui se donnent la mort pour honorer les Dieux , jouissent ensuite d'une félicité sans bornes ; & sur ce principe , ils vont se noyer par bandes , ou se précipitent gayement du haut d'un rocher,

Ceux qui se dévouient ainsi , deviennent les objets de la vénération publique , & les honneurs qu'on leur rend leur attirent des imitateurs. Au Japon les derniers du peuple se croiroient deshonorés de faire la cour aux Grands : ils vivent contents dans la pauvreté , parce qu'elle les rend indépendans , & se dédommagent de la privation des choses les plus nécessaires par le plaisir de ne s'abaisser devant personne. Ils croient qu'il est honteux de se donner de grands mouvemens pour acquérir du bien ; ainsi ils méprisent les Marchands , parce que leur profession n'a pour but que les richesses , & qu'elle les expose à la tentation de tromper. Les Grands de leur côté ont un souverain mépris pour les pauvres , & c'est même un point de Religion d'abandonner les misérables , parce qu'on regarde leur disgrâce comme un effet de la colère des Dieux , & qu'on croiroit s'exposer à leur courroux , en essayant de les tirer de l'état d'humiliation & de souffrance où ils les ont

réduits. C'est par ce faux raisonnement que les Peres parviennent à se dépouïller de toute humanité envers leurs Enfans , qui naissent difformes ou estropiés ; ils les croient condamnés par les Dieux , & les exposent misérablement à une mort certaine ; car nul ne se laisse toucher de pitié pour ces petits infortunés. Je serois trop longue si je voulois entrer dans le détail de toutes les erreurs qui naissent de ce malheureux principe : ce que je vous en ai dit suffit pour vous en donner une idée ; & le séjour que vous ferez dans le Japon , avant de vous présenter à votre Pere , achévera de vous instruire de ce que je ne puis vous détailler.

Mais ma Mere , dit Civan , vous avez affecté jusqu'à ce jour de me taire le nom de celui auquel je dois ma naissance ; ne seroit-il pas tems de me le dire aujourd'hui ? Non , mon Fils , lui repartit Dulica , vous visiterez la Cour du Cubo-Sama , & celle des autres Princes ; vous vous presenterez trois jours de suite dans

chacune de ces Cours , la Providen-
ce fera le reste : j'aurai soin de Mera
pendant ce tems , & c'est encore une
absence à laquelle il faut vous ré-
soudre ; mais ce sera la dernière ,
& vous serés unis ensuite pour ne
vous séparer qu'à la mort. Civan &
Mera ne purent s'empêcher de sou-
pirer alors ; mais le terme de cette
dernière séparation leur en adoucit
l'amertume : ils employèrent le res-
te du voyage à s'instruire dans un
plus grand détail de tout ce qui leur
importoit de sçavoir ; & tout occu-
pés des grands événemens qui se
préparoient , leur navigation , quel-
que longue qu'elle fût , ne leur causa
aucun ennui. Leur voyage fut heu-
reux , & ils abordèrent au Fort de
Macao , où Dulica espéroit trouver
le Corsaire Chinois qui l'avoit passée
avec Pinto : il étoit mort depuis
quelques années ; mais il avoit char-
gé son fils de ne rien refuser à des
Etrangers qui devoient un jour abor-
der dans ce Port , & lui avoit don-
né des marques pour les reconnoi-

tre. Cet homme se prêta volontiers au desir de Dulica , qui reprit , avec les habits Portugais , le nom de Zeïmoto , sous lequel elle avoit autrefois paru à la Cour du Roi de Bungo : Mera fut aussi travestie , & on lui donna la nom de Pinto , car elle devoit passer pour le fils de ce Portugais : pour le Prince Civan , il devoit rester caché dans le Navire du Chinois , & être conduit ensuite dans une maison de campagne qu'Asarès lui feroit préparer. Toutes ces choses réussirent comme Dulica l'avoit projeté ; ils abordèrent chez Nautaquim , & ce Seigneur n'eut pas plutôt appris l'arrivée de ces anciens hôtes , qu'il les fit prier de venir chez lui , parce qu'une maladie douloureuse le retenoit au lit depuis plusieurs mois. On ne peut exprimer sa joye à la vûe de Zeïmoto , dont il connoissoit l'habileté , & par le moyen duquel il espéroit d'être soulagé : il le reconnut , malgré une absence de vingt ans , mais il lui avoua qu'il le trouvoit bien changé ;

effectivement Dulica ne se soutenoit plus que par la force de ses remèdes , & par le desir d'achever son ouvrage. Le Seigneur Japonnois fit aussi beaucoup de caresses à la jeune Mera , qu'il croyoit le fils de Pinto ; & après les premiers complimens , Nautaquim pria Zéïmoto de vouloir essayer de le soulager. Pendant que Dulica s'occupoit à composer les remèdes qui lui étoient convenables , elle demanda permission de faire informer Origendoo de sa venuë : Nautaquim y consentit , & en même tems elle fit sçavoir son arrivée à Asarès , & le pria d'obtenir la permission de la venir joindre. Il n'eut pas de peine à y réussir ; Origendoo & son Epouse brûloient du desir de revoir les Portugais , & chargèrent Asarès de leur témoigner la satisfaction que leur cauçoit leur arrivée. Asarès embrassa Dulica avec les plus vifs transports de joye , & dès le même jour on fit sortir secrettement Civan du Vaisseau , & on le conduisit dans la maison d'Asarès où

Mera s'étoit renduë. Le Japonnois se jetta aux pieds de son Maître , & témoigna par ses larmes la joye qu'il avoit à lui rendre le premier les honneurs qui lui étoient dus : il baïsa la main de Mera , & ne pouvoit assez admirer la bonne mine de cet illustre couple : mais s'il fut charmé de leurs graces extérieures , il le fut bien davantage de leur sagesse & de leurs lumières , & il conçut le plus heureux présage du règne d'un tel Prince. Aussi-tôt que Nautaquim fut convalescent , Asarès , Dulica & sa troupe , partirent pour le Bungo ; mais Civan trouva sur la route deux Japonnois qui l'attendoient pour le conduire dans une maison qu'Asarès lui avoit fait préparer. Ces deux hommes n'étoient pas du secret , mais leur fidélité étoit connue d'Asarès , qui les avoit chargés d'instruire le Prince des usages du Japon , afin qu'il ne parût pas de mauvaise grace (a) dans les Cours où il alloit se

(a) Les usages des Japonnois , dans le commerce de la vie , diffèrent absolument des nôtres : par

présenter. Quoique cette absence ne dût pas être longue, Civan & Mera versèrent des larmes amères lorsqu'il falut se séparer, & ne se consolèrent que par l'espérance de se revoir bien-tôt. Nous laisserons Civan sous la conduite de ces deux Japonnois, pour suivre le feint Zéïmoto à Fucheo. Le Roi envoya fort loin au-devant de lui le Prince Faraki, & vint le recevoir avec la Reine aux portes de Fucheo. On ne peut exprimer l'étonnement du Roi, lorsque Zéïmoto & le jeune Pinto le saluèrent en langue Japonnoise : Dans le dessein que j'avois conçu de revenir au Japon, lui dit Zéïmoto, je n'ai rien épargné pour me mettre en état d'entretenir vos Majestés sans Interprète : Afor que j'ai vû à la Chine, a bien voulu achever de m'instruire de sa Langue, & je l'ai fait apprendre au jeune Pinto. En même tems elle presenta Mera au Roi & à la Reine de Bungo,

exemple, ils se tiennent à cheval à peu près comme nos Tailleurs ; il étoit donc nécessaire d'instruire Civan avant de l'exposer en public.

qui lui firent mille caresses ; mais c'étoit peu de chose en comparaison de celle qu'elle reçut de Faraki. Ce jeune Prince avoit éprouvé un attendrissement dont il ignoroit la cause à la première vûe de Mera ; & cette Princesse ayant appris de Dulica qu'il étoit son frere ; s'étoit livrée à toute sa tendresse pour lui. Dulica aussitôt après le départ de Civan , avoit déclaré à Mera le secret de sa naissance ; mais elle lui avoit recommandé sur cet article un secret inviolable. Mera obéit , quoiqu'il lui fut fort pénible de contraindre sa tendresse pour son Oncle & sa Tante , mais jamais elle ne s'étoit permis de désobéir à Dulica. Cette dernière passa six mois à la Cour du Roi de Bungo , & lorsqu'elle demanda permission d'aller visiter la Famille d'Asfor , elle consentit à laisser le jeune Pinto à la Cour , pourvû qu'on le mit sous la conduite d'Asarès. Le Roi de Bungo avoit souvent entretenu Dulica de l'enlèvement de son Fils , & du desir qu'il avoit de le re-

voir : Mes vœux seroient comblés , lui disoit-il , si cet heureux événement arrivoit pendant votre séjour dans mon Royaume. Il lui avoit aussi parlé de l'inquiétude où l'avoit mis l'absence d'Asor : je ne connus le prix de cet homme , lui dit-il , qu'après l'avoir perdu , & j'en fis faire les plus exactes perquisitions : je n'avois garde d'imaginer qu'il fut passé en Europe. Il se faisoit redire les circonstances de son Voyage , & celle de sa mort , ce qui rouvroit toutes les playes de Dulica. Elle partit pour le Gotto , & trois jours après Civan arriva à Fucheo. C'étoit l'avant-veille du jour qu'on y célébroit la naissance d'Origendoo ; mais il ignoroit cette circonstance que Dulica avoit ménagée. Civan avoit été deux mois dans la maison d'Asarès , & les deux Japonnois qui l'y avoient conduit , ne pouvoient assez admirer la facilité avec laquelle il prenoit leurs usages. Lorsqu'ils lui furent familiers , il visita , selon les ordres de Dulica , les principales Cours du Ja-

pon. En arrivant dans chaque Royaume , il s'informoit curieusement des mœurs de celui qui occupoit le Trône , & plusieurs fois il frémit de crainte de trouver son Pere dans la personne de quelques-uns de ces Rois. Il n'eût pas la même frayeur en arrivant à Fucheo ; tout ce qu'on lui disoit d'Origendoo & de son Epouse le charmoit ; mais il entendoit parler de Faraki comme de leur Fils , & cela dérangoit toutes ses idées ; ce n'est pas que la plupart des Habitans de Fucheo n'eussent entendu parler de l'enlèvement du Prince , mais il y avoit près de deux ans qu'on ne disoit rien de cette affaire , qui d'abord avoit occupé tous les esprits. L'espoir de revoir le vrai Civan s'affoiblissoit chaque jour , & l'on n'en parla point à cet Etranger. Il aprit que le jour de la naissance d'Origendoo , la jeunesse Japonnoise devoit s'exercer devant lui , & que chacun s'efforçoit alors de montrer son adresse & sa force , soit à la course , soit à la lutte , soit dans des combats

articuliers. Les jeunes Seigneurs des Royaumes voisins se faisoient un honneur de se trouver à ces sortes de fêtes , & ceux qui y paroissoient avoient sur le visage une crêpe qui , sans les empêcher de voir , ne permettoit pas qu'ils fussent connus. Asarès fit dire au jeune Civan qu'il devoit se trouver à cette fête , & eût soin de lui envoyer les plus riches habits , mais ils le distinguoient moins que sa bonne mine. Civan à l'âge de dix-neuf ans étoit parfaitement formé ; & les exercices violens auxquels on l'avoit accoutumé , lui avoient donné un air aisé qu'on n'acquiert ordinairement qu'avec les années. Il montoit un Cheval richement enharnaché ; la bride en étoit toute garnie de Diamans aussi-bien que l'habit du Prince. Il attira tous les yeux lorsqu'il parût sur la place publique ; chacun s'efforçoit de deviner son nom , & l'on avoüoit qu'on n'avoit jamais rien vû dans ces sortes de fêtes qu'il n'effaçât. Ceux qui devoient combattre se rangèrent dans un vaste cir-

cuit environné de barrières , & en y entrant , ils saluoient le Roi & la Reine qui étoient placés sur un Trône , vis-a-vis de l'Arène. Toutes les Dames de la Cour , & ceux qui n'étoient plus d'âge à prendre part aux jeux , étoient placés sur des amphithéâtres qu'on avoit placés à quelque distance de l'Arène. Chaque Combattant étoit accompagné de deux Ecuyers qui portoient ses Livrées , & ces Ecuyers devoient jouer des instrumens immédiatement avant que leur Maître combattit.

Le premier exercice fut celui de la course : plus de cinquante Seigneurs partirent en même tems ; mais Civan ne leur laissa pas espérer un moment de remporter l'avantage ; il les devança si fort , que la plûpart renoncèrent au prix , & s'arrêtèrent tout court pour être spectateurs. Le seul Faraki suivit de près Civan , mais ce dernier ne laissa pas d'arriver avant lui. Faraki en conçut un peu de dépit ; il n'avoit jamais été vaincu dans les exercices du corps , & il ne se

consola que par l'espoir de l'emporter à la lutte. Il fut trompé; Civan fut encore victorieux, & il terrassa tous ceux qui osèrent se mesurer avec lui. Ce désavantage piqua le Prince, il demanda une lance; il pria l'inconnu d'accepter le combat, & les deux Ecuyers de Faraki l'annoncèrent par le son de leurs instrumens. La Musique des Japonnois n'est rien moins qu'harmonieuse, & il faut y être accoutumé pour s'empêcher de la trouver détestable: Civan par l'ordre de Dulica, avoit enseigné à ces deux Japonnois à sonner de la trompette, & l'on ne sçauroit exprimer l'étonnement que causa au Roi & à toute sa Cour le bruit de cet instrument guerrier. A peine la Musique eût-elle cessé, que les deux Princes s'éloignèrent pour prendre du champ, & revinrent ensuite au trot de leurs chevaux; mais lorsqu'ils furent vis-à-vis l'un de l'autre, Civan se détournant un peu, baissa sa lance devant le Prince, & acheva de fournir sa carrière. Toute la place retentit des

aplaudissemens qu'on donna à cette action ; & quoique le Prince n'épargna rien pour engager Civan au combat , celui-ci refusa toujours de le faire. Cette déférence éteignit dans le cœur du frere de Mera le petit mouvement jaloux qui s'y étoit élevé. Il embrassa l'Inconnu , qui attendit inutilement que quelqu'autre le provoquât au combat ; personne n'osoit lutter contre un si redoutable Adversaire. Le Roi & la Reine attendoient impatiemment la fin des exercices pour connoître cet Inconnu ; mais il se perdit dans la foule , & personne ne put dire ce qu'il étoit devenu. Mera sous le nom de Pinto eut pû satisfaire la curiosité de leurs Majestés ; elle n'avoit pas méconnu un instant son Amant , & elle entendoit avec une joye inexprimable toutes les loüanges qu'on donnoit à son cher Prince. La Reine lui demanda si elle avoit vû en Europe rien qui pût égaler l'Inconnu , & le faux Pinto prit cette occasion de faire l'éloge de Civan d'une manière si for-

que la Reine ne pût s'empêcher de soupçonner que le jeune Pinto intéressoit pour cet Inconnu , qui sans doute n'en étoit pas un pour elle : Origendoo éprouvoit en même-temps une agitation qu'il ne pouvoit finir. A la vûe de ce merveilleux Inconnu , il avoit dit à la Reine : que je serois heureux si mon Fils ressembloit à ce jeune Seigneur ! Ces paroles avoient attendri la Reine , mais elle n'osoit se flâter que son attendrissement fut fondé ; les espérances qu'elle avoit conçûes disparurent avec lui : le moyen de croire que ce fils perdît une si belle occasion de se faire connoître ? On rentra dans le Palais , & la Famille Royale pendant tout le souper ne parla que de la bonne grace de l'Inconnu. On étoit prêt à lever de table , lorsqu'on entendit un grand bruit à l'entrée de la salle ; chacun cria : le voilà ! & l'on se rangeoit avec empressement. Origendoo & toute la Famille Royale ayant jetté les yeux vers l'endroit d'où sortoit ce bruit, reconnurent celui qui avoit été vain ;

queur , car Civan n'avoit point chargé d'habit. A cette vûë , la Reine sentit un tel battement de cœur , qu'elle fut prête à tomber en foiblesse , & obligée de s'appuyer sur Elifakim. Origendoo pria l'Inconnu de s'approcher & lui demanda d'une manière obligeante , s'il ne vouloit pas lui faire connoître le nom d'un homme pour lequel il avoit conçu la plus forte estime ; Civan s'inclinant profondément , lui dit : je l'ignore , grand Prince , aussi-bien que ma naissance ; on m'a fait espérer que j'apprendrois à votre Cour l'un & l'autre.

Civan n'en put dire davantage ; le Roi & la Reine de Bungo s'écrièrent comme de concert : Ah , Civan ! Ah , mon Fils ! & s'étans levés avec précipitation , ils arrosoient le visage de Civan de leurs larmes. Le jeune Prince embrassoit leurs genoux , & ne pouvoit non plus qu'eux prononcer une seule parole. Faraki fut le premier qui interrompit cette scène touchante : Japonnois , dit-il aux Seigneurs qui étoient presens , voici vo-

Prince ; j'ai promis de devenir son
mier sujet , & je tiens ma parole :
même-tems il se jetta aux pieds de
van que le Roi avoit fait relever ,
lui jura une fidélité inviolable. Ci-
n s'efforçant de le relever à son tour
lui répondit qu'en l'embrassant ;
le Roi ne pût s'empêcher de té-
moigner à son Neveu combien l'ac-
tion qu'il venoit de faire lui étoit agréa-
ble. Quelqu'occupé que fût Civan à
pondre aux caresses d'Origendoo &
son épouse , ses yeux se tournoient
surtout sur Mera , dont l'émotion ne
put être dépeinte : cette tendre Aman-
te avoit le visage baigné de larmes ;
Elisakim y fit attention , & lui de-
manda le sujet de ses pleurs : Mera
oubliant son déguisement , au lieu de
pondre à la Princesse se jetta à son
pied , ce qui fit pousser un grand cri
Elisakim , qui faisoit les plus grands
efforts pour s'arracher des bras du faux
Pinto. Faraki à cette vûë ne pût
tenir sa colère : téméraire , dit-il
Pinto , osez-vous outrager la Prin-
cesse en ma présence ? Rendez grace

au respect que je dois au Roi , sans lui vous auriez payé de votre vie votre insolence. En même-tems le Roi commanda à ses Gardes de se saisir de Pinto. Mera fit réflexion à ce moment à l'habit qu'elle portoit , & se trouvant dans la nécessité de découvrir son sexe , elle devint d'une rougeur qui la fit paroître plus charmante. Civan la tira d'embarras , & s'adressant à la Reine : Madame , lui dit-il , ne permettez pas qu'on outrage une personne qui mérite sans doute les plus grands respects ; cet habit vous cache une Princesse dont j'ignore le nom , mais je mourrois de douleur si on lui faisoit quelque insulte. Il n'en falut pas davantage pour instruire la Reine : le nom de Mera qu'elle prononça plusieurs fois , bannit la crainte & la timidité de la Princesse ; elle vint se jeter aux pieds de la Reine , qui la tint long-tems serrée dans ses bras ; & le Prince Faraki eut bien de la peine à l'en ôter pour l'embrasser à son tour. Tout étoit en une confusion épouvantable dans l'appartement du

oi ; les uns pleuroient de joye ; les autres remercioient le Ciel à haute voix de leur avoir élevé un tel Roi , & l'on ne pouvoit s'entendre parler : à la fin on fit retirer la foule , & le Roi ne regarda que ses principaux Ministres avec sa Famille. Ce fut alors que Civan demanda permission au Roi de lui remettre une Cassette , selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Dulica ; elle contenoit les langes & les bijoux que portoit Civan le jour qu'il fut enlevé , & qui ne laissa aucun doute sur sa naissance. On trouva au fond de la Boëte une Lettre dont le Roi reconnut l'écriture , & l'ayant ouverte il y lût à haute voix ce qui suit :

ROI DE BUNGO.

Je vous tiens la parole que je vous ai donnée ; je vous rends un Fils digne par sa vertu de commander à tout le Japon , & j'evous esabuse en même tems des idées que vous vous étiez faites par rapport à son éducation. Mon nom est Dulica ; mais je n'ai paru à

vos yeux que sous le nom de Zéïmoto. Afor étoit mon Epoux ; & dans la douleur qu'il conçut de ne pouvoir vous ouvrir les yeux sur les devoirs d'un Roi , il entreprit de rendre à votre Fils cet important service. N'accusez que nous de l'enlèvement de ce cher Fils ; s'il paroît un crime à vos yeux , nous en sommes seuls coupables. Que si vous me croyez digne de quelque récompense pour le soin que j'ai pris de son éducation , vous l'unirez à Mera , & je me croirai payée avec usure. Mes chers Enfans , permettez-moi de vous donner ce nom pour la dernière fois , je touche à la fin de ma carrière , & bien-tôt je ne vivrai plus que dans vos cœurs : honorés ma mémoire par la pratique exacte des vertus que j'ai tâché de vous inspirer. Votre seule conduite peut justifier votre enlèvement ; fasse le Ciel qu'elle réponde à mon attente.

Fin de la premiere Partie.

E I V A N

ROI DE BUNGO,

ISTOIRE JAPONNOISE.

PAR MADAME

E PRINCE DE BEAUMONT,

Auteur du Magasin François.

SECONDE PARTIE.

Conte de Bursari



A LONDRES,

chez l'Imprimerie de JEAN NOURSE.

M. DCC. LIV.

五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日

五 月 二 日 五 月 二 日



CIVAN

ROY DE BUNGO,

HISTOIRE JAPONNOISE.

SECONDE PARTIE.



Ivan & Mera ne pûrent re-
 tenir leurs larmes en pen-
 sant à la mort de Dulica ;
 & le Roi , loin de leur en
 çavoir mauvais gré , admira la bonté
 de leur naturel , & mêla ses pleurs
 avec les leurs : toutefois il n'ajoûtoit
 pas une entière créance à ce que Du-
 lica disoit de sa mort prochaine , il
 se persuadoit au contraire , que cette

II. Partie. A

Femme en annonçant sa fin , ne cherchoit qu'à se dérober à sa colére , supposé qu'il lui scût mauvais gré du rapt de son Fils : mais Origen-doo étoit bien éloigné de cette disposition ; il ne sentoit que la joye de revoir Civan , & pour s'y livrer sans mélange , il fit part à son Fils & à sa Nièce de ce qu'il pensoit au sujet de Dulica. Permettez-moi de vous dire , Seigneur , lui répondit Civan , que vous ne connoissez pas cette vertueuse Femme ; son ame est inaccessible à la crainte , & cette mort prochaine dont nous sommes menacés , elle la prévoit depuis deux années , & nous en entretient : son amour pour nous l'a soutenuë aussi bien que la force de ses remèdes ; mais je suis persuadé qu'elle va s'abandonner à la nature , à présent qu'elle nous scait réünis. Pardonnés-nous notre douleur dans un jour où nous ne devrions être occupés que de notre bonheur : nos larmes sont légitimes ; la reconnoissance la plus

ive les fait couler , & nous n'en sentons pas moins la satisfaction de vous voir.

Origendoo & son Epouse s'efforcèrent par leurs caresses de consoler leurs enfans , car ils regardoient Mera comme leur Fille , & promirent à Civan de hâter son union avec elle : ensuite ils conférèrent avec leurs Ministres sur la conduite qu'ils devoient tenir en cette occasion. Asarès leur conseilla de ne point rendre publique la Lettre de Dulica : le peuple aime le merveilleux , leur dit-il ; laissez-lui ses idées sur la manière dont le Prince a été élevé , il en sera plus docile.

Le Roi de Bungo suivit le conseil d'Asarès , & fit reconnoître Civan pour son héritier dans l'Assemblée de tous les Grands du Royaume : tout le monde s'y soumit de bonne grace , & l'on peut penser que l'exemple de Faraki ne contribua pas peu à cette soumission générale. Le Roi déclara en même tems le Maria-

4 C I V A N ,
ge de Civan & de Mera , & celui
de Faraki & d'Elisakim. Ils fu-
rent célébrés avec une magnificence
dont on n'avoit point encore eu d'e-
xemple dans le Bungo ; & le lende-
main le Roi ayant assemblé de nou-
veau les principaux du Royaume ,
déclara que selon la coutume du Ja-
pon , il remettoit sa Couronne à son
Fils , pour pouvoir goûter les dou-
ceurs d'une vie privée. Civan se jeta
aux pieds de son Pere , & le conjura
de suspendre sa résolution ; mais ses
prières & ses larmes furent inutiles :
tout ce qu'il put obtenir de son Pere ,
fut de ne pas s'éloigner de Fucheo ,
& de ne pas quitter son Palais com-
me les Rois qui se dépoisoient avoient
coutume de le faire souvent.

Aussi-tôt après la reconnoissance de
Civan , Origendoo avoit fait partir
un Exprès pour le Gotto , avec les
Lettres les plus pressantes pour obli-
ger Dulica à se rendre auprès de lui :
le Courier la trouva déterminée à
ne point sortir de sa retraite , & ex-

trêmement affoiblie. Ne se croyant plus nécessaire au monde , Dulica cessa d'user des précautions qu'elle avoit observées jusqu'alors , & qui pouvoient lui prolonger la vie de quelques mois peut-être ; je dis peut-être , la médecine universelle n'ayant pas à beaucoup près autant de vertu qu'on lui en attribuoit ; c'est une erreur de croire qu'elle puisse prolonger la vie au-delà de plusieurs siècles ; nul ne peut reculer le terme des jours de l'homme au-delà des bornes prescrites par le Très-Haut. Cette médecine si vantée recule la vieillesse , & préserve d'un grand nombre d'incommodités , d'autant mieux qu'elle n'est possédée que par des sages , ennemis de toutes sortes d'excès ; mais le propre de tous les êtres composés est la division : elle devient inévitable à un certain âge , & cet âge , Dulica l'avoit passé. L'humide radical achevoit de se consumer , & le Courier étoit à peine de retour qu'on aprit qu'elle avoit cessé de vivre. L'affliction de Civan & de

Mera se peut concevoir , mais elle est au-dessus de toute expression ; tous ceux qui avoient connu cette vertueuse femme la partagèrent , mais on n'osa la soulager , en rendant à ses dépouilles terrestres l'honneur qui leur étoit dû. Dulica fut inhumée sans pompe des mains de la Sœur de son cher Asor ; & Civan n'eût garde de consentir au dessein qu'avoit son Pere de la faire porter dans le Sépulchre des Rois. Les Bonzes étoient ordinairement chargés des funérailles , & les cérémonies dont elles étoient accompagnées étant idolâtres pour la plûpart , ne convenoient point à un Prince chrétien : il assura donc Origendoo qu'il falloit respecter l'intention de Dulica , & laisser reposer ses cendres au lieu qu'elle avoit elle-même choisi.

La douleur avoit tellement accablé Civan qu'il résolut de s'y livrer tout entier puisque les usages du Japon le lui permettoient ; ainsi il déclara qu'il seroit un mois enfermé

dans son Palais sans entendre parler
 d'aucune affaire. Il passa les trois pre-
 miers jours de sa retraite à pleurer
 avec Mera , & à se rapeler le sou-
 venir des vertus d'une Femme qui
 leur avoit été si chere. Le quatrième
 jour il eût un songe qui le détermina
 à quitter sa retraite ; il crut être dans
 un magnifique Palais , & comme il
 cherchoit à trouver quelqu'un qui pût
 lui apprendre à qui il appartenait , il
 entendit appeler ; il suivit le son de
 cette voix , & étant entré dans une
 grande Sale , il vit Dulica sur un
 Trône brillant ; il vouloit s'avancer
 pour lui témoigner la joye qu'il avoit
 de la revoir , mais jettant sur lui un
 regard sévère : arrête , lui dit-elle ,
 & réponds-moi. Qu'as-tu fait de-
 puis quatre jours pour le bien de tes
 Sujets ? Civan lui répondit en trem-
 blant , qu'il auroit cru pécher contre
 la gratitude s'il avoit manqué de
 rendre à sa mémoire un devoir dont
 on ne se dispensoit point au Japon en-
 vers les personnes qu'on avoit aimées.

Civan , lui dit Dulica , le premier des devoirs des Rois , & celui qui doit l'emporter sur tous les autres , est de veiller au bonheur de leurs Peuples ; pendant que vous donnez à ma mémoire d'inutiles larmes le Pauvre gémit dans la misère & sous l'opression du Riche , le Puissant profite de votre absence pour opprimer la Veuve & l'Orphelin , le vice & l'idolâtrie triomphent : souvenez-vous , Civan , qu'en acceptant la Couronne vous vous êtes chargé de veiller infatigablement à la félicité de ceux qui vous sont soumis ; regardez comme perdus les jours que vous passerez sans avancer ce grand ouvrage , & songez qu'il en faudra rendre un compte rigoureux. Ne me pleurez plus , c'est mal connoître la félicité dont je jouïs : raffermissez votre ame , ma mort n'est que le prélude de vos peines : vous ne me rejoindrez qu'après avoir éprouvé tout ce que la vie a de plus amer.

Civan fut si effrayé de cette prédic-

on qu'il se réveilla en sursaut ; & quoique Mera put lui dire pour l'engager à mettre ce songe au rang de ceux que produit le hazard , il ne put s'empêcher de le regarder comme un avertissement d'en-haut , dont il étoit résolu de profiter. Il sortit de sa retraite , & prit en main les rênes du Gouvernement que son Pere lui avoit absolument abandonnés contre l'usage & coutume ; car les Rois du Japon pour l'ordinaire , après avoir cédé la Couronne à leur Aîné , passent quelque tems auprès de lui pour le guider & le mettre au fait des affaires. Origendoo , dans quelques conversations qu'il eût avec Civan , reconnut que le nouveau Roi n'avoit pas besoin de conseil ; & si , pour se conserver le plaisir de le voir , il continua à rester dans le Palais , il lui déclara qu'il vouloit absolument y vivre en homme privé.

Civan laissa d'abord les choses sur le même pied qu'il les avoit trouvées : avant de faire les grands changemens

qu'il projettoit , il vouloit connoître le caractère de ceux qui l'aprochoient pour s'en servir à propos. Chaque homme a son talent , ses vices & ses vertus ; il en est peu dont un Prince ne tire quelque service , s'il sçait les placer précisément où ils doivent être ; faute de cette précaution , les affaires d'un Royaume se trouvent mal administrées , quoiqu'il renferme dans son sein un nombre d'hommes capables de remplir dignement les emplois ; mais nul n'est à sa place. L'ambition , le caprice des Parens décident souvent de la vocation des Enfans ; ils font un mauvais Officier de celui qui eût réüssi dans le Cabinet : tel qui deshonne la Magistrature où l'on l'a fourré malgré lui , brilleroit à la tête d'une armée. Pour remédier à cet abus , Civan , comme je l'ai dit , s'apliqua à connoître les esprits ; il s'associa Mera dans cet ouvrage. Les Dames ont ordinairement le discernement plus prompt que les hommes , soit qu'on se contraigne

moins en leur présence qu'en celle du Maître , soit qu'une espèce d'instinct leur découvre au premier coup d'œil des vices & des vertus qu'elles sont intéressées à connoître ; il n'est pas jusqu'aux défauts des Femmes qui ne puissent servir à démasquer les hommes. Une jalousie , une préférence délient leur langue , & dans un moment de dépit une Femme ne sçait rien cacher des vices ou des vertus de celui qui l'a offensée : il est vrai qu'elles exagèrent alors les premiers , & tâchent d'obscurcir les seconds ; mais une personne de sang froid démêle la vérité au premier coup d'œil. La Cour de Mera étoit composée d'un grand nombre de Filles aimables ; chacune d'elles avoit l'ambition de se bien établir , & l'on peut croire aisément que les qualités des Seigneurs - auxquels elles pouvoient prétendre , faisoient le sujet ordinaire de leurs conversations. Mera en rendoit compte à Civan ; mais quoiqu'il connût à fond la vertu &

les lumières de son Epouse , il n'avoit garde de décider sur son rapport ; il ne se servoit de ses découvertes que pour les confronter avec les siennes , & en tirer des lumières plus sûres. Il se servit aussi d'Asarès dans cette occasion : cet homme connoissoit la Cour à fond , & il avoit sur ce sujet de fréquens entretiens avec Civan. Ce jeune Prince avoit beaucoup de confiance en lui , mais elle n'étoit point aveugle , & il avoit continuellement présent à l'esprit les conseils de Dulica sur cet article.

Parmi ceux qui tenoient un rang à la Cour d'Origendoo , il y avoit un Gentilhomme qui n'étoit pas né dans le Royaume de Bungo ; une mauvaise affaire l'avoit forcé à s'y réfugier , & le Roi en faisoit beaucoup de cas. Il se nommoit Angero , & on l'avoit surnommé l'Inquiet. En effet , cet homme paroissoit toujours dans une agitation perpétuelle ; son inquiétude le suivoit au milieu des plaisirs , & l'empêchoit de les goû-

r ; il paroissoit livré à des ennuis secrets qui ne lui laissoient aucun moment de repos. Civan avoit cru d'abord que la légèreté de son esprit produisoit son inquiétude ; mais après l'avoir soigneusement examiné , il lui trouva un jugement solide , un esprit droit , & jugea que quelque violent chagrin occasionnoit sa bizarrerie. Angero , lui dit-il un jour , votre mal excite ma compassion : vous avez quelque déplaisir secret qui vous consume ; ne pourriez-vous pas espérer de trouver dans les conseils de vos amis un soulagement à votre mal ? Un secret panchant m'a prévenu en votre faveur ; parlez , ne pourrois-je rien pour vous ? Pour concevoir la surprise d'Angero à ce discours , il faut se ressouvenir de ce que j'ai dit de la fierté des Grands , & sur-tout des Rois au Japon. Ils regardent les hommes qui leur sont inférieurs comme indignes de lever les yeux vers eux , & veulent être révéérés comme des Divinités. La bonté du Roi char-

ma donc Angero ; il se jetta aux pieds de Civan qu'il arrosa de ses larmes , & se défendit long-tems par respect de lui ouvrir son cœur ; mais il ne pût tenir contre ses manières tendres : il lui avoua que les dérèglemens de sa jeunesse lui caufoient des remords si piquants qu'ils lui rendoient la vie insupportable. Que n'ai-je point fait pour les calmer , dit il au Prince ? Je me suis retiré dans une Maison de Bonzes ; j'ai suivi leurs conseils , & me suis dépouillé d'une partie de mes biens en leur faveur : j'invoque sans cesse le Dieu Amida , qui selon nos Docteurs a mérité le salut aux hommes , & mes remords , au lieu de diminuer , deviennent plus forts : je souffre chaque jour mille tourmens , & ne pouvant espérer de remèdes à mes maux , je suis déterminé à les finir en me donnant la mort. Civan fût attendri de la situation de cet homme ; il comprit que la Providence lui ménageoit cette occasion de travailler à la conversion,

des Japonnois , & faisant relever Angero , il lui dit : benissez le Dieu ; Créateur du Ciel & de la Terre ; les remords qui déchirent le coupable sont un present de sa miséricorde ; il peut vous guérir : jusqu'à present vous vous êtes adressé à des Dieux sourds & impuissans qui , loin d'avoir le pouvoir d'exaucer vos prières , ne peuvent les entendre : le Dieu que je vous annonce est le seul Maître des cœurs ; il calmera les troubles qui agitent le vôtre , & vous rendra cette douce tranquillité après laquelle vous soupirez depuis long-tems. Angero étoit resté immobile au discours de Civan ; l'irrévérence avec laquelle il avoit parlé d'Amida le faisoit frémir , & il craignoit que la terre ne s'entr'ouvrit sous les pas de celui qu'il regardoit comme un Sacrilège. Civan comprit ses sentimens , & lui parla avec tant de sagesse du ridicule de la pluralité des Dieux , que s'il ne le convainquit pas dans cette première conversation ,

il lui laissa l'esprit rempli de ce trouble & de ces doutes salutaires qui conduisent à la connoissance de la vérité. Angero de retour chez lui sentit redoubler ses agitations , & n'en pouvant supporter la violence , il se jeta à genoux , & levant au Ciel ses yeux baignés de larmes , il s'écria : Divinité puissante que Civvan vient de m'annoncer , vous que j'adore sans le connoître , s'il est vrai que vous soyez le Maître des cœurs , daignez consoler le mien ; si vous avez la bonté d'exaucer ma prière , je vous promets de devenir votre constant adorateur , & d'employer le reste de ma vie à vous faire connoître aux Japonnois. A peine Angero eût-il fini cette prière qu'il se sentit déchargé comme d'un poids immense : une douce tranquillité prit la place de ses agitations , & il se trouva comme transformé. Le premier mouvement de son cœur devenu paisible , fut un vif sentiment de gratitude envers le Dieu bienfaisant qui venoit de l'ar-

cher au suplice qu'il éprouvoit depuis tant d'années : il passa plusieurs heures à genoux , & ne se leva que pour jeter dans la rivière plusieurs roles qu'il avoit dans sa chambre. Il attendoit avec impatience l'heure du souper du Roi pour se présenter devant lui ; il y parut comme un autre homme ; son visage tranquille & serein annonçoit le grand changement qui s'étoit fait en lui : toute la Cour le remarqua , & Civan ne fut pas des derniers à l'apercevoir ; ce Prince avoit passé une partie du tems à prier le Seigneur de benir ses premiers essais de son zèle , il le remercia intérieurement du succès qu'il lui avoit accordé , & résolut de ne pas laisser perdre de si beaux commencemens. Au sortir de table , il appela Angero dans son cabinet , & cet homme se jettant à ses pieds, fut long-tems sans pouvoir exprimer l'excès de sa reconnoissance ; il aprit à Civan la promesse qu'il avoit faite d'embrasser le culte du Dieu qui l'avoit con-

solé , & de sacrifier sa vie pour le faire connoître à ses compatriotes. Le Roi de Bungo profita de cette ouverture , & lui proposa de passer dans les Indes où il trouveroit un Ministre du Dieu qu'il lui avoit annoncé , qui lui feroit connoître son culte : Civan comptoit sur la promesse que François Xavier avoit faite à Dulica , & c'étoit de lui qu'il parloit à Angero. Celui-ci lui promit de suivre aveuglément ses ordres ; & le lendemain Civan ayant assemblé son Conseil , fit comprendre à ceux qui le composoient que le Commerce étant une des principales causes de l'abondance , il croyoit ne devoir rien négliger pour l'Etablir dans ses Etats : il leur rapella le souvenir des Etrangers qu'on avoit vû déjà deux fois dans le Bungo , & leur dit qu'il étoit d'avis de ne rien épargner pour les attirer dans ses Ports. Cette résolution fut généralement applaudie , & Civan déclara alors qu'il avoit choisi Angero pour aller jusqu'aux Indes

viter les Portugais à s'unir à eux
par le Commerce. La plûpart des
seigneurs du Bungo furent charmés
de ce choix ; ils commençoient à re-
garder d'un œil jaloux la faveur d'An-
gero , & ils virent avec plaisir l'éloi-
nement d'un homme qui pouvoit
devenir Favori. Ils applaudirent donc
au choix du Roi , & tel qui la veille
efforçoit de faire remarquer à Civan
ses défauts d'Angero , élevoit alors
ses vertus jusqu'aux Cieux. Le Roi
de Bungo comprit parfaitement les
motifs d'une conduite si opposée , &
profitoit soigneusement de ces for-
tes d'occasions , pour connoître le
fond du cœur de ceux qui l'apro-
choient. Les Princes sont presque
âpres de connoître le mérite d'un hom-
me par la conduite des Courtisans à
son égard : ils prodiguent les loüan-
ges aux Sujets médiocres , parce qu'ils
en ont rien à craindre ; mais ils se
guent contre ceux qui par leur es-
prit , leurs vertus ou leurs talens ;
pourroient acquérir la confiance du

Maître , & ne perdent aucune occasion de les rabaisser.

Angero partit peu de jours après qu'on eût résolu son voyage , & pendant son absence Civan n'épargna rien pour mettre ses Sujets dans les dispositions requises pour recevoir l'Evangile : le premier objet qui lui parut mériter ses soins ; fut un abus qui bleffoit cruellement l'humanité. J'ai déjà dit que les meres exposoient les enfans qu'elles croyoient ne pouvoir nourrir , ou qui naissoient foibles & disgraciés de la nature. Civan eût pû user de son autorité pour remédier à cet abus ; mais il avoit sa source dans la Religion , & il falloit guérir les esprits de l'opinion qu'on avoit de ne pouvoir assister les misérables sans s'opposer aux decrets des Dieux , & sans encourir leur disgrâce : il résolut de convaincre ses Peuples de la fausseté de cette opinion ; pour cela il fit bâtir une grande maison qu'il destina à recevoir les enfans qu'on exposeroit , & la pourvut abondam-

ent de toutes les choses nécessaires :
une autre maison fut destinée à re-
cevoir les pauvres malades ; il char-
gea ses deux fidèles Japonnois de la
direction de ces deux Maisons ; mais
dans les commencemens il eût bien
de la peine à leur trouver des asso-
ciés , personne n'osoit s'exposer à la
colère des Dieux & aux invectives des
bonzes. Civan pensa sagement que
son exemple feroit plus que ses ex-
hortations ; il alloit chaque jour ac-
compagné de Faraki & d'Asarès as-
sister les malades , pendant que Mera
& Elisakim rendoient les mêmes ser-
vices aux femmes : cette conduite
ne pouvoit pas manquer de causer
de grands mouvemens dans le Bun-
go ; les Bonzes en prirent occasion
pour décrier le nouveau Gouverne-
ment , & tâchèrent d'exciter un sou-
levement parmi le peuple ; mais ils
n'y réussirent pas aussi facilement qu'ils
s'en étoient promis. Civan avoit nom-
mé Faraki Général de ses troupes ; ce
jeune Prince en étoit adoré , & le Roi

de Bungo pouvoit avec raison se fier à sa fidélité ; d'ailleurs le petit peuple trouvoit trop son avantage dans les nouveaux établissemens que faisoit le Prince , pour écouter les discours de ces Prêtres séditeux : il n'y eût que quelques Seigneurs , qui , prévoyant combien leur autorité seroit bornée sous un Prince qui sembloit vouloir tout faire par lui-même , entrèrent dans les sentimens des Bonzes , & leur promirent de prendre des mesures pour forcer le Roi à changer de conduite : c'est un Prince lâche & foible , leur disoient ces perturbateurs du repos public ; il avilit sa dignité & se rend trop accessible ; il sera facile de le faire trembler , & il n'aura jamais le courage de résister à ceux qui prétendront le forcer à prendre des manières dignes de son rang. Sur ce principe , les Grands après avoir grossi leur parti , avertirent les Bonzes qu'ils pouvoient demander Audience , & leur promirent de se rendre tous dans le Pa-

is bien accompagnés , pour inti-
 mider le Roi , & le forcer à chan-
 ger de conduite. Civan avoit de bons
 espions ; il fut averti de ce com-
 plot , & prit ses mesures pour le ren-
 dre inutile.

Pour l'intelligence de ce qui suit ,
 est nécessaire d'avertir le Lecteur
 que la plûpart des Maisons , & mê-
 me des Palais au Japon , ne sont
 qu'une vaste place environnée de plan-
 ches vernissées : des paravans qui se
 déplacent aisément , font de ce grand
 enclos plusieurs appartemen ; & dans
 les grandes cérémonies , on enlève ces
 paravans , & tout le Palais alors n'est
 qu'une grande sale , à l'exception
 d'un retranchement où est placé le
 Trône du Roi , qui ne s'ouvre qu'au
 moment où l'Assemblée commence.
 Le Prince Faraki choisit trois cens
 hommes de l'élite des troupes , & les
 plaça dans ce retranchement : ces hom-
 mes , outre leurs armes ordinaires ,
 avoient chacun une arquebuse , dont le
 Prince Faraki leur avoit appris l'usage ;

ce n'est pas que Civan eût envie d'introduire au Japon l'usage des armes à feu , il les réservoir pour sa Garde , & le seul Asarès avoit le secret de la composition de la poudre que le Roi lui avoit confiée. Civan se plaça sur le Trône revêtu d'habits superbes , & Faraki qui n'étoit pas loin de lui , lui avoua qu'il pouvoit à-peine soutenir ses regards : cet air doux , riant & honnête qu'on remarquoit toujours en Civan , avoit disparu pour faire place à une noble fierté ; on voyoit en le regardant qu'il étoit le Maître , & qu'il étoit fortement résolu à conserver son autorité.

Origendoo ne se trouva pas à cette Assemblée ; quoiqu'il aprouvât la conduite de son Fils , il croyoit que la prudence exigeoit quelques ménagemens ; il vouloit persuader à Civan de céder quelque chose aux Grands pour les engager à rentrer dans le devoir ; mais Civan n'avoit garde de suivre ce conseil ; il remontra respectueusement à son Pere que
la

sa condescendance envers des Sujets rebelles n'étoit propre qu'à exciter leur audace ; qu'il falloit une bonne fois les convaincre qu'il étoit incapable de céder à des mutins , & que le seul parti qu'on eût à prendre sous son Règne , étoit celui d'obéir. Origendoo qui ne pouvoit s'empêcher de convenir de ce que lui disoit son Fils , ne laissoit pas d'appréhender les suites de cette affaire , & rien ne pût le résoudre à suivre Civan.

Les Bonzes trouvèrent la première partie de la Sale du Conseil remplie des Seigneurs de leur faction , qui leur assurèrent qu'ils pouvoient à coup sûr intimider le Prince en parlant avec hauteur , puisqu'ils étoient sûrs d'être secondés. On n'aproche les Rois du Japon qu'après s'être prosterné en leur présence , & on se tient devant eux à demi courbé , sans oser les regarder en face. Civan depuis son Couronnement n'avoit point permis qu'on en usât ainsi ; il vouloit vivre avec ses Sujets comme

un Pere avec ses Enfans , & non comme un Maître avec ses Esclaves ; mais dans cette occasion il voulut accabler les mutins de tout le poids de sa Majesté. A peine eût-on levé le Paravent qui séparoit les deux Sales , que le Roi regardant les rebelles d'un air absolu , leur commanda de se prosterner : ils furent ébloüis de l'éclat de sa Majesté , & s'étant relevés , le Roi demanda aux Bonzes pour quel sujet ils lui avoient fait demander Audience. Ces Prêtres se regardoient , & chacun laissoit à son confrere l'honneur de parler le premier. Le Roi leur commanda une seconde fois de dire ce qu'ils vouloient , & ajoûta d'un ton radouci qu'il se feroit toujours un plaisir & un devoir de répondre aux justes demandes de ses Sujets , pourvû qu'elles fussent accompagnées du respect qui lui étoit dû , & dont il ne permettroit pas qu'on s'écartât jamais impunément. Alors le Chef des Bonzes lui dit en bégayant , tant il étoit saisi de crainte ;

qu'ils prenoient la liberté de représenter au Roi qu'il s'exposoit , ainsi que son Royaume , à la colére des Dieux , en protégeant des personnes qu'ils avoient maudites ; & qu'on trouvoit étrange qu'il s'oubliât jusqu'à servir les pauvres & les malades qui sont le rebut de la nature.

Je pourrois vous répondre , lui dit Sivan , que tel est mon bon plaisir , comme l'ont fait en mille rencontres ses Rois mes prédécesseurs ; mais je ne veux bien oublier la fierté de mon sang , & traiter avec vous comme je n'étois qu'un simple Particulier ; je ne céderai jamais qu'à la raison , mais aussi je m'impose la Loi de la rendre pour règle de ma conduite. Vous m'assurez que je déplais aux Dieux en assistant les misérables ; prouvez-moi qu'en effet je les offense , & vous me verrez à l'instant changer de conduite. Alors le Chef des Bonzes reprit la parole , & dit au Roi : Les Dieux dispensent aux hommes des biens & les maux ; donc nous de-

vous croire qu'ils haïssent les pauvres & les malades , sans quoi ils ne les laisseroient pas dans une misère à laquelle la mort est préférable : or , n'est-ce point offenser les Dieux que d'aimer les objets de leur haine ? Sur ce pied , lui répondit Civan , ceux qui sont comblés de santé , de biens & d'honneurs , peuvent donc être regardés comme les Favoris des Dieux. N'en doutez pas , Sire , lui dit cet homme , c'est sur ce principe qu'est établi le respect & l'obéissance que vous rendent vos Sujets : il est aisé de connoître à la profusion avec laquelle ils vous ont départi leurs dons , qu'ils vous chérissent d'une manière particulière. Le trait n'étoit pas mal-à-droit , & le Roi sourit intérieurement de l'adresse du Bonze , mais il n'en fut pas la dupe ; il sçavoit l'Histoire de son Pays , & se rapellant le nom du Fondateur du Royaume de Bungo , il dit au Bonze : Orima , premier Roi de cet Empire , fut encore plus cher aux

Dieux , puisqu'il s'éleva du rang de
 simple Officier du Dairy à la digni-
 Royale ; qu'il fut vainqueur dans
 quatorze combats ; qu'il parvint à
 une extrême vieillesse sans avoir éprou-
 vé la moindre incommodité , & qu'il
 passa l'Empire à ses Enfans. Le Bon-
 fut interdit à cette question ; la
 mémoire d'Orima étoit en exécration
 dans le Bungo , où ce Prince avoit
 commis des crimes qui faisoient hon-
 te à la nature : il n'y avoit pourtant
 point moyen de rester dans le silen-
 ce , & pour se tirer de ce mauvais
 pas , il fut contraint d'avouer que
 les Dieux , pour des raisons qu'eux-
 seuls connoissoient , donnoient quel-
 quefois les biens de cette vie à des
 hommes qu'ils n'aimoient pas. Con-
 tenez donc aussi , lui dit le Roi ,
 qu'ils peuvent aussi envoyer des maux
 à ceux qu'ils aiment. Mais , ajouta
 Sivan , répondez à une autre ques-
 tion : la vertu , la droiture , la gran-
 deur d'ame sont-elles l'apanage des
 gens riches ? N'en voit-on point de

vicieux ? & les pauvres le sont-ils toujours ? Non assurément , reprit le Bonze ; on voit des Riches qui sont fort méchans , & l'on a quelquefois trouvé des personnes dans une grande pauvreté qui ne laissoient pas de faire des actions héroïques. Avoïez donc , lui dit le Roi , que les Dieux sont injustes , qu'ils aiment ou haïssent par caprice , qu'ils préfèrent les méchans aux bons ; ou convenez que les biens ou les maux de cette vie ne sont ni des preuves de leur haine , ni des marques de leur amour : s'il existe des Dieux , ils doivent être justes ; ils doivent aimer les hommes ; & c'est se rendre agréables à leurs yeux que de chercher à les imiter. N'est-il pas vrai que nous estimons beaucoup la grandeur d'ame ? Un homme qui méprise la douleur & la mort s'attire nos respects : la pauvreté , les souffrances donnent le moyen à l'homme d'acquérir cette fermeté dont nous faisons tant de cas ; elles ne sont donc point un mal

réel , puisqu'elles conduisent à l'im-
 mortalité & à la gloire. Le Bonze
 reprenant la parole , dit au Roi :
 puisque les maux de cette vie pro-
 duisent un si grand avantage , pour-
 quoi vous efforcez-vous , Seigneur , de
 tirer de cette situation utile ceux que les
 Dieux y ont réduits selon vous pour
 leur bien ? Pour répondre aux vûes
 de la Divinité , répondit Civan. En
 permettant qu'il y ait des misérables
 elle a eu deux desseins : le premier ,
 d'épurer les mœurs ou la vertu de
 ceux qui souffrent : le second , de
 donner aux Riches l'occasion de pra-
 tiquer mille vertus. Croyez-moi , on
 ne peut honorer la Divinité qu'en
 l'imitant : le Soleil échauffe de ses
 rayons le champ du Pauvre comme
 celui du Riche ; il étend ses benignes
 influences sur tous les hommes : les
 Riches comme le Soleil doivent ré-
 pandre également leurs bienfaits , &
 croire qu'ils ne sont dans l'abondan-
 ce que pour la répandre sur les Pau-
 vres. D'ailleurs , la principale richesse

d'un Royaume est un peuple nombreux. Ne voyez-vous pas de tous côtés des terres en friches ? Trouvons dans ce grand nombre d'enfans qu'on expose tous les jours des soldats & des laboureurs : Que cette multitude d'hommes qui périssent dans des maladies cruelles faute de secours , nous doivent une nouvelle vie , & soient engagés par reconnoissance à l'exposer lorsqu'il sera question du bien de l'Etat : en un mot , quoique je sçache distinguer les personnes sorties d'un Sang illustre ; je ne crois point leur devoir plus de soin qu'au plus misérable de mes Sujets. Je suis le Pere de tous ; je traiterai la Noblesse de mon Royaume en aînée , mais j'empêcherai qu'on ne maltraite les cadets ; j'appelle ainsi le peuple , & je déclare dès aujourd'hui que je serai toujours disposé à écouter ses plaintes , à lui faire rendre la justice qui lui est due , & à le soulager dans sa misère.

Les Japonnois ont beaucoup de

on sens ; ils furent frappés du discours de Civan ; & la plupart des seigneurs qui étoient entrés dans le complot des Bonzes , connurent bien qu'ils avoient été abusés par ces imposteurs : il n'y eût que quelques-uns d'eux qui étoient rongés par l'ambition , qui conservèrent dans le fond du cœur un grand desir de brouiller ; mais ils le cachèrent soigneusement , & parurent les plus empressés à reconnoître leurs fautes. Les Bonzes se retirèrent confus , & comprirent bien qu'ils auroient peu d'autorité sous un Prince tel que Civan ; aussi prirent-ils la résolution de traverser ses vuës de tout leur pouvoir ; & ils l'exécutèrent fidèlement ; mais avec peu de succès , comme nous le verrons par la suite.

A peine l'Assemblée fut-elle rompue , que Civan avec ses Gardes prit le chemin de la maison où étoient les malades ; il y fut suivi d'une troupe de jeunes Seigneurs qui vouloient lui faire leur cour ; il leur fit remar-

quer parmi ces malades plusieurs soldats qui avoient servi avec honneur pendant plusieurs années , & leur disoit : ces braves gens n'ont-ils pas bien mérité ce que je fais en leur faveur ? Et n'y auroit-il pas de la cruauté à les abandonner à leur mauvais fort ? Dès ce moment il se presenta un grand nombre de personnes pour avoir soin des malades & des orphelins : les Sœurs d'Afor quittèrent le Gotto , & leur exemple fut suivi. Lorsque les malades devenoient convalescens , Asarès les interrogeoit sur leur profession , leurs talens ; il fournissoit aux uns des habits , des outils ; il plaçoit les autres dans les emplois les plus convenables à leur goût & à leur capacité ; tous étoient contens , & benissoient le Ciel de leur avoir donné dans la personne de Civan un grand Roi & un bon Pere. Faraki secondoit merveilleusement les intentions du Roi ; il avoit placé des Secrétaires dans l'Assemblée qui s'étoit tenue pour recueillir les questions.

Le Roi , & les réponses des Bon-
 zes ; cet Ecrit fut répandu par-tout
 le Royaume , & produisit les effets
 les plus heureux. La passion domi-
 nante des Japonnois est la gloire ; ils
 s'estiment beaucoup eux-mêmes , &
 veulent être estimés. De-là leur éloi-
 gnement pour les Grands qui vou-
 loient les traiter en esclaves : le der-
 nier du Peuple conservoit sa fierté
 vis-à-vis d'un Riche qui vouloit l'avi-
 lir , & il aimoit mieux périr dans la
 plus affreuse misère que de se pro-
 curer le nécessaire , en faisant la cour
 à un Grand qui prendroit droit de
 ses besoins pour l'anéantir. On sup-
 pose bien que cela produisoit de fort
 mauvais effets ; c'étoit comme deux
 Peuples différens dans un même
 Royaume , dont le plus nombreux
 ne pouvoit que souhaiter de ces
 grandes révolutions qui abaissent les
 puissans. Rien ne pouvoit flâter davan-
 tage un tel Peuple , que l'estime qu'en-
 faisoit Civan ; aussi-tôt vit-on dispa-
 roître en un moment cette fierté qui

faisoit leur caractère. Les Japonnois crurent qu'ils ne pouvoient assez s'abaisser devant un Prince qui les tiroit du néant où l'on s'efforçoit de les faire rentrer ; ils regardèrent la durée de son Règne comme la mesure de leur félicité ; ils publièrent qu'ils ne trouveroient rien de difficile pour le servir , & qu'il pouvoit disposer de leur vie. Il n'y eût point de Village qui ne fit partir des Députés pour remercier Civan ; & ces Députés augmentèrent l'allegresse publique , en rapportant la manière gracieuse avec laquelle on les avoit reçûs. Le Roi de Bungo avoit fait entendre à ceux des jeunes Seigneurs qu'il avoit crû les plus sensés , que le sûr moyen d'être respecté des Peuples est de descendre jusqu'à eux : plus ils croient que vous faites cas d'eux , moins ils craignent de s'avilir en s'humiliant ; moins ils rougissent de se voir dans la nécessité de recevoir des bienfaits ; & quand ils sont une fois convaincus qu'ils peu-

ent tirer quelque fruit d'une dépen-
 ance honnête , ils y entrent volon-
 ers : ceux qui furent dociles aux
 leçons de Civan , en firent l'expé-
 rience. Les Députés étonnés des ma-
 nières familières & pleines de bon-
 té de ces jeunes Seigneurs , s'em-
 pressoient à leur faire la cour , &
 pendant qu'ils se tenoient droits de-
 vant les autres , ils ne parloient à
 ceux-ci qu'en s'inclinant profondé-
 ment , quoiqu'on les pria d'agir avec
 plus de liberté.

Le Roi de Burgo voulut tirer
 parti du dévouement dans lequel le
 Peuple étoit à son égard : ayant as-
 semblé les Députés , il commença
 par leur faire comprendre qu'en mon-
 tant sur le Trône , il avoit pris un
 cœur de Pere pour son Peuple , &
 qu'il ne se croiroit heureux qu'au
 moment où il auroit mis le dernier
 de ses Sujets en état de goûter la fé-
 licité propre à sa situation. Je ne
 puis assez louer , leur dit-il , la no-
 blesse d'ame du Japonnois ; il se con-

tente de l'absolument nécessaire à la vie , & sçait se priver de l'aisance , plutôt que de l'acheter par des bassesses : mais ce qui est vertu à un certain point , devient vice s'il est outré. La vraie grandeur d'ame est de sçavoir se procurer à soi même le nécessaire , puis l'agréable , sans devoir rien à personne : tout travail honnête conduit à cette fin ; & l'assujettissement à ce travail , loin d'avilir l'homme , l'honore : nulle profession permise par les Loix , & tendante au bien de la Société , dont on puisse rougir : le Commerce , par exemple , lorsqu'on le fait avec fidélité , n'a rien de honteux , au contraire , il produit une abondance utile à l'Etat & à chaque Citoyen ; c'est ce qui m'a déterminé à le mettre en honneur. Le Négoce à l'avenir attirera des distinctions à ceux qui l'exerceront avec vigilance & droiture : quoique le Ciel nous ait abondamment pourvus du plus grand nombre des choses nécessaires à la vie ,

en est beaucoup qui croissent ou
se fabriquent sous d'autres Climats ,
qui sont aussi privés de plusieurs cho-
ses que nous avons à vil prix : cette
belle Porcelaine , ces riches Etoffes
qui sont communes ici , nous pou-
vons les échanger avantageusement
pour les choses qui nous manquent ;
& dans le même tems que nous nous
enrichirons des Marchandises des au-
tres Peuples , le grand debit que
nous ferons des nôtres fera naître l'é-
mulation parmi nos Ouvriers , en
augmentera le nombre , & procure-
ra à quantité de Pauvres un sûr
moyen de vivre , sans être à charge
à personne. L'oisiveté est un vice que
j'espère extirper de mon Royaume ,
avec votre secours : vous avez la
confiance des Villes qui vous ont dé-
puté , servez-vous-en pour leur faire
goûter mon projet , & que je doive
à votre zèle la réussite d'un dessein
qui ne peut manquer de rendre ce
Royaume un des plus florissant du
Japon.

On ne peut croire l'effet que fit sur les Députés le discours de Civan. Accoutumés à ne voir les Rois que de loin & au travers de la Majesté du Trône ; accoutumés à les voir décider de tout d'une manière despotique , ils étoient tous transportés , & pouvoient à peine en croire le rapport de leurs sens : un Roi qui vouloit bien leur rendre compte de ses motifs ; un Roi qui vouloit bien leur communiquer ses vûes , qui sembloit les associer à son pouvoir , & leur demander leur secours , étoit pour eux un phénomène bien étrange. Les Japonnois ont le cœur excellent ; jamais Peuple ne s'est montré plus reconnoissant des moindres biens qu'on leur fait : il ne faut donc pas s'étonner de l'excès où la gratitude fit tomber les Députés. Après avoir conféré un moment entr'eux , le plus âgé prit la parole , & dit au Roi à haute voix : puisse les Dieux prolonger vos jours , & faire réussir vos desseins ; nous partons pour en

instruire nos Citoyens , & les engager à suivre vos vûës ; & aussi-tôt que nous y aurons réüssi , nous jurons tous de venir nous (a) noyer en l'honneur d'Amida , afin de vous obtenir de ce Dieu une longue vie , & la rémission de vos péchés dans l'autre. Promettez-nous , grand Roi , d'honorer notre sacrifice de votre présence , & nos vœux seront comblés.

Civan frémit en recevant des marques si peu équivoques de l'attachement de ses Sujets ; mais quelque horreur qu'il eût d'un pareil projet, il n'osa contredire d'abord ; & après avoir remercié les Députés sans leur rien promettre , il les pria de se rassembler le lendemain , pour lui aider à examiner un criminel dont l'affaire souffroit beaucoup de difficultés : ce fut pour eux un redoublement de croye , & ils se rendirent à l'heure marquée dans la Sale du Conseil :

(a) Rien de plus commun au Japon que ces sortes de vœux , & ceux qui les exécutent sont extrêmement honorés après leur mort.

aussi-tôt qu'ils eurent pris leurs places , on fit paroître le Criminel ; c'étoit un Soldat de vingt-cinq ans , de la figure la plus prévenante ; il étoit convaincu d'avoir abandonné son poste , & ce crime chez les Japonnois étoit puni de mort. Son Officier l'interrogea par ordre de Civan , & lui demanda pour quelle raison il avoit quitté son poste : j'y étois inutile , reprit le Soldat ; l'endroit où l'on m'avoit placé est fort desert , je ne croyois pas qu'on dût s'apercevoir de mon absence ; j'ai crû mériter plus en me mêlant avec les Jardiniers du Roi , & en leur aidant dans leur travail. Civan feignant une grande colère , lui dit , malheureux , est-ce pour travailler à mon Jardin que je te paye ? ignorois-tu qu'il ne se fait rien dans ma Maison sans un ordre absolu de ma part ? Je te voulois à ce poste , & non dans mes Jardins ; j'aurois bien sçû t'y mettre , si je t'y eusse crû nécessaire : tu as troublé l'ordre dans mon Palais ; tu t'est ré-

olté contre mes volontés , & par conséquent tu mérite la mort. Qu'en pensez-vous , Messieurs , dit Civan , en se tournant du côté des Députés ? Quelque pitié que fit ce Soldat à toute l'Assemblée , il n'y eût pas une voix pour l'absoudre ; la Loi étoit formelle , & un pareil desordre , dit un des Députés , auroit l'effet le plus terrible. Que seroit-ce si chaque Soldat suivoit ainsi ses caprices , & refusoit de se tenir au lieu où l'a placé son Chef.

Messieurs , leur dit Civan , j'adopte votre décision ; tout Soldat qui quitte son poste mérite la mort , & encourt la disgrâce de son Maître ; je n'ai garde par conséquent de vous permettre d'exécuter le vœu que vous m'avez fait dernièrement. Nous sommes tous des Soldats ; la Divinité nous a assignés à chacun un poste sur la terre ; nous ne pouvons l'abandonner sans blesser l'ordre , & sans attirer sa colère : lorsque nous aurons rempli ici bas les vûes de la Divinité , elle

ſçaura nous en tirer : n'anticipons point ce moment , ce ſeroit l'outrager que de penſer qu'elle pût être honorée par de tels ſacrifices ; ils ne peuvent être inspirés que par des êtres mal faiſans , ennemis du genre humain ; & tant que je porterai ma Couronne , je ne permettrai point qu'aucun de mes Sujets abandonne ſon poſte ; vous avez vous-mêmes prononcé cet arrêt , refuſerez-vous d'y ſouſcrire ? Les Députés étonnés ſe regardèrent les uns & les autres ; ils ne pouvoient aſſez admirer la ſageſſe de Civan , & à la place du ſacrifice impie qu'ils avoient voué , ils lui conſacrèrent tous les momens de leur vie , jurant de l'employer toute entière à ſon ſervice. Ils partirent chargés de preſens , & ne trompèrent point l'attente du Roi : il n'y eût pas un ſeul des Habitans des Villages & des Villes, qui ne promiſſe avec ſerment de ſe ſoumettre en aveugle à tous les réglemens que Civan voudroit faire.

Peu de jours après , le Roi de

Bungo nomma des Commissaires pour toutes ses Provinces : ils étoient chargés de faire un rôle où seroient compris les noms de tous les Chefs de famille , & le nombre de leurs Enfans au-dessus de dix ans. A côté de ces noms on avoit marqué les facultés du Chef, ou le revenu que sa profession lui pouvoit produire ; on mit dans une liste à part ceux dont les besoins excédoient les revenus , & le Roi se chargea d'y pourvoir : voici ce qu'il fit pour cela. Un Laboureur , par exemple , ne pouvoit avec deux arpens de terre nourrir une nombreuse famille ; pour éviter de la voir périr sous ses yeux , il ne se marioit point , ou exposoit ses Enfans à mesure qu'ils venoient au monde. Le Roi suivant les conseils que lui avoit autrefois donné Dulica , fit évaluer les Biens des Bonzes , & leur assigna à chacun une portion honnête ; le reste de leurs terres fut partagé entre les Villages voisins , enforte que chaque famille de laboureur put avoir de-

— quoi se substantier. On choisit dans chaque Village deux Inspecteurs qui furent pris parmi ceux qui avoient une réputation de probité la mieux établie ; ces deux hommes devoient tenir un Registre exact des pertes que feroit chaque laboureur , du soin qu'il prendroit de son champ , des taxes qu'il pourroit payer au Roi sans s'épuiser , & de l'augmentation de chaque famille. Tous les ans un Commissaire nommé par le Roi parcourroit la Province , gratifioit ceux qui s'étoient montrés laborieux , réparoit les pertes qui n'avoient point été occasionnées par la paresse , & recevoit des mains des Inspecteurs les taxes qu'ils avoient levées ; bien entendu que les Commissaires devoient veiller sur la conduite des Inspecteurs , & se tenir un jour entier dans chaque Village pour entendre les plaintes qu'on auroit à faire contr'eux. Les Offices d'Inspecteur & de Commissaire ne devoient rapporter aucun profit ; il ne leur étoit pas permis de recevoir

cun present ; & pour les tenir en
 ide , le Roi se réserva la connois-
 sance des Placets qu'on présenteroit
 entr'eux. Plusieurs lui conseilloyent
 s'en rapporter à ses Ministres , mais
 n'avoit garde d'y consentir : les
 Grands sont liés d'intérêt , ou par le
 sang , ou par la politique ; ils fer-
 ment les yeux sur les oppressions de
 leurs semblables , afin de pouvoir
 opprimer impunément le foible à leur
 tour ; ils bouchent tant qu'ils peu-
 vent les avenues du Trône au mi-
 sérable ; ses cris ne peuvent percer
 jusqu'au Prince , qui sans le sçavoir
 évient le Ministre des Grands pour
 le malheur du peuple , ce qui n'ar-
 riveroit jamais si on pouvoit por-
 ter ses plaintes immédiatement au
 Roi. Avant de parler des Réglemens
 que fit Civan pour les autres profes-
 sions , il faut que je dise un mot de
 l'effet que produisit la résolution qu'il
 prit d'écouter les plaintes de ses Sujets.

Origendoo avoit été le meilleur
 Roi qui fut jamais ; il aimoit ses Su-

jets comme un Pere , & il auroit été inconsolable s'il eût pû découvrir qu'on abusât de son autorité pour les molester : mais comment auroit-il pû le découvrir ? Deux Ministres gouvernoient son Royaume , & le gouvernoient lui-même sans qu'il s'en aperçût. Origendoo aimoit ses plaisirs ; pour y consacrer tous ses instans , il se reposoit absolument de tout sur ces deux hommes : ils étoient le canal de ses graces ; on n'aprochoit de lui qu'autant qu'ils le jugeoient à propos ; on ne lui tenoit que les discours qu'ils avoient dictés ; le moindre mot lâché contr'eux suffisoit pour causer la perte de l'imprudent qui l'avoit osé prononcer. Ces deux hommes étoient chefs de la cabale des Bonzes , & ils se promettoient bien de renverser le Trône , plutôt que d'y laisser tranquillement un Prince qui avoit secoué leur joug ; mais Civan ne leur donna pas le tems d'exécuter leurs mauvais desseins.

Il y avoit dans le Bungo une petite

ite Isle absolument stérile ; c'étoit en ce lieu qu'on envoyoit ceux qui avoient eu le malheur de déplaire au Roi , ou qui avoient commis quelque faute qui ne méritoit pas la mort : cette Isle étoit soigneusement gardée , & il n'étoit pas possible d'y aborder : les Exilés étoient obligés d'y travailler à de riches étoffes pour le service de la Maison Royale ; & deux fois par an on venoit chercher leur ouvrage , pour lequel on leur donnoit l'absolument nécessaire à la vie. A peine Civan fut-il sur le Trône , qu'il ordonna que tous ces Exilés parussent en sa présence , pour examiner les fautes pour lesquelles ils avoient été condamnés. Le premier qui parut étoit un homme de quarante ans , qui avoit passé douze années dans cet exil : on examina les Registres , & on trouva qu'il y avoit été conduit à la requête de son épouse , qui se plaignoit des mauvais traitemens qu'il lui faisoit journellement , de la dissipation de son bien , & du des-

sein qu'il avoit conçu de l'empoisonner. On interrogea cet homme , qui se prosternant la face contre terre , s'obstinoit à garder le silence , tant la vûë des deux Ministres d'Origen-doo lui avoient inspiré de frayeur. Civan l'ayant rassuré , il s'offrit de prouver que tout son crime avoit été d'avoir une femme belle & coquette , dont il n'avoit pû souffrir la mauvaise conduite ; qu'à la vérité il l'avoit menacée de la traiter avec rigueur si elle ne changeoit de mœurs ; mais qu'il avoüoit à sa honte qu'il l'aimoit avec tant de passion , qu'il n'avoit jamais pû se résoudre à effectuer ses menaces ; qu'il s'en raportoit au témoignage de ses Voisins & de ses Domestiques , qui avoient souvent blâmé sa patience. Civant fit apeler ces Témoins , & leur déposition fut entièrement conforme à ce que cet homme avoit avancé ; ils ajoûtèrent même que depuis l'exil de cet homme , sa femme entretenoit un commerce scandaleux avec le Sécree-

ROY DE BUNGO. 51
taire d'un des Ministres , par le crédit
duquel elle s'étoit défaite de son mari.

Origendoo qui étoit présent à cette
Assemblée ne put retenir sa colére :
Malheureux , dit-il à son Ministre ,
comment as-tu osé faire servir mon
autorité & mon nom pour commettre
de tels crimes ? Le Ministre voulut allé-
guer qu'il avoit été surpris lui-même :
Infâme , lui dit Origendoo , la liber-
té de mes Sujets étoit-elle si peu pré-
cieuse que tu n'eusse dû employer les
recherches les plus exactes avant de
les en priver ? Comme Origendoo fi-
nissoit ces paroles , deux des Exilés
s'avancèrent , & demandèrent per-
mission de confondre le Ministre :
ils lui soutinrent qu'ils lui avoient pré-
senté plusieurs Placets pour lui affir-
mer l'innocence de leur maître , &
qu'ils n'en avoient tiré d'autre fruit
que celui de partager son exil. Ces
deux hommes avoient été conduits
dans l'Isle pour avoir mal parlé du
Roi , & on ne put jamais prouver
qu'il y eût eu une seule plainte con-
tr'eux.

Origendoo conjura son fils de ne pas laisser impuni le crime de ce Ministre ; mais Civan le pria de modérer ses transports ; il se contenta pour le moment d'envoyer la Femme & le Secrétaire occuper la place de ces trois innocens , & donna de bons ordres pour qu'ils fussent étroitement renfermés.

Il se presenta ensuite un Bourgeois de Fucheo , qui étoit dans l'Isle depuis six ans. Je n'ai jamais bien sçu , dit cet homme , la cause de mon exil ; mais peut-être qu'une maison que j'ai fait bâtir proche de la Ville , & que j'ai refusée de vendre au Ministre à vil prix , est la source de ma disgrâce. On trouva que cet homme étoit accusé d'avoir eu une intelligence avec le Roi de Firando qui étoit ennemi d'Origendoo , & trois Domestiques de l'autre Ministre étoient ses accusateurs : conduits devant le Tribunal de Civan , ils avouèrent qu'ils avoient signé une Requête contre cet homme sans

même l'avoir luë , qu'ils l'avoient fait pour obéir à leur Maître ; & ce qui rendit la déposition qu'ils faisoient alors fort croyable , c'est que ce Ministre s'étoit fait donner la confiscation des Biens du coupable prétendu. Je ne finirois pas si je voulois rapporter l'histoire de tous ceux qui souffroient l'exil innocemment : il y en avoit plus de trois cens dont l'exil n'étoit point motivé , & dont le Roi ignoroit absolument les noms , parce que les deux Ministres lui avoient fait donner un grand nombre de blancs-signés , qu'ils remettoient entre les mains des Officiers subalternes , & dont ceux-ci faisoient un indigne trafic. Nul homme dans le Bungo n'étoit assuré en se levant de coucher dans son lit le soir , un ennemi pouvant obtenir contre lui un de ces Ordres , sans qu'il lui restât aucun moyen de faire entendre ses plaintes.

Les deux Ministres confondus n'osoient lever les yeux ; ils n'avoient pû prévoir les choses dont on de-

voit traiter dans cette Assemblée ; sans quoi , ils n'eussent eu garde d'y venir. Civan commanda à ses Gardes de s'en saisir , & résolut de leur faire faire leur procès ; mais il avertit en même tems qu'il ne prétendoit point ouvrir la porte aux délateurs contre les Ministres , & jura de faire subir le jugement le plus sévère à ceux qui oseroient porter la calomnie au pied de son Trône , si l'on pouvoit prouver que les calomnieux ne fussent pas dans la bonne foi ; car il n'ignoroit pas combien ces postes élevés sont propres à exciter l'envie ; & s'il prétendoit empêcher ses Ministres d'abuser de son pouvoir, il vouloit en même tems pourvoir à leur sûreté , & leur ôter la crainte d'être condamnés sans avoir été entendus.

Civan après s'être hâté de tirer de l'opression ceux qui y languissoient par la tyrannie des Ministres , fit publier par tout son Royaume les Réglemens qu'il avoit établis par rapport aux gens de la Campagne , & il in-

vita tous ceux qui auroient quelques lumières sur ce sujet , de venir lui en faire part dans un Conseil qu'il assigna pour cela. Il reçut ce jour-là un grand nombre de Placets , sans parler de ceux des Bonzes qui crioient au sacrilège , & dont il méprisoit les claméurs ; les autres paroissoient mieux fondés. Jusqu'alors les Rois de Bungo avoient affermé leurs Revenus à des hommes qui se chargeoient de les lui payer en gros ; ces Fermes se donnoient au plus offrant , ce qui n'empêchoit pas qu'elles ne fussent adjudgées à un assez bas prix , pour enrichir ceux qui avoient le bonheur de l'emporter sur leurs concurrens , & cela sans beaucoup fouler le Peuple ; mais par un abus auquel Origendoo n'avoit jamais réfléchi , ces premiers Acheteurs des droits du Roi les revendoient à d'autres , & tiroient des sommes immenses de cette seconde vente ; aussi leurs Femmes l'emportoient sur le luxe des Princesses ; rien n'étoit plus splen-

dide que leur table & leurs ameublemens , & l'on pouvoit à peine compter leur nombreux Domestique. Il étoit aisé de concevoir que le pauvre Peuple payoit ce luxe énorme ; car ceux qui avoient acheté les droits du Roi de la seconde main , n'oublioient rien pour s'indemniser des grosses sommes qu'ils avoient avancées. Une multitude d'hommes qui étoient à leurs gages , se répandoient par tout le Royaume ; & comme des loups affamés , épioient sans cesse l'occasion de dévorer la substance du Pauvre & du Payfan ; qui outre la somme principale & le profit du Sou-fermier , fournissoit aux gages de cette troupe immense de Commis , ou plutôt de bourreaux dont l'unique emploi étoit de les tourmenter : par conséquent le quart des taxes n'entroit point dans les Coffres du Roi , & c'étoit pour remédier à cet abus que Civan avoit fait le règlement dont nous avons parlé : mais j'ai dit qu'on y trou-

est un grand inconvénient , & le
ici. Qu'alloient devenir , disoit-on ,
plusieurs milliers d'hommes qui , em-
ployés à lever les droits , n'auroient
plus de pain aussi-tôt qu'on auroit su-
primé leur emploi ? Civan convint
que cette multitude étoit à plain-
dre , parce qu'elle étoit ordinai-
rement composée d'hommes sans
talens , & auxquels une longue ha-
bitude de fénéantise rendroit toute
sorte de travail insupportable : mais ,
ajouta-t'il , lorsqu'il est question du
bien général de tout un Royaume ,
on ne faut point avoir égard à l'a-
vantage de quelques particuliers. Cet
inconvénient n'est après tout que mo-
mentané , & ne regarde que ceux
qui exercent actuellement ces em-
plois : dans la suite , les Parens qui
l'auront plus cette ressource pour
leurs Enfans , leur feront apprendre
de bonne heure une profession utile ,
& l'Etat gagnera à cette réforme
un grand nombre de Laboureurs ,
de Soldats & d'Artisans : d'ailleurs.

je ſçai à n'en pouvoir douter ; que plus de la moitié de ceux qui occupent ces ſortes d'emplois ont eu autrefois des profeſſions plus utiles ; la mauvaiſe conduite , la fénéantiſe , ont été le principe de leur vocation pour cet état ; ils peuvent retourner à leur première profeſſion , & je leur ferai fournir les moyens de ſ'y rétablir. Quant au petit nombre qui ne paroiffent bons à rien hors de ces emplois , mon ſervice leur offre une reſſource ; & ceux qui n'ont pas aſſez de courage pour l'embraffer , peuvent ſ'en raporter à mes ſoins ; je ferai examiner leurs talens , & pourvû qu'ils veüillent travailler , je leur fournirai des occupations qui pourront les faire vivre honnêtement.

Il n'y avoit pas un mot à repliquer à ce diſcours ; auſſi tous ceux qui compoſoient le Conſeil , demeurèrent-ils dans le ſilence ; mais un Seigneur extrêmement riche pria le Roi de lui permettre de lui faire remar-

quer un autre inconvénient qui nais-
 soit de l'avantage qu'il alloit procu-
 rer aux gens de la Campagne. De-
 puis la publication de votre Edit ,
 dit-il à Civan , mon Domestique est
 diminué de moitié : quantité de Pay-
 sans qui ne subsistoient qu'avec peine
 en labourant la terre , étoient venus
 chercher chez moi & chez mes sembla-
 bles un pain plus doux & plus sûr ; ils
 desertent par bandes , & nous serons
 bientôt contraints à nous servir nous-
 mêmes. Civan ne pût s'empêcher de
 sourire à cette représentation , & de-
 manda à ce Seigneur à quel nombre
 de Domestiques il se trouvoit réduit
 alors. Cet homme lui répondit qu'il
 n'en avoit plus que soixante , & qu'il
 avoit été contraint de mettre plusieurs
 emplois sur la tête d'un même hom-
 me. Alors le Roi de Bungo annon-
 ça à l'Assemblée qu'il étoit résolu de
 retrancher l'espèce de luxe qui con-
 sisle dans un nombreux Domesti-
 que. Les hommes , dit-il , apar-
 tiennent à l'Etat , & lorsqu'un Par-

ticulier en occupe un si grand nombre , c'est un vol qu'il fait à la Société : d'ailleurs , la facilité de manger le pain de paresse chez les personnes aisées produit un grand nombre de fénéans. Cet abus par le passé a dépeuplé les Campagnes , il déferteroit les Manufactures : ce peuple de Domestiques si-tôt qu'il est sur le pavé , n'est propre qu'à infecter le Royaume de meurtres & de brigandages ; il faut supprimer cet abus , ou plutôt s'en servir utilement pour soulager le Peuple & les Pauvres. Je prétens qu'à l'avenir le nombre des Domestiques soit réglé , & j'en donnerai l'exemple ; ce qui n'empêchera pas ceux qui ont la folie d'une Maison nombreuse de la satisfaire : chacun pourra selon son gré multiplier ses valets , mais on payera une taxe par tête pour chacun de ceux qui excéderont le nombre prescrit par la Loi , & cette taxe fera diminution sur celles qui seront imposées au pauvre Peuple. Je me charge en-

core de pourvoir à la subsistance de ce grand nombre d'hommes oisifs ; & jusqu'à présent inutiles dans mon Royaume.

Effectivement Civan prit de bonnes mesures pour rendre utiles à l'État les réformes qu'il venoit de faire : il établit dans les Campagnes des environs de Fucheo des Manufactures en tout genre ; il en donna la conduite à ceux qui excelloient dans chaque sorte d'Ouvrage , & leur assigna des fonds pour commencer leur établissement : ces fonds devoient lui rentrer dans l'espace de quatre années , & l'on n'en ayoit aucune rente ; mais les Particuliers eurent la liberté d'en établir de semblables , en tirant un profit modique des fonds qu'ils avançoient. Parmi le grand nombre de Commis & de Domestiques réformés , on choisit ceux qui étoient encore assez jeunes pour apprendre à fond quelque profession : les plus vieux des Domestiques furent chargés dans les Manufactures

des Ouvrages qui demandoient le moins de talens : ceux d'entre les Commis à qui l'âge ne permettoit pas de s'affujettir a un travail qui demande de l'habitude , furent chargés de tenir les comptes , payer les Ouvriers , veiller sur la vente des Ouvrages ; en un mot , Civan les plaça presque tous à leur satisfaction. Bientôt tout le Bungo prit une nouvelle face ; le Laboureur cultivoit gayement son champ , parce qu'il étoit sûr de jouir en paix du fruit de ses labeurs. Les Mariages se multiplioient , & les Meres prenoient un grand soin de bien nourrir leurs Enfans ; car le Roi gratifioit chaque année le Payfan dont la Famille paroissoit dans le meilleur état : celui qui avoit dix Enfans , ne payoit plus de droits , parce que ses Enfans en s'établissant augmentoient les Revenus du Prince ; mais si Civan étoit attentif à récompenser l'industrie , il fit des Loix sévères pour punir ceux dont la pauvreté seroit occasionnée

par la paresse ou la mauvaise conduite , & jamais il ne fit grace sur cet article. Chez un Peuple aussi fier que les Japonnois il n'étoit pas difficile de faire naître l'émulation , en donnant à propos des titres & des distinctions , & c'est à quoi Civan n'avoit garde de manquer ; ces récompenses sont les moins onéreuses au Prince , & élèvent le courage des Sujets. Pendant qu'il donnoit tous ses soins à faire fleurir l'Agriculture & les Arts, Farakin'épargnoit rien pour discipliner les Troupes , & en augmenter le nombre : il les assura que le Roi travailloit efficacement à leur procurer la récompense des services qu'ils rendoient à l'Etat , & effectivement c'étoit un des soins qui paroissoit le plus important à ce Prince. Il avoit gémi plusieurs fois en considérant le triste sort des subalternes dans les Troupes ; ils passent une vie malheureuse qu'ils finissent dans une vieillesse encore plus déplorable. Voici ce que fit Civan pour leur soulage-

ment. Il acheta de ses propres deniers la plus grande partie des Terres qui servoient de bornes à son Royaume , & y fit bâtir de bonnes Forteresses qui devoient servir de logement à la plus grande partie de ses Troupes ; il distribua à chaque Compagnie une quantité de terres que les Soldats devoient cultiver en tems de paix , de manière que la moitié de la Compagnie suffisant pour travailler à ces terres , l'autre moitié devoit s'occuper aux exercices militaires , & cela alternativement. Loin d'empêcher les Soldats de se marier , il les exhortoit à le faire , & leur en fournissoit les moyens en se chargeant du soin de leur famille. Leurs Femmes & leurs Enfans habitoient dans des Villages contigus aux Terres qui leur appartenoient , & chaque famille retiroit des fruits de ces Terres une portion proportionnée au nombre dont elle étoit composée. Ces fruits tenoient lieu de demi-paye aux Soldats , & on leur four-

niissoit en argent de quoi se vêtir. Leurs Enfans mâles étoient élevés dans les exercices militaires , & dans la suite ce fût une pepinière de bonnes Troupes , & rien n'étoit plus naturel : lorsque l'Ennemi aprochoit de la frontière , chaque Soldat pensoit à défendre son héritage , sa Femme & ses Enfans : ce n'étoit plus l'intérêt du Prince , l'amour de la Patrie , qui excitoit son courage (on sçait combien ces motifs son impuissans dans le plus grand nombre en mille circonstances) c'étoit la conservation de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde. Les Femmes loin de refroidir l'ardeur de leurs Maris à la vuë du danger , leurs montroient leurs enfans à la mamelle , & les pressoient de perdre leur vie plutôt que de les exposer à devenir la proie de l'Ennemi : nulle frayeur pour l'avenir n'étoit capable d'arrêter ces braves Soldats ; ils sçavoient que leur famille étoit sous la protection du Roi qui récompenseroit dans les enfans le courage des

peres. Quant à ceux qui avoient usé leurs forces au service de la Patrie , la libéralité de Civan leur prépara une retraite où l'on pourvoyoit à leurs besoins , & où chacun étoit traité , non selon son grade , mais suivant les marques de courage qu'il avoit données.

Civan avoit été extrêmement choqué de plusieurs abus qu'il avoit remarqués dans ses voyages par rapport aux Troupes ; il donna tous ses soins à les prévenir dans son Royaume ; il ne permit point , par exemple , qu'on frappât ses Soldats ; rien de plus propre à leur abaisser le courage : un homme qui se sent frappé , s'il a du cœur cherche à s'en venger sur le lâche qui abuse de l'impossibilité où il sçait qu'est le subalterne de se défendre ; ou du moins il se soustrait par la fuite à des traitemens qui lui sont plus durs que la mort à laquelle il s'expose en desertant. Il est mille autres manières de punir les fautes qui se font contre la dis-

ipline militaire ; & les coups de
anne ne furent jamais permis sous
e règne de Civan ; il ne souffrit pas
on plus que les Officiers rançonna-
ent le Soldat , & sa sévérité fut ex-
ême sur cet article , aussi-bien que
ur les Engagemens forcés : il vou-
oit que l'on le servit volontairement ,
& déclaroit libres ceux qui pouvoient
rouver qu'on avoit usé de superche-
ie à leur égard.

A peine le Roi de Bungo eût-il
ait publier les Réglemens qu'il avoit
aits par rapport aux Troupes , qu'on
empressa à s'y engager , & en peu
années toutes ses Frontières se trou-
èrent garnies de Soldats que le tra-
ail avoit endurcis à la fatigue , ce
ui fit perdre à ses voisins le desir
e l'attaquer , parce qu'ils deses-
éroient de le faire avec succès.
Civan ne se contenta pas de conser-
er son Royaume tel qu'il l'avoit re-
u de son Pere. Les Rois de Fi-
ando , de Saxuma , avoient enlevé
lusieurs belles Provinces à Origen ;

doo ; il prétendit les ravoir ; & sur le refus qu'on fit de les lui rendre , il déclara la guerre à ces Princes ; mais cet événement n'arriva que la troisième année de son règne , parce qu'il voulut auparavant se donner le tems d'établir solidement sa domination , & de bien discipliner ses troupes.

Je n'ai point parlé du châtimement des deux Ministres , qui avoient si cruellement abusé de la foiblesse d'Origendoo : ce Prince demandoit leur mort à Civan , & ils avouèrent eux-mêmes qu'ils en étoient dignes ; mais le nouveau Roi scût allier le panchant qui le portoit à la clémence , avec les droits de la justice ; il se contenta de les mettre hors d'état de nuire , en les confinant dans cette Isle où ils avoient fait reléguer tant d'innocens ; & pour montrer à ses Sujets qu'à l'avenir personne ne répondroit que de ses actions , il laissa leurs Biens à leurs enfans , contre la coutume du Japon , où l'on enveloppoit

la famille innocente dans la puni-
 on d'un Chef coupable.

Tout succédoit aux vœux de Ci-
 n ; le Peuple & les Grands , par
 es motifs différens , applaudissoient à
 conduite ; les premiers parce qu'el-
 tendoit à les tirer de l'opression &
 les rendre heureux ; les seconds par-
 e qu'ils ne voyoient aucun jour à
 oposer à l'autorité légitime sous un
 oi incapable de prier. Le plus grand
 ombre même , après avoir com-
 encé par donner à ce Prince une
 time que ses grandes qualités lui
 voient arrachée , sentoit qu'il ne pou-
 oit s'empêcher de l'aimer. Civan
 onnoissoit le progrès qu'il faisoit dans
 cœur de ses Sujets ; il en espéroit
 out pour l'avenir ; ses vœux étoient
 omblés , & il lui sembloit que rien
 étoit capable de troubler sa félici-
 é : il ignoroit que le bonheur des
 umains est une ombre , un souffle
 u'un rien fait évanouir ; il étoit prêt
 éprouver les coups les plus sensi-
 les , & ses malheurs prirent leur

source dans ce qu'il regardoit comme le comble de sa félicité.

Mera devint grosse , & cette nouvelle ne fut pas plutôt publique , que les Peuples en témoignèrent une joye qui augmenta celle du Roi ; mais elle fut bien-tôt convertie dans la douleur la plus amère. La jeune Mera mourut en donnant le jour à une Princesse , & peu s'en falut que Civan ne la suivit dans le tombeau ; il avoit beau se rapeller les motifs de consolation que la Religion offre aux Chrétiens , tout fut impuissant d'abord : il souhaitoit de suivre au tombeau cette chère moitié de lui-même ; & sans les soins de Faraki & d'Elisakim , le Bungo auroit eu à pleurer deux pertes égales. Enfin , il se rapella les conseils de Dulica , & se souvint qu'il se devoit à ses Peuples. La vuë de sa Fille qu'il baptisa lui-même & qu'il nomma Marie , ne servit pas peu à calmer sa douleur ; mais rien ne fut capable de la détruire tout-à-fait , & Mera vécut tou-

urs dans le cœur du tendre Civan.

Il y avoit à peine trois mois que
era étoit expirée lorsqu'Angéro
orda au Japon, bien différend de
qu'il en étoit parti. La plus dou-
paix avoit succédé aux remords
freux dont il avoit été la proye pen-
ant un si grand nombre d'années ;
baptême en avoit fait un hom-
e nouveau , qui ne soupiroit plus
r'après la conversion de ses Compä-
iotes : il se rendit à la Cour de
ivan , & sa vuë ne contribua pas
eu à consolër ce Prince desolé : il
mbla même renouveler son zèle,
n lui annonçant la prochaine arri-
ée de François Xavier & de quel-
ues-autres Ouvriers Evangéliques.
il en eût cru ses mouvemens il eût
ès ce tems manifesté ses intentions
un Peuple dont il étoit adoré ;
mais plus il étoit chéri de ses Su-
ets , plus il crut devoir se contrain-
re : il étoit persuadé que son exem-
le suffisoit pour porter tout le Bun-
o à embrasser le Cristianisme ; mais

un tel changement doit avoir un autre motif que la complaisance & l'imitation , si l'on veut qu'il soit durable. Civan vouloit laisser à ses Sujets le tems de se convaincre des grandes vérités qu'on leur alloit annoncer ; & pour ne pas donner lieu aux Bonzes de publier qu'il eût forcé personne , il se détermina à paroître neutre , & à agir moins en Chrétien qu'en Prince tencé ; c'est pour cela qu'il fut résolu que Xavier & ses Compagnons aborderoient d'abord au Royaume de Firando , pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il les eût apellés.

Cependant les Bungois étoient inconsolables de voir la continuité de la tristesse de Civan ; ils brûloient du desir de lui voir un Héritier , & toutes les Villes lui envoyèrent des Députés pour le conjurer de passer à de secondes nêces. Cette proposition fit frémir le Roi ; mais il sentit qu'il ne pouvoit espérer d'éluder une demande si juste. Ce fut alors qu'il
comprit

comprit le malheur de la situation
 des Princes qui doivent immoler au
 bonheur de leurs Peuples leurs goûts
 les plus chers : Il s'éleva pourtant
 au-dessus de la répugnance qu'il sen-
 toit pour un second engagement , &
 promit aux Députés qu'il donneroit
 incessamment à ses Sujets la satis-
 faction qu'ils desiroient. A peine eût-
 on appris que le Roi de Bungo con-
 sentoît à se remarier , qu'on brigua
 de tous côtés l'honneur de son al-
 liance. Civan déclara hautement que
 comme il ne prenoit une seconde
 Epouse que pour le bien de l'Etat ,
 il s'en rapporteroit absolument à l'a-
 vis de son Conseil , & pria Origen-
 doo son Pere d'y présider. On exa-
 mina soigneusement quelle Alliance
 seroit la plus avantageuse au Bungo ;
 mais comme on étoit irrésolu , Afa-
 rès demanda permission d'exposer une
 proposition qui lui avoit été faite ,
 & qui lui paroïssoit extrêmement
 avantageuse.

Il y avoit sur les frontières du
II. Partie.

D

Bungo un petit Etat qui étoit possédé par un Seigneur nommé Cicatondono ; il pouvoit mettre trente mille hommes sur pied , & ce Prince qui par lui-même étoit peu redoutable , le devenoit infiniment s'il lui prenoit envie de s'unir au Roi de Saxuma son voisin , qui , prévoyant que Civan lui demanderoit la restitution des Places qu'il avoit enlevées à son Pere , cherchoit de tous côtés à se faire des Alliés. Cicatondono avoit une Sœur extrêmement belle , qu'il aimoit avec une passion infinie , & pour l'élévation de laquelle il ne vouloit rien ménager : il s'aperçut que cette Princesse tomboit dans une mélancolie extraordinaire ; & après l'avoir pressée plusieurs fois inutilement de lui en découvrir la cause , il aprit qu'elle étoit devenuë amoureuse de Civan à la vuë de son Portrait. Cicatondono la pria d'essuyer ses larmes ; & comme il n'avoit point d'Enfans , il s'adressa au sage Asarès , promit d'adopter pour son héritier

un Fils qui venoit de naître à Faraki , & de se lier étroitement avec Civan , pourvû que ce Prince épousât sa Sœur.

A peine Asarès eût-il exposé les propositions de Cikatondono , que tous ceux qui composoient le Conseil conjurèrent Civan de ne point perdre l'occasion de mettre une si belle Province dans sa Famille , & d'enlever un si puissant allié au Roi de Saxuma : Origendoo fut aussi de cet avis ; & Civan qui s'étoit sacrifié au bien public , donna son consentement de fort bonne grace ; mais que cet effort lui coûta ! Après avoir quitté le Conseil il se renferma dans son Cabinet où il avoit fait porter sa Fille ; & là , comme si cet Enfant qui n'avoit qu'un an eût pû l'entendre , il lui dit , en lui baignant le visage de ses larmes : Reste précieux de ma chère Mera ; image vivante de la plus parfaite de toutes les Femmes , pardonnez-moi le consentement affreux que mon devoir vient

de m'arracher : chère Marie , rien ne remplacera jamais dans mon cœur votre incomparable Mere ; je transporte sur vous tous les droits qu'elle avoit sur ma tendresse ; & si quelque chose pouvoit adoucir l'amertume du sacrifice que je fais , c'est la pensée de vous en voir un jour recueillir tout le fruit. Civan parloit ainsi parce qu'on avoit arrêté le mariage de sa Fille & de son Neveu aussi-tôt après leur naissance , & c'étoit un des motifs qui avoit déterminé le Conseil à accepter les propositions de Cicondono. Pouvoit-on prévoir que ce mariage de Civan , qui paroissoit si favorable à la jeune Marie , deviendrait la cause de tous les malheurs de cette Princesse & de son Pere ?

On fit partir des Ambassadeurs pour demander Aria (c'étoit ainsi qu'on nommoit la Sœur de Cicondono , & ce dernier voulut la conduire lui-même au Roi de Bungo , pour faire en même tems la Céré-

monie du Mariage de sa Sœur , & celle de l'adoption du Fils de Faraki. Civan eût quelque scrupule de se marier à la façon des Japonnois ; mais le mariage dans la plûpart des Sectes du Bungo étoit une cérémonie purement civile , où il n'entroit aucun acte de Religion ; ainsi le Roi crut pouvoir s'y soumettre sans blesser sa conscience.

Quelque répugnance qu'il eût senti pour ce mariage , il étoit fortement déterminé à faire tous ses efforts pour s'attacher à sa nouvelle Epouse. Aria , comme je l'ai dit , étoit de la figure la plus aimable ; & si son caractère eût répondu à ses charmes , il eût été difficile à Civan de ne pas prendre pour elle un amour sincère ; mais il ne fut pas long-tems à démêler qu'elle n'avoit pas les vertus de Mera ; il est vrai qu'il ne connut pas d'abord toute la noirceur de son caractère : Aria étoit savante dans l'art de se masquer ; toutefois le peu qu'il en découvrit alors

le persuada qu'il n'étoit pas destiné à être heureux deux fois de suite. La passion dominante d'Aria étoit l'ambition , comme je l'ai déjà remarqué ; elle s'étoit flattée que le Roi partageroit avec elle son autorité comme il l'avoit fait en faveur de Mera ; elle vit bien-tôt qu'elle s'étoit abusée. Civan étoit fortement convaincu qu'en général les femmes sont peu propres au Gouvernement , parce qu'elles se conduisent plus par passion que par raison ; il eût donc pour son Epouse les plus grands égards , mais jamais il ne lui permit de se mêler des affaires , & tâcha de la dédommager de la mortification qu'il se croyoit forcé de lui donner sur cet article , en lui procurant tous les amusemens qui pouvoient convenir à une personne de son âge. Aria dissimula la rage qu'elle conçut d'une pareille conduite , & résolut de faire tous ses efforts pour captiver le cœur de Civan , persuadée que si elle pouvoit lui inspirer de l'amour , elle viendrait

aisément à bout de le faire changer de conduite : elle étudioit ses goûts , & ayant remarqué combien la Princesse Marie lui étoit chère , elle feignit d'avoir pour cet Enfant l'attachement le plus tendre , quoiqu'elle la haït dans le fond de son cœur.

Quatre mois après le mariage du Roi , on vit aborder dans ses Ports un Vaisseau portugais ; celui qui le commandoit se nommoit Edouard de Gama ; & comme son départ avoit été concerté avec Xavier , il n'avoit admis sur son bord que des gens d'une piété reconnue , & dont les mœurs pussent faire honneur à la Religion qu'on alloit annoncer au Japon. Le Roi de Bungo se transporta à bord du Vaisseau portugais , & vit avec plaisir combien ses Sujets goûtoient le commerce de ces Etrangers. Il repartit pour Fucheo deux jours avant celui où l'Apôtre du Japon devoit se rendre auprès de Gama , afin de préparer toutes choses pour la réception de ce saint homme , dont il avoit

conservé un précieux souvenir. ^(a)

Xavier entra dans le Bungo, à peu près dans le même Equipage qu'avoient les Apôtres lorsqu'ils se partagèrent pour conquérir le monde ; il étoit à pied , un bâton à la main , portant sur son dos un petit paquet des choses dont il avoit besoin dans l'exercice de son ministère. Comme la route étoit longue & pénible , il se trouva très-mal à deux lieues du Port , & fut contraint de s'y arrêter : Gama en ayant été averti vint au-devant de lui , & lui presenta un cheval ; mais Xavier qui s'étoit reposé voulut achever la route à pied. Si-tôt qu'il parut à la vuë du Port , le Navire orné comme dans les plus grandes cérémonies , & l'Equipage étant sous les Armes , le salua de quatre décharges de toute son Artillerie ;

(a) Le Lecteur s'attendoit peut-être au recit des progrès de la Religion dans les Royaumes où les Missionnaires avoient débarqué ; mais comme je n'ai prétendu donner ici que l'histoire de Civan , je ne parlerai de celle de l'Eglise du Japon qu'autant qu'elle se trouvera mêlée avec celle de ce Prince.

le bruit du canon fut entendu à Fucheo, qui n'est qu'à une lieuë du Port dans lequel étoit Gama, & les premiers Courtilâns qui l'entendirent coururent dire au Roi qu'ils craignoient que les Portugais n'eussent été attaqués par certains Corsaires qui infectoient cette mer, & demandèrent permission à ce Prince d'aller offrir leur secours à Gama qu'ils estimoient beaucoup : Civan le leur permit ; ils partirent sur le champ ; mais ils furent bien étonnés de voir que tout ce fracas se faisoit pour un seul homme dont les dehors n'avoient rien que de commun ; ils le furent encore davantage de l'air modeste de Xavier au milieu de tous les honneurs qu'on lui prodiguoit ; & ayant appris que c'étoit un Docteur des Européens, ils comparoient avec étonnement les manières simples avec l'orgueil des Bonzes : Ils le hâtèrent de retourner à Fucheo, & ayant parlé à Civan du Docteur des Portugais d'une manière propre à exciter

sa curiosité , ce Prince parut souhaiter de le voir à sa Cour. Ce desir fut aplaudi par tous ceux qui l'environnoient , & dans le même instant Civan reçut un billet de son Pere qu'une légère incommodité retenoit au lit , & qui lui témoignoit un grand desir de voir le Bonze Européen (car on le nommoit ainsi.) Aussi-tôt Civan fit partir Asarès & Faraki avec une nombreuse suite , & envoya à l'Apôtre la Lettre la plus pressante , pour le conjurer de s'abandonner à la conduite de Gama , par rapport à la manière dont il devoit entrer dans Fucheo , l'avertissant qu'il y alloit de l'intérêt de la Religion de se conformer aux mœurs Japonnoises.

Les Peuples du Japon , comme je l'ai dit , ont une grande horreur pour la pauvreté ; il falloit donc les convaincre une bonne fois que celle des Docteurs de l'Evangile étoit volontaire ; c'étoit le seul moyen de la rendre estimable à leurs yeux , & c'é-

toit aussi par ce motif que Civan avoit absolument réglé que l'entrée de Xavier dans sa Capitale eût quelque chose de majestueux. L'Apôtre du Japon ne pouvoit goûter ces raisons, mais Gama avoit ses ordres, & il falut qu'il s'y conformât.

On partit au bruit du Canon sur deux Barques ornées des plus précieux Tapis de la Chine, & parées de Banières magnifiques. Une de ces Barques étoit remplie d'Instrumens qui attirèrent sur le rivage une multitude nombreuse : Xavier, Gama & sa suite étoient dans l'autre. Ils trouvèrent à la décente de la Chaloupe un corps de Troupes réglées, commandées par un Officier de marque, lequel leur offroit des Noribonds qu'ils refusèrent, & ils marchèrent à pied dans cet ordre.

Gama marchoit le premier tête nue, & portant en main une riche Canne de Bengale ; quatre autres Portugais marchaient ensuite, portant chacun quelque chose à l'usage de

l'Apôtre. Xavier paroissoit après , & trente Portugais vêtus magnifiquement & suivis chacun d'un Domestique , fermoient la marche , qui étoit précédée des Instrumens qu'on avoit entendus dans la Barque. Ils traversèrent dans cet équipage toute la Ville de Fucheo , à la vûë d'un Peuple nombreux ; lorsqu'ils furent à la porte du Palais , Gama se mit à genoux , & presenta respectueusement à Xavier la Canne de Bengale ; les quatre autres l'imitèrent , ce qui causa une très-grande surprise au Peuple ; car les Bonzes avoient publié que les Docteurs Portugais étoient des misérables , qui n'avoient quitté leur Pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas de pain. Le Prince Faraki à la tête des Gardes du Roi , rendit toutes sortes d'honneurs aux Portugais , & les introduisit dans l'Appartement de Civan. Ce Prince avoit souffert impatiemment que sa Grandeur l'eût retenu , mais il ne pût se contraindre à la vûë de Xa-

vier: il l'embrassa , & la vûe de ce Saint homme lui rapellant le souvenir de son enfance , de Dulica & de Mera , il ne pût retenir quelques larmes : il s'assit ensuite , & força Xavier de se mettre à côté de lui ; puis il le pria de lui expliquer les motifs qui l'avoient conduit au Japon. Il est étonnant que Xavier qui n'avoit qu'une connoissance fort imparfaite de la langue Japonnoise , pût s'exprimer avec autant de force & de grace qu'il le fit alors. Les Courtisans après avoir entendu l'exposé des raisons qui l'avoient déterminé à un voyage si long & si pénible , & le précis de la morale & des Mystères de la Religion chrétienne , s'écrièrent comme de concert : nos Bonzes ne parlent point comme cela. Il y avoit parmi les Courtisans un Bonze fort accrédité , qui , élevant sa voix , dit au Roi qu'il n'appartenoit qu'aux Bonzes de parler de la Religion , & qu'il eût à faire taire le Docteur étranger. Civan d'abord ne fit que rire de l'in-

solence du Bonze , mais sa modération ayant accru la témérité de cet homme , le Roi sans s'émouvoir commanda qu'on le chassât.

Civan invita ensuite Xavier à dîner ; & fit mettre sa table à côté de la sienne , car au Japon chacun a sa table ; on ne les couvre point de nappes , mais on les lève à chaque service , & comme les Japonnois sont fort propres , elles restent toujours nettes.

Xavier , après avoir entretenu long-tems le Roi en Public , se retira dans le même ordre qu'il étoit venu ; mais le soir il revint seul , & concerta avec ce Prince les mesures qu'ils devoient prendre pour accélérer la publication de l'Evangile : il approuva la conduite de Civan , qui voulant que la conversion de ses Sujets fut sincère , étoit résolu de cacher soigneusement ses sentimens , pour pouvoir plus sûrement protéger les nouveaux Chrétiens : ce Prince le conduisit ensuite à l'Appartement d'Origendoo & de la

Reine mere, qui avoient demandé en grace de voir l'Apôtre sans témoins. Origendoo, comme je l'ai dit, étoit incommodé, & reçut cette visite dans son lit : il entendit avec ravissement le discours de Xavier, & le pria de le venir voir tous les soirs. Enfin, à la cinquième conférence l'ancien Roi de Bungo se levant tout-à-coup sur son séant, dit à son fils : Que tardons-nous, Civan, à embrasser une Religion si différente de celle que nos Bonzes nous prêchent ; dans celle-ci tout est digne d'un être infiniment parfait ; le bonheur des hommes, la gloire de cet Etre suprême doivent se trouver nécessairement dans la pratique des devoirs qu'elle prescrit : pour moi je vous déclare que je suis Chrétien, & je demande avec larmes la grace du baptême. Quelle fut la joye de Civan à ce discours ? Il mêla ses larmes avec celles de son Pere ; lui avoua qu'il avoit toujours été Chrétien, & que l'arrivée de Xavier & de ses Compagnons étoit

une suite du desir qu'il avoit d'enrichir son Royaume du don de la Foi. La Reine mere qui avoit été presente à toutes ces conférences , baissoit les yeux ; elle entrevoyoit la lumière , mais le préjugé , son respect pour les Bonzes l'empêchoit de la recevoir. Son Fils qui s'aperçût des combats qu'elle souffroit ; se hâta de lui dire qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette importance ; que la complaisance qu'elle avoit pour un Epoux & pour un Fils ne devoit l'engager à rien lorsqu'il s'agissoit du salut éternel & que le Dieu qu'elle commençoit à connoître , achèveroit de dissiper ses doutes , si elle lui demandoit du fond du cœur les lumières qui lui manquoient ; qu'en attendant , il la supplioit de tenir le dessein du Roi caché : elle le lui promit , & ce même jour elle écrivit à un Bonze nommé Sacai , qui avoit mérité sa confiance par sa doctrine & la pureté de ses mœurs : elle avoit besoin ,

à ce qu'elle croyoit , de ses conseils , pour demeurer fidèle à la Religion de ses Peres , & le Bonze qui n'avoit pas un intérêt moins pressant à l'y retenir , partit incessamment pour Fucheo. Lorsqu'il arriva dans cette Ville , il y avoit plusieurs jours que Xavier y annonçoit l'Evangile ; on l'admiroit , mais personne ne demandoit le baptême , tant on étoit effrayé de la nécessité d'épurer les mœurs en devenant Chrétien. Xavier , comme à son ordinaire , prêchoit dans une Place publique , lorsque Sacai arriva dans Fucheo. Ce Bonze ne pût résister à la curiosité de l'entendre ; il crut même que rien ne pouvoit plus servir à fortifier la Reine dans son ancienne croyance qu'une victoire qu'il comptoit remporter sur le Docteur Européen. Dans cette confiance il lui presenta le combat que Xavier accepta à la vûë d'un Peuple nombreux : la dispute fut longue ; le Bonze convaincu tâchoit de dissimuler sa défaite , mais il ne pût long-

tems résistes au mouvement intérieur qui le pressoit. Tout-à-coup on le vit immobile , interdi ; puis se jettant à genoux , il s'écrioit en levant les yeux & les mains au Ciel : *Je me rends à vous , Jesus-Christ , Fils unique du Pere ; je confesse que vous seul méritez les adorations des hommes qui sont vos ouvrages. Mes Freres ; pardonnez-moi , si jusqu'à ce jour je ne vous ai debité que des mensonges ; j'avois été trompé tout le premier. On ne peut exprimer combien une action de cette nature émût toute la Ville ; plus de cinq cens personnes demandèrent le baptême ; mais Xavier n'étoit pas de ceux qui n'ont en vûë que le nombre , il vouloit éprouver ceux qu'il admettoit dans le Christianisme , & différa leur baptême.*

Cependant le bruit de la conférence avoit passé jusqu'au Palais ; on y attendoit avec impatience quel en seroit le succès , & la Reine mere sur-tout étoit dans des tranfes mortelles ; de grands cris lui annonçés

rent la victoire de Xavier & l'arrivée de Sacai , qui devenu dans un moment Apôtre lui-même , ne cessoit tout le long du chemin à exciter le Peuple à suivre son exemple. La Reine mere ne pût résister plus longtemps à la grace , & après qu'elle eût été suffisamment instruite , on la baptisa avec le Bonze & Origendoo. Ce dernier n'avoit jamais été réglé dans ses mœurs ; il entretenoit un grand nombre de Femmes , & passoit une partie des nuits dans les débauches de la table : le jour d'avant celui de son baptême il pria Civan de pourvoir à la subsistance de ses Maîtresses , & de les faire sortir de Fucheo ; & ce Prince qui avoit soixante ans , changea de mœurs aussi facilement qu'un Enfant qui n'avoit point encore d'habitude formée.

Asarès , Faraki & Elisakim ne furent pas des derniers à embrasser le Christianisme ; la seule Aria & son Frere persistèrent dans la haine qu'ils portoient à la Religion chrétienne ,

& empêchèrent Civan de se déclarer ouvertement. Il se contentoit de protéger la nouvelle Religion , sans donner aucune marque extérieure de la Foi : les Courtisans à son exemple caressoient Xavier ; mais peu d'entr'eux se firent Chrétiens , parce qu'ils étoient retenus par des habitudes criminelles qu'il auroit falu rompre ; ainsi le grand nombre des conversions se fit parmi le Peuple. Les Bonzes ne laissèrent pas de s'en alarmer ; & ceux qui étoient à Fucheo n'osant plus tenter la voye de la dispute , parce qu'ils avoient été vaincus toutes les fois qu'ils étoient entrés en lice avec Xavier , ils appelèrent à leur secours un de leurs confreres , nommé Fucarandono , dont la réputation étoit très-grande. Celui-ci fit demander une conférence avec le Docteur Européen , & Civan qui sentoît combien la défaite de ce Bonze avanceroit la conversion de ses Sujets , voulut que la conférence se passât dans son Palais. Xavier céda la

place d'honneur à Fucarandono qui prit sans façon ; ensuite il regarda fixement le Docteur Européen , comme pour se rapeller ses traits ; il lui demanda s'il le reconnoissoit ; l'Apôtre lui répondit : je ne sçache pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir. Alors le Bonze faisant l'étonné lui dit : cela est-il possible ? Ne te souvient-il pas que nous trafiquions ensemble à Frénoyama il y a quinze cens ans ? Je vois bien , continua-t'il en regardant l'Assemblée d'un air moqueur , que j'aurai bon marché de cet homme.

Xavier comprit alors que le Bonze croyoit la transmigration des ames , & pour le confondre d'une manière qui fut à la portée de tous ses Auditeurs , il lui fit remarquer que selon les Annales du Japon , Frénoyama n'étoit habité qu'environ depuis neuf cens ans. Le Bonze n'avoit point imaginé qu'un Etranger fut au fait de la Chronologie Japonnoise ; la réponse étoit sans répli-

que , aussi changea-t'il la question ; en s'efforçant de prouver que l'oubli du passé étoit un châtiment des Dieux , sans penser qu'il mettoit contre lui toute l'Assemblée. Le murmure qui s'éleva lui fit apercevoir sa sottise ; il changea plusieurs autres fois de question ; mais poussé à bout dans tous ses retranchemens , il substitua les injures aux raisons , comme font ordinairement ceux qui ne sçachant que répondre , ne peuvent se résoudre à s'avouer vaincus. Son insolence parvint à un tel point , que le Roi fut contraint de le chasser : il fut cacher sa rage & son désespoir dans un Monastère de Bonzes , & n'oublia rien pour exciter une sédition ; mais le Roi avoit mis un si bon ordre à tout , qu'il méprisa ses menaces : il ne sçavoit pas que son propre Palais renfermoit des traîtres , qui d'accord avec ses ennemis méditoient sa perte.

Aria, Reine de Bungo, n'eut pas plutôt perdu l'espérance de gouverner des-

potiquement son Epoux , que l'amour qu'elle avoit pour lui se changea en haine ; mais pour lui en faire sentir plus sûrement les effets , elle résolut de la dissimuler. Xavier avoit eu plusieurs autres conférences avec Fucarandono , qui avoient servi à détromper la plûpart des Courtisans ; sans avancer leur conversion , par la raison que j'ai dite plus haut , mais il n'en étoit pas de même du Peuple ; un grand nombre avoit embrassé le Christianisme , & le Roi les protégeoit ouvertement. Aria prévint qu'après le départ de Xavier les Bonzes ne manqueroient pas de chagriner les nouveaux Chrétiens ; elle se promit même de les y exciter , & pensa que rien n'étoit plus propre à faire un soulèvement général dans lequel elle trouveroit le moyen de faire périr le Roi : elle espéroit alors obtenir la Régence du Royaume jusqu'au tems où son Fils aîné seroit en âge de le gouverner par lui-même , & elle comptoit pour faire réus-

fir toutes ses vûes , sur le secours de son Frere qui lui avoit promis de ne la point abandonner ; mais il falloit cacher soigneusement ses pernicious desleins , & éloigner les Portugais , qui , quoiqu'en petit nombre , étoient redoutables à cause de leur artillerie : voici comment elle s'y prit pour avancer leur départ.

Elle avoit toujours montré beaucoup d'éloignement pour la Religion chrétienne , tout d'un coup elle feignit de vouloir s'en instruire & d'en goûter les principes ; elle disoit sans cesse à Civan qu'elle s'étonnoit de ce qu'il ne se faisoit pas Chrétien ; que cette démarche sembloit nécessaire , après ce qu'il avoit fait en faveur de la nouvelle Religion ; qu'elle suivroit son exemple , ainsi que la plûpart de ses Courtisans. Civan ne fut pas la dupe d'un changement si subit ; plus la Reine monroit de zèle pour la propagation de la Foi , moins il la croyoit sincère ; il connoissoit son ambition , & ne croyoit pas un cœur dominé

dominé par cette passion bien disposé à recevoir la grace : toutefois comme il n'avoit que des soupçons , & qu'il sçavoit que Dieu peut , quand il lui plaît , changer les dispositions de ses créatures , il prit un juste milieu , & sans s'ouvrir à la Reine sur son sentiment par rapport à la nouvelle Doctrine , il lui dit seulement qu'il voyoit avec joye ses Sujets embrasser la Religion Chrétienne , parce que les principes de cette Religion étoient propres à les affermir dans l'obéissance qu'ils lui devoient , & qu'ainsi il entreroit volontiers dans ses vûes pour tout ce qui pourroit étendre le Christianisme. Alors Aria lui conseilla de charger les Portugais de lui envoyer un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques , afin de les répandre dans toutes les parties de son Royaume. C'étoit bien l'intention de Civan , mais il fut charmé que la Reine lui en eût fait l'ouverture , & l'en remercia. Gama reçut à ce sujet les Ordres du Roi ,

& Xavier crut devoir partir lui-même pour hâter cette recruë. L'adieu de l'Apôtre des Indes & du Roi de Bungo fut tendre , ils sembloient prévoir qu'il seroit éternel. Xavier laissa en sa place un de ses compagnons nommé Fernandez , auquel le Roi donna une Maison dans Fucheo , & auquel il accorda la pèrmession de prêcher l'Evangile.

Les Bonzes respirèrent après le départ de Xavier ; ils espéroient avoir meilleur marché de son Compagnon , & d'eux d'entr'eux vinrent à la prière de leurs Confreres presenter la dispute à Fernandez ; elle fut longue ; les deux Bonzes manquoient de raisons , & ne pouvoient pourtant se résoudre à céder à la vûë de tous leurs Confreres. Comme Fernandez dans son discours avoit cité plusieurs fois le nom de Saint Paul , un des deux Bonzes pour avoir le tems de respirer , lui demanda quel étoit ce Paul dont il faisoit tant de cas. Fernandez lui rapporta l'Histoire

de l'Apôtre des Gentils , & à peine
 l'eût-il finie que le plus âgé de ces
 Bonzes dit : *Ecoutez ; Japonnois , je*
suis Chrétien ; puisque j'ai imité Paul
dans la persécution , je veux l'imiter dans
son zèle ; je demande son nom avec le Bap-
tême , & si vous m'en croyez , mon cher
Compagnon , vous prendrez le nom de Bar-
nabé en suivant mon exemple. Ces deux
 conversions firent un bruit étonnant ,
 & avoient disposé presque tous les
 Habitans de Fucheo à recevoir le
 baptême ; une action de Fernandez
 hâta ce changement général : il prê-
 choit à son ordinaire dans une Place
 publique , lorsqu'un Bonze feignant
 de vouloir lui faire une question , s'a-
 vança , & lui cracha au visage. Fer-
 nandez sans s'émouvoir s'essuya &
 continua son discours. Cette patien-
 ce frappa ses Auditeurs ; on deman-
 doit le baptême à haute voix , & si
 Fernandez n'eût été secondé par les
 Bonzes convertis , & par quelques
 Neophites , il n'eut pû suffire à l'ins-
 truction de tant de personnes. Ce fut

alors que Civan crut qu'il étoit tems de se déclarer ; il assembla ses Courtisâns , & leur dit qu'ils avoient dû être surpris du peu d'empressement qu'il avoit montré à recevoir le baptême , mais qu'ils cesseroient de l'être lorsqu'ils sçauroient qu'il étoit Chrétien dès ses premières années ; qu'il avoit cru devoir dissimuler sa foi , pour laisser à chacun la liberté de se déterminer suivant les lumières de sa conscience ; qu'à présent même qu'il se déclaroit , il donnoit sa parole Royale de ne jamais contraindre personne , & de n'avoir point d'égard à la différence des Religions dans la distribution de ses grâces : dans une affaire telle que le salut , leur dit-il , on ne doit suivre que le cri de sa conscience ; je plaindrai bien sincèrement ceux qui après avoir vû la lumière , fermeront volontairement les yeux ; mais je me contenterai de gémir sur eux , & de demander leur conversion au Pere des miséricordes : une preuve de ce que j'avance c'est

ROY DE BUNGO.

que je ne permettrai à mes Fils de se faire baptiser , que lorsqu'ils seront en âge de connoître par eux-mêmes la Religion qu'ils voudront embrasser.

La Reine fut au comble de sa joye lorsqu'elle aprit que Civan s'étoit enfin déclaré ; elle dit ouvertement que plus elle examinoit la Religion chrétienne , & moins elle se sentoît disposée à l'embrasser , & qu'elle mourroit plutôt que de consentir au baptême des deux Fils qu'elle avoit eu de Civan. Le Roi de Bungo aprit avec douleur l'obstination de son Epouse ; mais fidèle à sa promesse il sçut se contraindre assez pour lui cacher son mécontentement. La conduite modérée de Civan fit plus d'effet que n'auroit produit un zèle plus ardent ; chaque jour on entendoit parler de conversions éclatantes : il ne restoit plus que peu d'Infidèles dans Fucheo , & il y avoit lieu d'espérer que ce peu ne résisteroit pas long-tems aux bons exemples des nouveaux Chrétiens. Lorsque Civan

fut obligé de sortir de Fucheo pour porter la guerre dans le Royaume de Saxuma , il aprit à n'en pouvoir douter , qu'on faisoit dans ce Royaume des préparatifs qui ne pouvoient regarder que lui , & voulant prévenir son ennemi , il fit assembler ses Troupes. Il laissa le Gouvernement du Royaume à Cikatondono , son beau-frere , dont il avoit d'autant moins sujet de se méfier , que ce Prince consentoit à lui laisser traverser ses petits Etats , à la tête d'une Armée , & qu'il avoit commandé à tous les Gouverneurs de ses Places d'obéir à Civan comme à lui-même. Lorsque le Roi de Bungo fut sur sa frontière , il reçut des Ambassadeurs de Syco Roi de Saxuma , qui lui proposoit de terminer à l'amiable tous leurs différends. Civan haïssoit le sang ; celui de ses Sujets lui étoit précieux , & il saisit avec joye l'occasion de le ménager : il se rendit à Tamba , capitale des Etats de Cikatondono , & promit aux Am-

ambassadeurs d'écouter leurs propositions dans cette Ville. On entroît dans les Etats du beau-frere du Roi par une Ville nommée Fugi , au sortir de laquelle on trouvoit une Plaine de huit lieuës de long entre deux rivières , qui finissoit à la Ville de Tamba. Il n'y avoit point de Village dans cette Plaine , mais seulement quelques Maisons pour la commodité des Voyageurs. A son extrémité , du côté de Fugi , on trouvoit plusieurs Villages peu distans les uns des autres , & Civan y laissa son Armée qui pouvoit le joindre en moins d'un jour , parce que la Ville de Tamba avoit une nombreuse Garnison qui étoit à ses ordres : les trois cens Arquebusiers & quelques Seigneurs accompagnèrent Civan , & on commença les conférences pour la Paix ; mais Syco qui étoit d'intelligence avec Aria , avoit commandé à ses Ambassadeurs de traîner les choses en longueur. Cependant la Reine de Bungo travailloit à perdre son

Epoux ; elle avoit eu le secret de se saisir de son cachet qu'elle avoit fait contrefaire : un Bonze habile dans l'art d'imiter toutes sortes d'Ecritures , écrivit au nom de Civan à tous les Généraux de son Armée de licentier leurs Troupes , parce qu'il avoit fait la Paix avec le Roi de Saxuma. Comme on sçavoit qu'il avoit été question de cette Paix , que les Lettres , outre qu'elles paroissoient de l'écriture de Civan , étoient fermées de son cachet , aucun des Généraux ne se douta de la supercherie , & chacun d'eux reconduisit sa Troupe dans sa Province , ainsi qu'il leur étoit commandé , en sorte qu'il ne resta au Roi de Bungo que sa Garde ordinaire ; & pendant qu'on l'amusoit par des conférences , le Roi de Saxuma faisoit filer des Troupes dans les Etats de Cicatondono pour envelopper ce Prince infortuné. Civan touchoit à sa perte ; mais la haine que ses ennemis portoient à la Religion chrétienne le sauva.

A peine Civan s'étoit-il éloigné de Fucheo , que la Reine fit appeler les Bonzes qui étoient entrés dans la conspiration. Voici le moment , leur dit-elle , de venger la querelle de nos Dieux ; vous pouvez compter sur mon autorité & sur celle de mon Frere ; il faut immoler tous ceux qui refuseront de reprendre le culte de leurs Ancêtres : hâtons-nous de profiter de l'absence de Civan , peut-être ce Prince échapera-t'il au piège que nous lui avons tendu ; mettons les choses en tel état que nous puissions lui donner la loi , supposé qu'il revienne : la plus grande partie des Habitans de Fucheo n'ont embrassé le Christianisme que pour lui plaire ; ils seront charmés d'avoir un prétexte de retourner au culte des Dieux ; d'ailleurs , nous pouvons compter sur un grand nombre de mécontents qui se joindront à nous lorsqu'ils sçauront l'extrémité où Civan va se trouver réduit. Alors cette abominable femme aprit aux Bonzes les moyens

dont elle alloit se servir pour disperser les Troupes du Roi de Bungo , & les assura que le Roi de Saxuma ne rendroit la liberté à son Epoux qu'à des conditions qui assureroient la Religion du Pays.

Il n'y avoit dans la chambre de la Reine que les Bonzes & le Fils adoptif de Cicatondono qui étoit Fils de Faraki & d'Elisakim ; cet enfant n'avoit que sept ans , & l'on s'étoit d'autant moins méfié de lui qu'on le croyoit endormi ; il se nommoit Cicatora , & nous le verrons jouer un beau rôle dans la suite de cette Histoire. Il s'éveilla au commencement de cette conversation ; mais par une curiosité ordinaire aux enfans de son âge , il fit semblant de continuer à dormir ; il comprit fort bien qu'on machinoit quelque chose contre le Roi son Oncle qu'il aimoit beaucoup , & eût assez de prudence pour feindre de dormir encore long-tems après le départ des Bonzes. Aussi-tôt qu'il pût s'échaper de

la chambre de la Reine , il courut trouver sa Gouvernante qui étoit Chrétienne , & lui raconta la larme à l'œil tout ce qu'il avoit entendu. Cette femme le caressa beaucoup , lui recommanda le secret , en lui disant que c'étoit l'unique moyen de sauver la vie à son Papa & à son Oncle ; & aussi-tôt que la nuit fut venuë elle courut à la Maison de Fernandez , & lui dit ce qu'elle venoit d'apprendre , en le conjurant de faire sçavoir au Roi le danger dans lequel il étoit. Fernandez frémit à ce recit , & résolut de ne s'en rapporter qu'à lui pour instruire le Roi : il fit appeller son compagnon qui se nommoit Gago , lui recommanda son Eglise , qui selon toutes les apparences alloit essuyer une cruelle persécution , & partit dès la même nuit. Quelques heures plus tard tout auroit été perdu ; dès le point du jour on ferma les Portes de Fucheo , & l'on y fit une Garde exacte ; ensuite Cicatondono fit publier un Edit au nom du Roi , qui

portoit que ce Prince actuellement prisonnier du Roi de Saxuma , reconnoissoit qu'il s'étoit attiré ses malheurs par le mépris qu'il avoit rémoigné pour les Dieux protecteurs du Japon ; qu'il vouloit réparer sa faute en retournant sincèrement à leur culte , & qu'il invitoit ses Sujets à suivre son exemple ; qu'on leur donnoit vingt-quatre heures pour se déterminer , après quoi l'on passeroit au fil de l'épée tous ceux qui se rendroient rebelles à ses Ordres. A peine cet Edit fut-il publié , qu'une partie des nouveaux Chrétiens courut à l'Eglise , & ils dirent au Missionnaire qu'ils venoient mourir avec lui : ceux qui vinrent les derniers , désespérés de ne pouvoir avoir place , s'en retournèrent dans leurs Maisons , & écrivirent en gros caractère sur leurs portes qu'ils étoient Chrétiens : ensuite ils se revêtirent de leurs plus beaux habits , comme dans un jour de fête , & passèrent le jour & la nuit suivante en prières aussi-bien que

ceux qui étoient dans l'Eglise. La fermeté des Chrétiens excita la fureur d'Aria ; elle engagea ceux des Courtisans qui n'avoient point reçu le baptême à voir leurs Parens & leurs Amis , pour les engager à faire de bonne grace ce que le Roi exigeoit , puisque c'étoit l'unique moyen de sauver leur vie. Les Courtisans lui obéirent ; mais quelques soins qu'ils se donnassent , ils ne pûrent jamais ébranler la constance d'un seul Chrétien , & se retirèrent pleins d'admiration pour une Religion qui inspiroit tant de fermeté & de soumission à ses Sectateurs ; je dis tant de soumission , parce qu'il eût été fort facile aux Chrétiens de se défendre ; ils faisoient le plus grand nombre , & eussent été secondez même par les Infidèles parmi lesquels ils avoient beaucoup de Parens & d'Amis ; mais leur ardeur pour le martyre étoit trop grande pour qu'ils songeassent à s'y soustraire , & ils attendoient avec impatience le moment

où l'on viendroit les immoler. Sur les onze heures du soir, ils entendirent un grand bruit dans la rue, & l'on frapa avec force à la porte de l'Eglise ; ils ne doutèrent point que ce ne fut les satellites de la Reine qui venoient pour les égorger : On se hâta d'ouvrir les portes ; mais quelle fut leur surprise de voir la Princesse Elisakim à la tête d'une troupe de Femmes. Cette Héroïne tenoit entre ses bras un de ses fils âgé de six mois , qui n'avoit point encore été baptisé : Elle dit au Missionnaire qu'elle venoit le conjurer de mettre son fils au nombre des Chrétiens , & qu'elle étoit déterminée à rester avec les fidèles pour recevoir la Couronne du martyr.

On ne peut exprimer la surprise de la Reine lorsqu'elle aprit l'action d'Elisakim ; elle avoit fait enfermer cette Princesse dans son Palais , parce qu'elle sçavoit qu'elle étoit chérie du peuple : mais l'Epouse de Faraki ne fut pas plutôt instruite du danger des Chrétiens ,

qu'elle résolut de le partager , & fit rompre par ses Officiers la muraille de son appartement , qui n'étoit que de bois selon la coutume du Japon.

Cependant Cikatondono , la Reine & les Bonzes , se trouvoient dans un cruel embarras ; ils n'avoient pas compté sur une pareille constance , & ne sçavoient à quoi se déterminer. Les Bonzes conseillèrent à la Reine de faire quelques exemples qui pussent intimider le grand nombre , en commençant par le Missionnaire Gago ; mais les choses avoient changé de face ; & dans le moment où elle donnoit ses ordres sanguinaires , elle se trouva prisonnière dans son Palais , & hors d'état d'exécuter ses mauvais desseins.

Lorsque l'Epouse de Faraki s'étoit renduë à l'Eglise , elle croyoit , comme le reste du peuple , ce que l'on avoit publié du changement du Roi de Bungo. A peine Gago lui eût-il appris le voyage de Fernandez , & la trahison qu'on avoit faite à Civan

son frere , qu'elle suspendit son ar-
deur pour le martyre : elle represen-
ta aux Chrétiens qu'il n'étoit pas
question de prendre les armes pour
sauver leur vie , mais pour empêcher
leur Prince d'être opprimé : s'adres-
sant ensuite à quelques Seigneurs
payens , que la curiosité avoit atti-
rés : généreux Japonnois , leur dit-
elle , le salut de l'Etat & de Civan
est entre vos mains ; souffrirez-vous
qu'une femme perfide se vante d'a-
voir détrôné son Epoux par votre se-
cours ? Quelle tache pour votre nom ?
quelle honte pour vos enfans ? Mais ,
je lis déjà dans vos yeux votre indi-
gnation ; vous me reprochez d'avoir
pû vous croire coupables d'une
telle lâcheté : hâtez-vous d'en écar-
ter le soupçon ; courez réveiller dans
le cœur des Bungois la fidélité qu'ils
doivent à leur Prince : déjà Civan ,
après avoir évité les pièges de ses
Ennemis , s'apprête à récompenser
votre zèle ; que par vos soins il trou-
ve tout ici dans le devoir & la sou-

mission qu'il a droit d'attendre : suivez-moi. A l'instant Elisakim sort de l'Eglise , & parcourant les postes des Soldats , leur montre son fils , les fait ressouvenir de ce qu'ils doivent à leur Prince ; les assure qu'on a surpris ses Ordres , & les exhorte à se saisir des portes du Palais. Les Seigneurs dont j'ai parlé se joignent à elle ; chaque moment grossit son parti ; & avant que la Reine & son Frere pussent être avertis de ce qui se passoit , ils se trouvent investis dans le Palais avec les Bonzes. Aria voyant ses desseins déconcertés voulut se dérober au châtimement qu'elle avoit si justement mérité ; plusieurs fois elle essaya d'attenter à sa vie , mais Elisakim la fit veiller de si près qu'elle ne put exécuter son dessein : cependant l'Epouse de Faraki instruisit les Seigneurs qui lui parurent les mieux intentionnés du danger où étoit son frere , & les conjura de voler à son secours avec le peu de troupes qui étoient à Fuchéo ; les

assurant qu'ils pouvoient se reposer sur les Chrétiens du soin de garder la Ville & la Reine. Si on eût laissé faire ces derniers , ils eussent tous abandonné leurs maisons pour secourir Civan ; mais on leur fit entendre qu'on avoit besoin d'eux à Fucheo , & ils se contentèrent d'offrir au Ciel leurs vœux les plus ardens pour la conservation de ce Prince.

Parmi les Bungois qui se mirent en marche pour dégager Civan , étoit un illustre Japonnois qui n'étoit pas son Sujet ; il se nommoit Ucondono , & quoi qu'il n'eût pas de Rois parmi ses Ayeuls , son Pere & son Oncle possédoient un assez grand Pays , & avoient de bonnes Forteresses. La réputation de Civan lui avoit fait naître le desir de s'instruire par lui-même de la sagesse du Gouvernement de ce Prince , & il étoit venu à Fucheo avec une suite nombreuse : témoin de l'ardeur des Chrétiens pour le martyre , il conçut dès ce moment une grande estime pour leur

Religion ; & ayant appris le danger que couroit Civan , il résolut de lui aller offrir son secours ; mais ce Prince étoit déjà hors de péril. Fernandez & le Guide qu'il avoit pris avoient fait beaucoup de diligence pour joindre le Roi de Bungo ; elle manqua pourtant leur être inutile. Cicaton-dono avoit expressement recommandé au Gouverneur de Fugi d'arrêter tous ceux qui ne viendroient pas de sa part : heureusement Fernandez rencontra à deux lieuës de cette Ville un détachement de deux mille hommes , qui , trompé par la Lettre de Civan , retournoit dans son quartier ; il tira le Chef à l'écart , lui fit part de ce qui se passoit dans le Bungo , & l'avertit de la supposition de l'ordre qu'il avoit reçu. Le Commandant assembla aussi-tôt les Officiers ; on tint un Conseil dans lequel il fut résolu de camper au lieu où l'on étoit , & d'y rassembler les troupes qui ne pouvoient pas être fort éloignées : après ce Conseil Fer-

mandez résolut de risquer le tout pour le tout afin d'avertir Civan ; quatre Soldats prirent la même résolution , chacun d'eux se déguisa le mieux qu'il put , & ils prirent de différens chemins. Les Soldats moins heureux que Fernandez , furent arrêtez ; & il eût eu le même sort sans une rencontre que la Providence lui ménagea : il n'étoit qu'à un quart de lieuë de la Ville lorsqu'il aperçut un Paysan qui le regardoit attentivement ; il vit bien qu'il étoit reconnu , & s'apprêtoit à retourner sur ses pas , lorsque cet homme l'abordant lui demanda s'il n'étoit pas Européen. Fernandez le pria de lui dire par quelle raison il lui faisoit cette question , & le Paysan lui répondit : c'est que j'ai le plus grand desir du monde de connoître les Docteurs de la nouvelle Religion : quelques-uns des Soldats de Civan ont logé chez moi en passant ; ils étoient Chrétiens , & m'ont tellement édifié par la manière avec laquelle ils se sont

comportés, que je meurs d'envie d'embrasser leur Religion. Fernandez remercia le Ciel du secours qu'il lui envoyoit; & dans l'embarras où il étoit, il confia à cet homme le sujet de son voyage, & la crainte dans laquelle il étoit d'être arrêté. Le Payfan s'offrit à lui faciliter les moyens d'entrer dans la Ville; il y alloit souvent vendre du foin, & ne pouvoit être suspect; il chargea une voiture chez lui après y avoir conduit Fernandez, & l'ayant couvert de foin, il entra dans la Ville selon sa coutume; il voulut même continuer à servir de guide au Missionnaire, & le conduisit au lieu où étoit Civan. Celui-ci n'avoit aucun soupçon de la trahison qu'on lui faisoit, & croyoit ses troupes dans les Villages voisins. Il étoit actuellement en conférence avec les Ambassadeurs du Roi de Saxuma; & quoiqu'il entrevit que Fernandez n'avoit pû quitter Fucheo que pour quelque sujet bien extraordinaire, il eût la présence d'esprit de ne faire paroître au-

cune émotion , & acheva la conférence. Les Ambassadeurs s'étant retirés , il fit passer Fernandez dans son cabinet , & aprit avec surprise & horreur les attentats de sa Femme & de son Beau-frere ; il apella sur le champ Asarès & Faraki qui étoient dans le Palais , & leur premier avis fut de s'assurer des Ambassadeurs du Saxuma. Le Chef de l'Ambassade avoit le secret de l'entreprise , & la voyant découverte , il conjura Civan de ne point punir en lui la perfidie de son Maître , dont il avoit eu horreur , mais qu'il n'avoit pû empêcher. Ce qui rendoit cet homme si soumis , c'est qu'il trembloit pour deux de ses fils qui l'avoient accompagné : Civan connut sa crainte , mais il étoit bien éloigné de se vanger sur des innocens des crimes d'un Pere coupable ; il pria cet homme de se rassurer sur le sort de ses enfans , puisqu'il étoit incapable de se vanger de la perfidie par la cruauté. L'Ambassadeur pénétré de reconnaissance se jetta à ses pieds , & pour

reconnoître sa générosité , lui aprit que la Ville étoit remplie de Soldats Saxumans ; qu'il devoit être attaqué la même nuit , & que pour lui ôter tout espoir de salut , on devoit mettre le feu au Palais qu'il habitoit ; que le Roi de Saxuma , pour lui fermer la retraite en cas qu'il voulût tenter de regagner ses Etats , avoit fait un grand détour avec l'élite de ses troupes , & les avoit dispersées dans la plaine dont nous avons parlé. Ce fut sur le recit de cet homme que Civan forma son plan : il n'avoit avec lui que trois cens hommes de troupes réglées , comme je l'ai dit ; mais elles avoient des armes à feu , ce qui les rendoit redoutables : il pouvoit encore compter sur deux cens hommes de suite qui étoient tant à lui qu'aux Seigneurs qui l'avoient accompagné ; il les rassembla ; leur aprit le danger dans lequel ils étoient , & les exhorta à vendre chèrement leur vie s'il falloit périr ; il leur aprit en même-tems qu'il ne s'a-

gissoit que d'échaper au premier péril , puisqu'ils étoient surs d'être secourus par l'armée , qui instruite du danger qu'il couroit , ne manqueroit pas de faire les plus grands efforts pour le dégager. Pour hâter ce secours , on délibéra des moyens de faire sçavoir aux Bungois la conduite qu'ils devoient tenir ; mais il y avoit beaucoup à risquer en l'entreprenant , parce qu'il falloit passer au travers de l'Armée Saxumane. Le Paysan qui avoit servi de guide à Fernandez s'offrit de le conduire sûrement par un bois dont les routes n'étoient connues que des habitans du pays , & on accepta ses offres ; Civan lui promit de le rendre maître de son salaire s'il exécutoit ses promesses. Je vous remercie , mon Prince , lui dit le bon homme ; je ne suis pas riche ; mais j'ai toujours vécu content jusqu'au moment où j'ai entendu parler de la Religion chrétienne ; depuis ce tems je sens qu'il me manque quelque chose ; l'unique récompense que
je

demande à Votre Majesté , c'est de
 permettre au Bonze chrétien de res-
 ter quelques jours chez moi , pour
 m'instruire avec ma Famille. Le Roi
 de Bungo admira le désintéresse-
 ment de cet homme , & Fernan-
 dez lui ayant promis son secours ,
 Civan le chargea de ses ordres , &
 il partit. Sur les huit heures du soir ,
 Civan à la tête de sa petite Trou-
 pe , marcha vers la porte de la Vil-
 le , & commanda à l'Officier qui y
 étoit de garde de la lui ouvrir ; cet
 Officier voulut faire quelque résistan-
 ce , & alléguer les Ordres de son
 Maître : vous n'avez ici d'autre Maî-
 tre que moi , lui répondit Civan.
 En même tems six des Gardes du
 Roi de Bungo le couchèrent en jouë ,
 ce qui le rendit doux comme un
 agneau.

Il y avoit à deux cens pas de cet-
 te Porte une Forteresse , si on peut
 nommer ainsi une Maison ordinaire
 bâtie de pierre de taille ; on y al-
 loit de la Porte par une allée cou-

verte où il ne pouvoit tenir que dix hommes de front ; c'étoit dans cette Maison que Civan avoit résolu de se réfugier avec sa Troupe , parce qu'il n'étoit pas aisé d'y mettre le feu , & qu'il pouvoit s'y défendre assez long-tems , pour donner à ses Troupes celui d'aprocher , supposé qu'il fut attaqué : d'ailleurs , il lui étoit important d'empêcher le Roi de Saxuma d'être informé de ce qui se passoit , afin de pouvoir l'envelopper , & l'on ne pouvoit aller à lui que par cette Porte. Il n'eût pas de peine à réussir dans son entreprise ; la Forteresse dont j'ai parlé n'étoit pas fort bien garnie , parce qu'on en avoit retiré le plus grand nombre des Soldats pour l'exécution de la nuit suivante , & ceux qui y étoient furent trop heureux d'accepter la vie qu'on leur offroit. Sur les trois heures du matin Civan voyant que personne ne branloit , fit mettre le feu à quelques maisons qui n'étoient pas loin de la Porte , après

avoir fait rentrer dans la Ville ceux
 qui y demeuroient. Il avoit sçû de
 l'Ambassadeur que le Roi de Saxu-
 ma avoit placé des Sentinelles sur
 les hauteurs ; ces Sentinelles par-
 tirent à toute bride pour avertir le
 Saxuman qu'ils avoient vû des feux ,
 & il ne douta point qu'on n'eût exé-
 cuté ses Ordres , & que le Roi de
 Bungo n'eût péri dans l'embrase-
 ment : comme il se pouvoit faire
 pourtant qu'il eût échapé , il éten-
 dit tellement ses Troupes entre les
 deux rivières , qu'il n'étoit pas pos-
 sible de passer sans être aperçu. Il
 n'étoit qu'à huit lieuës de Tamba ,
 & il s'attendoit à chaque instant à
 avoir des nouvelles ; mais voyant la
 moitié du jour suivant passé sans
 voir arriver aucun Courrier ni aucun
 fuyard , il commença à craindre quel-
 que chose de funeste , & rassembla
 ses Troupes pour s'aprocher de la
 Ville ; en même tems le Ciel parût
 tout en feu derrière lui , & le bruit
 des cloches de la Ville de Fugi lui

aprit qu'on demandoit du secours dans ce quartier ; il en fut bien-tôt plus certain : quantité de fuyards lui annoncèrent qu'il alloit avoir sur les bras toute l'Armée du Roi de Bungo , qui venoit de prendre & de brûler la Ville de Fugi. Le Saxuman n'avoit que douze mille hommes , & il ignoroit le nombre des Ennemis qu'il avoit à combattre , car on peut voir par tout ce que je viens d'écrire que les Rois du Japon ne faisoient pas de grandes dépenses en Espions. Il prit donc le parti de retourner promptement à Tamba ; on marcha plus vîte que le pas , mais les fuyards qui venoient de moment en moment avertirent le Saxuman qu'il alloit être envelopé par une Armée quatre fois plus grosse que la sienne : il est vrai que la peur avoit multiplié à leurs yeux les Troupes Bungoises , mais toujours est-il certain qu'il y avoit vingt mille hommes en marche dont plus de la moitié étoit de la Cavalerie. Pen-

dant que le Saxuman consultoit sur le parti qu'il avoit à prendre , ses Coureurs l'avertirent qu'ils voyoient une grande poussière ; c'étoit un détachement de la petite Troupe de Civan : aussi-tôt après avoir mis le feu aux Maisons dont j'ai parlé , il étoit sorti avec quatre cens hommes , & avoit laissé les autres pour défendre la Forteresse : heureusement pour lui il avoit fait tirer un plan exact de tous les lieux par lesquels il avoit passé sur les Terres de son Beau-frere , & sçavoit qu'il y avoit à deux lieuës de l'endroit où le Saxuman étoit campé , une colline où l'on pouvoit se retrancher fort avantageusement , d'autant plus qu'elle avoit la rivière à dos , & qu'elle étoit bordée d'un petit bois des deux côtés : il avoit gagné cette hauteur , s'y étoit retranché , & y attendoit l'effet de l'entreprise que ses troupes devoient faire sur Fugi. Il ne douta pas qu'elle n'eût réussi lorsqu'il vit le feu , & envoya cinquante

hommes à la découverte. Ce furent eux qui furent aperçus par les Coureurs du Saxuman , & comme ils n'avoient ordre que de rapporter des nouvelles , ils regagnèrent aussi-tôt leurs retranchemens. On peut s'imaginer l'effroi des Ennemis lorsqu'ils se virent envelopés ; chacun ne pensa qu'à fuir , & quelque effort que fit le Roi de Saxuma , il ne put empêcher la déroute. A la vuë des premiers fuyards Civan descendit au pied de la colline , & les fit saluer par ses Arquebusiers qui en tuèrent un grand nombre , tandis que les troupes Bungoises les prenoient en queue. Le Roi de Saxuma périt les armes à la main ; quantité se noyèrent en voulant traverser la rivière , & à peine arriva-t-il cent hommes dans la Ville d'où le Roi de Bungo étoit parti la veille. Ils y répandirent la terreur ; & quoi qu'il y eût dans cette Ville ou aux environs dix mille Soldats , lorsqu'ils eurent appris la mort de leur Roi , ils ne pensé-

rent qu'à prévenir le retour des vainqueurs.

On s'étonnera peut-être que les Soldats Saxumans qui étoient dans la Ville , n'eussent fait aucun effort pour chasser Civan de l'asile qu'il s'étoit choisi d'abord , ou du moins qu'ils n'eussent pas essayé d'avertir leur Prince de ce qui étoit arrivé , mais ils ignoroient absolument le dessein de leur Maître aussi-bien que leurs Officiers : l'Ambassadeur avoit seul le secret ; ils avoient ordre de lui obéir , & rien de plus. Or , Civan l'avoit eu en sa puissance tout le jour ; & il n'avoit eu garde de le laisser dans la Ville , & c'étoit à la précaution qu'il avoit prise de le mener avec lui qu'il dut le succès de son entreprise.

On ne peut exprimer la joye , ou plutôt le ravissement des troupes Bungoises lorsqu'elles revirent Civan & Faraki , pour le salut desquels ils avoient tremblé à juste titre : Officiers , Soldats , tous vouloient les voir , & jettoient des cris mêlés de

larmes. Civan , quelque accablé qu'il fut du crime de son Epouse , ne put se refuser à la satisfaction que lui cauçoit l'attachement de ses Soldats , & se crut payé dans ce moment de tout ce qu'il avoit fait pour eux : mais il n'étoit pas tems de se livrer sans réserve à la joye ; on ignoroit ce qui se passoit à Fucheo , & Civan craignoit avec raison que sa barbare Epouse n'eût poussé les choses à l'extrémité. Quelque nécessaire que fut sa presence dans le Royaume de Saxuma , dont il pouvoit aisément se rendre le maître , il crut devoir marcher vers sa Capitale. Un Courrier que lui envoyoit Elisakim , qui lui rendoit compte de ce qui s'étoit passé pendant son absence , lui fit changer de résolution ; il fit partir Faraki pour Fucheo avec quelques troupes , lui recommanda de veiller la Reine pour l'empêcher d'attenter sur elle-même , & ramena ses troupes à Tamba. Il trouva cette Ville à moitié deserte ; ses Habi-

tans effrayés du sort de Fugi qu'on
 avoit réduite en cendre , se hâtoient
 de fuir & d'emporter ce qu'ils avoient
 de plus précieux. Civan fit publier
 par toute la Ville qu'il n'en vouloit
 ni à la vie ni aux richesses des Ha-
 bitans , & il donna de si bons or-
 dres , que le lendemain on agissoit
 dans Tamba comme si la Ville n'eût
 été pleine que des Soldats de Cica-
 tondono. Civan resta deux jours dans
 Tamba pour y attendre les troupes
 qui lui venoient de toutes parts , &
 pour s'informer du fruit qu'il devoit
 espérer de la mort du Prince Saxu-
 ma : ce malheureux Prince avoit
 laissé un fils qui hérita de la haine
 qu'il portoit à Civan , aussi-bien que
 de son Empire ; il se prépara à la
 défense , & comme ses troupes étoient
 plus nombreuses que celles du Roi
 de Bugo , il se flatta d'un heureux
 succès : il ignoroit que l'amour
 qu'ont les Soldats pour un Prince
 qui les traite avec bonté , les rend
 invincibles. Civan voyant qu'il ne

pouvoit engager ce Prince à lui restituer les Provinces qui lui appartenoient , publia un manifeste des raisons qui l'engagoient à lui faire la guerre , & protesta que content de rejoindre à ses Etats ses Provinces démembrées , il rendroit au Saxuman tout ce qui ne lui appartenoit pas : il entra ensuite dans le Pays ennemi , & s'empara de la frontière sans beaucoup de difficulté. Le jeune Syco qui avoit trop compté sur le nombre des troupes qui défendoient ses premières Villes , aprit avec effroi les progrès de Civan , & résolut de lui livrer bataille. Le succès n'en fut pas douteux un moment ; rien ne résista aux Bungois , & Syco fut obligé de chercher son salut dans la fuite : mais un Roi qui n'a pas sçu faire aimer sa domination pendant la paix , est peu respecté lorsqu'il est malheureux dans la guerre. Les Saxumans ne se trouvèrent pas d'humeur à laisser ravager leur pays par l'entêtement d'un Prince

dont ils ne se foucioient guères ; ils se faifirent de Syco , & le livrèrent entre les mains de Civan , en lui demandant la paix. Le Roi de Bungo étoit de retour à son Camp lorsqu'on lui amena le Roi de Saxuma : aufsitôt qu'il fut informé du malheur de ce Prince , il chargea Afarès d'aller au-devant de lui , & lui commanda de veiller exactement à ce qu'il fût traité avec respect. Le Saxuman voulut se prosterner lorsqu'il aborda Civan ; mais celui-ci ne le voulut pas permettre , & lui ayant présenté la main , l'embrassa ; il le fit affeoir , ensuite le plaignit d'avoir écouté les mauvais conseils qu'on lui avoit donnés , & finit en lui difant qu'il efperoit que fa mauvaife fortune lui apprendroit à connoître fes véritables intérêts : il l'invita ensuite à manger dans fa Tente , & l'affura pendant le dîner qu'il étoit bien éloigné de vouloir profiter de l'avantage qu'il avoit fur lui ; qu'il s'en tenoit aux termes de fon Manifefte , & qu'il lui rendroit

son Royaume sans exiger d'autres conditions que d'être indemnisé des frais de la guerre. Syco ne pouvoit comprendre l'excès des bontés de Civan à son égard ; il s'étoit crû détrôné , & l'eût été véritablement s'il eût eu affaire à un autre Prince ; car il arrivoit à chaque instant au Camp des Députés qui venoient assurer Civan de la soumission des Villes principales ; mais le Roi de Bungo sçut résister à une tentation si délicate. Après le dîner , il conduisit son Prisonnier sur le Champ de bataille , qui presentoit un vif tableau des horreurs de la guerre ; il s'étoit fait accompagner des principaux Officiers des deux partis ; il les mena ensuite dans les tentes où il avoit fait transporter les blessés , sans distinguer les ennemis d'avec ses sujets , & ne put s'empêcher de verser des larmes à la vûë de ces tristes objets. A peine fut-il sorti de ce lieu qu'il assambla tous les Officiers des deux Armées ; & s'adressant à Syco , il lui

tint ce discours en leur presence :

Le Ciel m'est témoin , Seigneur , que je ne prétens point insulter à votre malheur ; l'adversité plus que votre rang vous rend respectable à mes yeux ; c'est un Ami , c'est un Pere à qui l'amitié donne le droit de vous faire une utile leçon. Vous venez de contempler votre ouvrage , Seigneur ; vous avez répandu le sang dont cette malheureuse terre vient de s'abreuver : les Veuves & les Orphelins qui viennent de perdre un Pere , un Epoux , sont en droit de vous accuser de leurs pertes. N'entendez-vous pas les cris douloureux des blessés ? votre cœur ne s'émeut-il point à la vûë de ces corps mutilés , auxquels il ne reste presque plus que la voix pour se plaindre de la triste extrémité à laquelle ils sont réduits par votre faute ? Quoi ! la foible satisfaction de commander à quelques milliers d'hommes de plus , vaut-elle donc assez pour être achetée à un tel prix ? Non sans doute,

Un Roi doit conserver son Royaume tel qu'il l'a reçu de ses Ancêtres ; mais il doit borner là toute son ambition , & craindre de se priver de ses Sujets légitimes , pour en acquérir qui ne peuvent lui appartenir que par la raison du plus fort. En agissant selon les règles ordinaires , je pourrois m'approprier le Royaume de Saxuma ; j'en ai conquis une partie , l'autre s'est volontairement soumise ; mais ces raisons trop fortes aux yeux de l'ambition , sont foibles à ceux de la Justice. D'ailleurs , je veux , s'il se peut , étouffer dans mon Royaume toutes les semences de guerre : je la perpétuerois , si je m'obstinois à retenir sous ma puissance les Saxumans : tôt ou tard l'amour de leurs Princes se réveillerait en eux ; ils chercheroient à secouer le joug , & ce seroit une source continuelle de guerre. La justice & ma tendresse pour mon Peuple m'imposent donc la loi de rendre le Royaume de Saxuma à son Maître

aux conditions que je lui ai annoncées. Il en est une autre que je ne suis pas en droit de vous imposer, Seigneur, continua Civan, en s'adressant au jeune Syco, mais je vous la demande comme une grace, & je me flatte que vous voudrez bien me l'accorder; c'est d'oublier absolument les sujets de plaintes que vous ont donné vos Sujets: je ne parle point de ceux qui ont osé porter leurs mains sacrilèges sur votre Personne, & qui m'ont cru assez lâche pour autoriser un tel attentat; ils m'ont outragé en cela d'une manière si sensible, que je vous prie de les abandonner à ma vengeance. Quant à ceux qui se sont soumis lorsqu'ils vous ont cru perdu sans ressource, leur faute a pour principe la foiblesse, & mérite quelque indulgence; le nombre des coupables est d'ailleurs trop grand pour les punir sans danger. Que votre clémence fasse naître chez eux le repentir & les remords, j'ose vous promettre que

vous les trouverez plus fidèles ou plus courageux à l'avenir ; par ce votre bonne conduite les affectionnera au service d'un Prince qui n'aura de plus grand plaisir que celui de faire leur félicité.

A peine Civan eût-il fini son discours , qu'il s'éleva dans sa Tente un doux murmure ; les uns admiroient sa vertu , & d'autres soupiroient d'être privés de la félicité d'avoir un tel Maître. Syco , malgré les efforts de Civan , se prosterna , & après lui avoir marqué sa reconnoissance , protesta qu'il ne croiroit régner qu'au moment où il commenceroit à suivre ses exemples & les conseils : il jura l'observation de la paix , & se hâta d'en remplir les conditions , en ordonnant à ses troupes d'évacuer les Provinces qui avoient appartenu au Roi de Bungo , & en lui faisant remettre les sommes auxquelles on avoit évalué les frais de cette guerre : il y joignit de riches presens ; mais Civan lui montra qu'il l'emportoit sur

lui en magnificence, comme en sagesse & en valeur.

Ucondono fut un de ceux qui admirèrent le plus la sagesse de Civan ; sa grande ame , faite pour l'héroïsme , en conçut en ce moment la première idée : il se fit connoître au Roi de Bungo ; & dès-lors il se forma entr'eux une union étroite qui servit beaucoup dans la suite à la publication de l'Évangile.

Pendant qu'on élevoit jusqu'aux Cieux les vertus du Roi de Bungo , & que ses Soldats faisoient éclater les plus vifs transports de joye , en pensant au bonheur qu'ils avoient d'appartenir à un tel Maître , Civan étoit la proie des plus cruels déplaisirs. Combien de fois se rapeloit-il le souvenir de sa chère Mera ; & combien les vices de la furie avec laquelle il se voyoit lié pour jamais , lui rendoient-ils plus respectable le souvenir de sa première Epouse ? O , Dulica ! s'écrioit-il dans l'amertume de son ame , me reste-t'il à essuyer des coups

plus cruels ? Quelque préparé que je fusse aux malheurs que vous m'aviez annoncés , pouvois-je prévoir leur nature & leurs horreurs ? ce n'étoit donc pas assez d'avoir perdu la plus vertueuse de toutes les Epouses ? faloit-il encore être uni avec une furie altérée de mon sang ? Ces réflexions de Civan étoient toujours suivies d'une humble & fervente prière ; il s'humilioit sous la main toute puissante du très-Haut , & lui demandoit avec larmes , ou la fin de ses peines , ou le courage nécessaire pour les supporter. De telles prières ne peuvent manquer d'être exaucées , & l'on sera forcé de reconnoître par la suite qu'il faloit à Civan des secours extraordinaires du Ciel pour échapper au désespoir , ou du moins à l'abattement.

Il n'avoit jamais senti pour son Epouse aucun de ces sentimens violens qui annoncent l'amour ; mais le devoir , l'habitude , la tendresse qu'il avoit pour deux Fils qu'elle lui

avoit donnés , tout cela , dis-je , avoit fait naître chez lui pour Aria une forte d'attachement qui augmentoit sa peine. Ceux qui l'aprochoient de plus près , & qui soupçonnoient sa situation , lui insinuèrent qu'il étoit dans la nécessité de répudier Aria , & de prendre une autre Epouse ; & véritablement il n'y eût jamais de motifs plus plausibles pour autoriser un divorce ; mais Civan avoit pris le Ciel à témoin des sermens qu'il avoit faits à Aria en l'épousant , & il pensoit que la mort seule pouvoit l'en affranchir. Il rejetta donc la pensée d'un second Mariage , mais il crut devoir éloigner la Reine pour quelque tems : pour cela il fit partir Asarès devant lui , & lui commanda de faire conduire Aria dans une Forteresse qui étoit à trois lieuës de Fucheo , & d'avoir soin qu'elle y fut servie selon son rang. On s'attendoit qu'il s'empareroit des Etats de son beau-frere , rien n'étoit plus facile ; & il ne manquoit pas de gens qui

lui souffloient à l'oreille qu'il le pouvoit sans commettre d'injustice, puisque Cicatondono avoit attenté à sa vie & à son Royaume. Civan ne se fit point illusion sur ce que la justice exigeoit de lui en cette occasion, & il répondit à ceux qui lui donnoient ces conseils, que Cicatondono n'étant point né son Sujet, & étant Souverain, il ne se croyoit point en droit de lui confisquer ses Etats; & comme on lui alléguoit qu'il n'avoit pas tenu à ce traître qu'il n'eût perdu les siens, il ajoûtoit : faut-il que je devienne injuste & ravisseur, parce que mon ennemi l'est devenu à mon égard ? Sa violence doit-elle fonder la mienne ? Que deviendrait la société, s'il étoit permis d'user de pareilles représailles ? Quoi, parce que mon ennemi m'a voulu voler ma robe, je me croirai en droit de lui dérober son manteau ? Ceux qui écoutoient Civan ne pouvoient se dissimuler qu'il avoit raison ; mais de telles vertus étoient si rares au Ja-

pon comme en Europe , qu'on avoit peine à se persuader qu'elles fussent praticables , & l'on regardoit le Roi de Bungo comme un original qui n'auroit non plus de copies qu'il n'avoit eu de modèles.

Lorsque Civan rentra dans les Etats , il fit dire à Cikatondono de s'éloigner , & ne voulut pas souffrir qu'on lui fit la moindre insulte : cette clémence releva le courage de ceux qui avoient trempé dans cette conspiration ; les Bonzes mêmes se flattèrent d'échaper à la vengeance du Prince. Mais Civan mettoit une grande différence entre former une conspiration & y entrer : la foiblesse , les liaisons du sang ou de l'amitié peuvent entraîner un homme , & diminuent sa faute ; mais les auteurs d'une sédition ne doivent point être épargnés , & doivent porter tout le poids du châtiment , sur-tout lorsqu'on prévoit que l'impunité deviendrait pour eux l'occasion d'un nouveau crime : il se résolut donc à punir les Bonzes ;

mais dans sa justice il usa d'une miséricorde à laquelle les coupables n'avoient pas lieu de s'attendre ; il se contenta de les chasser de son Royaume à perpétuité , & prononça une Sentence de mort contre ceux qu'on y trouveroit quinze jours après la publication de son Edit ; il fit ensuite assembler tous les autres conjurés , & après leur avoir exagéré l'énormité de leur crime , il leur en accorda le pardon. Je ne puis croire , leur dit-il , que vous m'ayez trahi par haine de ma personne : ce n'est point contre le Roi de Bungo que vous vous êtes ligüés , c'est contre Civan protecteur du Christianisme : je veux faire honneur à cette glorieuse qualité ; Civan chrétien vous pardonne ; mais souvenez-vous qu'une seconde faute vous rendroit indigne du pardon ; faites en sorte qu'une bonne conduite pour l'avenir justifie ma clémence , & ne me permette pas de me rapeller votre crime.

Nous avons vû au commencement

de cette Histoire que les Rois de Bungo étoient Maîtres du Gotto : l'Ayeul de Civan s'étoit emparé de ces Isles, par la seule raison qu'elles étoient à sa bienséance , & que l'Héritier du dernier Souverain n'étant qu'un enfant , ne pouvoit s'oposer au dessein qu'il avoit d'envahir son héritage. Ce malheureux Enfant trahi par ses Sujets , n'avoit conservé la vie que par les soins de sa Nourrisse ; elle l'avoit soustrait à la barbarie du Roi de Bungo , qui vouloit assurer sa conquête par la mort du légitime Héritier ; elle s'étoit retirée dans un Royaume voisin , & avoit élevé ce jeune Prince dans des sentimens de modération conformes à sa mauvaise fortune. Un fils unique qu'il laissa , hérita des sentimens & des droits de son Pere ; il avoit un fils & une fille dont le triste sort lui faisoient quelques fois regretter la perte de son rang ; se voyant dans l'impossibilité de les rétablir sur le Trône de leurs ancêtres , ou de leur laisser du

moins une fortune qui répondit à leur naissance , il tâcha de les en dédommager en leur inspirant une haute vertu : il réussit au-delà de ses espérances. Mondo & Maïca sa sœur attiroient l'admiration & le respect de tous ceux qui les connoissoient , plus par leurs vertus que par leurs qualités de corps & d'esprit , quoiqu'il ne fut guères possible de voir un couple plus parfait. Leur Pere ayant entendu parler des vertus de Civan résolut d'essayer à l'attendrir sur le sort de ses Enfans ; ce n'est pas qu'il osât se flatter de voir son fils remonter sur le Trône de ses Peres : quelque idée qu'il eût de la droiture & de la magnanimité du Roi de Bungo , il sçavoit trop bien que les Rois ne manquent jamais de raisons pour retenir ce qu'ils se sont une fois approprié , il espéroit seulement de la bonté de Civan un honnête établissement pour deux personnes qui en paroïssent si dignes : ce Pere tendre eût bien souhaité faire paroître ses

ses Enfans à la Cour dans un équipage conforme à son rang , mais sa pauvreté étoit telle qu'il fut obligé de s'épuiser pour les mettre d'une manière décente , & leur procurer une voiture : heureusement pour lui on n'avoit point besoin de Patron pour parvenir jusqu'à Civan , son Trône étoit accessible au pauvre comme au riche. Mondo le pere & ses deux enfans l'abordèrent lorsqu'il alloit se mettre à table , & s'étant jettés à ses pieds , ils lui présentèrent une Requête dans laquelle ils avoient exprimé leur misère d'une manière pathétique. Civan les fit relever , & quoique ses Officiers l'eussent averti qu'on avoit servi , il ne voulut se mettre à table qu'après avoir lû le Placet. Il dit à Mondo le pere qu'il n'avoit qu'à le venir trouver le lendemain au Conseil , & que là on examineroit sa demande ; qu'en attendant il le prioit d'accepter un logement qu'il auroit soin de lui faire fournir , mais qu'il le prioit

de ne s'ouvrir à personne du sujet de son voyage : en même tems Civan ayant dit un mot à l'oreille d'un de ses Officiers , on conduisit Mondo & ses enfans chez Asarès où on leur fournit abondamment tout ce qui leur pouvoit être nécessaire. Sur le soir le Roi se rendit chez Asarès où il eût une longue conversation avec ces Etrangers ; il demanda à Mondo s'il avoit conservé quelques preuves de la fuite & de la naissance de son Père , ajoutant poliment qu'il le croyoit sincère , mais que pour n'être point accusé d'imprudence il falloit convaincre son Conseil de la vérité de son extraction. Mondo ne fut point offensé des soupçons du Roi ; il convint qu'il étoit de la prudence d'un Prince d'être en garde contre certains aventuriers , qui se parant d'un nom illustre , ont le front de se présenter à la Cour pour extorquer des graces ; mais il n'étoit pas dans ce cas , & ne pouvoit en être soupçonné. La Nourrisse qui avoit souf-

trait son Pere à la cruauté de l'U-
 surpateur du Gotto, avoit pris tou-
 tes les mesures nécessaires pour con-
 stater la naissance de son Pupile. Le
 Roi chargea Asarès d'examiner ces
 preuves , & prit congé de cette fa-
 mille , rempli d'admiration pour les
 grandes qualités qu'il avoit remar-
 quées dans le Pere & dans les En-
 fans. La Cour se rassembloit tous
 les soirs chez la Princesse Elisakim ;
 le Roi s'y trouvoit ordinairement ;
 & pendant qu'une partie des Cour-
 tisans s'occupoit au jeu , le Roi
 s'entretenoit familièrement avec ceux
 qui n'avoient pas de goût pour cet
 amusement. Il trouva en arrivant
 qu'on n'étoit occupé que de la bon-
 ne mine des Etrangers qui avoient
 paru au dîné : les Dames ne trou-
 voient rien qui pût égaler le jeune
 Mondo , & les Cavaliers élevoient
 jusqu'aux Cieux les charmes de Maï-
 ca ; chacun avoit été frappé du rapport
 des traits de cette belle inconnue
 avec ceux de Mera , & Faraki

avoïoit qu'il s'étoit senti émû jusqu'au fond des entrailles à la vûe d'une personne qui lui avoit rapellé le souvenir d'une sœur qui lui avoit été si chère ; il n'avoit pas même pu se défendre de laisser couler quelques larmes , qu'il s'efforça vainement de cacher lorsque Civan entra ; car on évitoit soigneusement de lui parler d'une Epouse pour laquelle il conservoit le plus tendre souvenir. Le Roi voulut être instruit du sujet des pleurs de Faraki , & il avoua qu'il avoit été frappé lui-même de cette ressemblance. Elisakim lui demanda si ces Etrangers devoient faire quelque séjour à la Cour , & elle ajoûta qu'elle souhaitoit passionnément d'attacher cette aimable inconnuë à son service. Civan répondit qu'il ne croyoit pas que ces Etrangers eussent intention de rester dans le Bungo ; qu'ils n'étoient pas nés ses Sujets , mais qu'ayant des affaires dans le Gotto , ils étoient venus demander sa protection , & qu'il

étoit résolu de leur rendre Justice ,
quoi qu'ils eussent affaire à une Par-
tie puissante. Tout le monde aplau-
dit au dessein de Civan , & la con-
versation par les soins du Roi tom-
ba sur la réunion du Royaume de
Gotto à celui de Bungo. Sçavez-vous
bien , dit le Roi , que je ne suis pas
tranquille sur la possession de ces Is-
les , & que malgré mon respect pour
mon Ayeul , je ne puis m'empêcher
d'avoir en horreur les voyes violen-
tes dont il s'est servi pour s'emparer
de ce Royaume. Il est vrai , dit un
vieux Courtisan , qu'il n'épargna rien
pour en faire périr l'Héritier , mais
ce Prince étoit excusable : les Rois
de Gotto étoient de continuels obs-
tacles à l'agrandissement des Rois de
Bungo , & les resserroient de façon
qu'il ne leur étoit pas possible de s'é-
tendre. La politique exigeoit donc
qu'ils ne perdissent pas l'occasion de
s'ôter ces entrâves ; la circonstance
étoit favorable ; les Grands du Royau-
me disputoient la Régence à la Rei-

ne ; les Isles étoient effrayées dans l'attente d'une guerre civile , & le Roi de Bungo ſçut habilement profiter de leurs craintes pour les engager à recevoir ſon joug : mais il étoit à craindre que l'Héritier de ces Royaumes devenu grand , n'eſſaya de rentrer dans ſon bien , & il falloit ôter les ſemences de guerre en l'ôtant du monde. C'eſt-à-dire , ajouta Faraki , qu'on peut apliquer à cette occaſion ce Proverbe au Roi : *Heureux les Enfans dont les Peres ſont damnés.* Sans contredit , répondit le Courtiſan. La détention des Isles de Gotto injuſte dans ſon principe , eſt devenuë légitime par la ſuite , ſur-tout par la mort ou l'abſence de l'Héritier , car on n'en a point entendu parler depuis ce tems. Il falloit que l'Ayeul de notre Roi prévît l'aſtère vertu de ſon Petit-fils ; car j'aurois une grande frayeur s'il eût laiſſé le moindre lieu à une reſtitution. Ne badinez pas ; dit Civan en riant , je n'ai jamais cru que la raiſon du plus fort fut ſuffi-

sante pour fonder un droit ; je suis persuadé que les Rois sont absteins comme les derniers des hommes aux loix de l'équité , & je ne voudrois jamais profiter du droit qu'ils se sont arrogés de regarder comme permis tout ce qui est utile. La conversation roula long-tems sur le même sujet : on n'osoit contredire le Roi sur ces principes d'équité ; mais il démêloit sans peine qu'on rioit intérieurement de sa façon de penser sur cet article , & que l'action héroïque qu'il étoit sur le point de faire , trouveroit peu d'Aprobateurs ; il résolut donc de ne se déclarer qu'après avoir fait décider cette affaire par la bouche même de ses Courtisans.

Le Roi de Bungo fit instruire Mondo & l'un de ses Courtisans , sur la fidélité duquel il pouvoit compter , du rôle qu'ils devoient jouer. Mondo se presenta au Conseil avec ses Enfans , & s'étant jettés aux pieds du Roi , ils le conjurèrent de les protéger contre le Courtisan en ques-

tion , qui parce qu'ils étoient pauvres & sans soutien , leur retenoit l'Héritage de leurs Peres. Le Roi commanda à Mondo de se lever & & d'exposer son affaire , ce qu'il fit en ces termes :

Les Dieux avoient proportionné nos biens à notre ambition. Une maison chétive , avec un petit champ que nous possédions de pere en fils depuis plusieurs siècles , avoient borné les desirs de mes Ayeux ; mais dans le tems de la révolution du Gotto ; le Pere du Courtisan que j'accuse acquit une belle & grande Terre contiguë à notre héritage : cette maison quelque grande qu'elle fut , lui parut bientôt trop petite ; il vouloit y joindre un parc , y faire conduire une petite rivière , & il résolut d'acheter tout ce qui l'environnoit. Mon Ayeul aimoit la maison ; nulle loi ne pouvoit le forcer à s'en dessaisir , & rien ne put l'engager à s'en défaire. Notre voisin devenu notre ennemi , profita de notre pauvreté &

de notre peu de crédit : il avoit l'oreille du Prince ; il suposa des crimes à mon Ayeul , le força non-seulement d'abandonner son héritage , mais aussi son pays natal pour sauver sa vie : banni des lieux où il avoit respiré l'air pour la première fois , mon Ayeul traîna une vie misérable dans un pays étranger , où il me laissa pour tout héritage son exil & ses droits. J'ai cru long-tems ne pouvoir laisser rien de plus à mes enfans ; mais le bruit de votre équité qui s'est répandu dans les Contrées les plus éloignées , a percé jusqu'à nous ; & quoique j'aye lieu de craindre la faveur de celui qui est ma partie , j'ai mis toute ma confiance en votre Justice Royale.

Civancommanda au Courtisan de répondre , & celui-ci n'ayant pû nier le fait , se rabattit sur l'entêtement de l'Ayeul de cet homme qui n'avoit pas voulu lui vendre sa maison. Vous concevés , dit-il aux Juges , que cette chétive maison enclavée

dans les Terres de mon Grand-pere en eût gâté toute la symétrie ; d'ailleurs , il n'étoit pas possible de nous borner en cet endroit ; pour faire une maison passable , il falloit avoir la liberté de s'étendre. Quant à la persécution qu'on a faite à l'Ayeul de cet homme , j'avouë qu'elle étoit injuste , & je blâme mon Grand-pere d'y avoir eu recours ; mais je ne dois pas pâtir de cette faute : il étoit usurpateur , j'en conviens , mais je suis devenu légitime possesseur , & l'on ne peut sans injustice me dépouiller d'un terrain que j'ai trouvé appartenant à ma maison depuis deux générations. Ceux qui composoient le Conseil eurent à peine la patience d'écouter jusqu'au bout l'extravagante défense de cet homme : Que feroit-ce , lui dit-on , si chaque homme s'arrogeoit le droit de dépouiller son voisin de tout ce qu'il croiroit lui convenir ? Vous êtes , dites-vous , possesseur légitime d'un bien dont votre Ayeul étoit usurpateur ; le vol , la violence , peu-

vent-ils donc fonder une jouissance légitime ? La longueur de l'usurpation, loin de couvrir le crime, l'augmente, & vous met dans la nécessité de restituer les fruits avec le fonds. Le Courtisan paroissoit fort embarrassé, & demandoit qu'au moins il lui fût permis de faire une compensation, & de donner à cet homme l'équivalent de sa maison. A la bonne heure, reprit Civan, pourvu qu'il y consente ; mais s'il s'obstine à ne vouloir aucun échange, je ne vois pas qu'on puisse l'y contraindre. Mondo avoit ses ordres, il répondit nettement qu'il vouloit son bien, & non autre chose ; qu'on pouvoit refuser de lui rendre justice, mais qu'il ne souffriroit point qu'on la lui rendît à demi. Après cette déclaration, on fut aux voix, & le jugement fut uniforme ; le Courtisan fut condamné à faire rebâtir la maison, & à payer les intérêts du petit champ.

Alors Civan s'étant levé, demanda un moment de silence, & parla

ainfi. Je confirme votre Jugement ;
Messieurs , & je dis avec vous , la
violence ne peut fonder un droit lé-
gitime ; chaque homme , quelque
basse que foit sa condition , est maî-
tre de son bien : c'est par l'observa-
tion de ces Loix , fondées dans la
nature , que l'ordre se conserve dans
la société ; on ne pourroit les en bannir
fans causer un bouleversement général :
ces Loix étant gravées dans nos cœurs
par le doigt de l'Auteur de la natu-
re , elles obligent tous les hommes ,
& les Rois comme le reste de leurs
sujets. Je n'ai garde aujourd'hui de
m'en écarter ; & pour montrer à mes
peuples que rien ne pourra jamais
m'obliger à souffrir qu'elles soient vio-
lées dans mes Etats , je m'y soumets
moi-même , & déclare que les Isles
du Gotto retournent dans ce mo-
ment sous la possession de leur légi-
time Maître , que vous voyez dans
la personne de cet illustre Etranger :
c'est vous-mêmes , Messieurs , qui
avez formé l'Arrêt , je défère trop à

vos lumières pour vouloir m'y soustraire. En même-tems Civan descendit de son Trône , & embrassant le nouveau Roi , lui demanda son amitié & son alliance.

Mondo n'avoit pas osé se flatter d'un tel succès : il se jeta de nouveau aux pieds de Civan , malgré les efforts que fit ce Prince pour l'empêcher. Grand Roi , lui dit-il , vous êtes digne de commander à toute la terre , & je prends les Dieux à témoins que je m'estimerois plus heureux de vivre votre Sujet que de régner sur le Japon ! Que ne m'est-il permis de suivre le mouvement de mon cœur ! ce Royaume que vous me rendez avec tant de grandeur d'âme , je vous conjurerois de le garder , & par reconnoissance , & par l'amour que je porte à mes peuples. Mais vous , ô le modèle de tous les Rois ! vous connoissez les devoirs que cet auguste nom leur impose. Celui qui est né pour le Trône , ne peut sans honte vivre en par-

ticulier ; je me vois donc forcé à suspendre les mouvemens de ma gratitude , qui me porteroit à vous abandonner mes Etats ; mais si je ne puis avoir la qualité de votre Sujet , joignez à tous vos bienfaits celui de me regarder comme un Allié , dont rien n'égalerà jamais la fidélité & l'attachement.

Civan charmé de trouver dans le nouveau Roi de Gotto des sentimens si dignes d'un Prince , s'empressa d'achever son ouvrage ; il conduisit lui-même Mondo dans l'Héritage de ses Peres , & ne le quitta qu'après lui en avoir assuré la paisible possession. Elisakim avoit pris un tel attachement pour la belle Maïca , qu'elle obtint du nouveau Roi la liberté de la garder auprès d'elle , & cette jeune Princesse eût bien-tôt une foule d'Adorateurs ; mais de tous ceux qui ressentirent l'effet de ses charmes , nul ne fut plus vivement atteint que Civan : il ne connut pas d'abord toute la profondeur de sa blef-

fure ; il crut n'aimer en Maïca que le souvenir de Mera , qu'elle lui retraçoit d'une manière bien sensible , & par ses traits & par ses vertus. Il eût été sans doute long-tems la dupe de son propre cœur , si la jalousie ne l'eût éclairé , comme nous le verrons bien-tôt.

Si Civan avoit montré son extrême délicatesse , en restituant à Moddo le Royaume qui lui appartenoit , il ne tarda pas à montrer son courage en entreprenant de réunir au Bungo tout ce qu'on avoit enlevé à son Pere. La rapidité de ses premières conquêtes ne laissa nulle espérance aux usurpateurs ; la plupart aimèrent mieux s'abandonner à sa clémence , & se ménager d'utiles établissemens , que de mesurer leurs forces avec un Prince que l'amour de ses Sujets rendoit invincible. Il ne trompa point l'espérance de ceux qui prirent le parti de la soumission , mais une sage sévérité aprit aux autres qu'on doit craindre d'abuser de la

bonté des Princes les plus patiens. En peu d'années Civan n'eût plus d'Ennemis , & vit son Royaume augmenté de moitié , ce qui ne servit pas peu à faire taire les murmures qu'avoit excités la restitution du Gotto. Ucondono , dont j'ai déjà parlé , s'étoit fait un devoir d'amener des troupes à son Ami ; & Civan ayant heureusement terminé toutes ses Guerres , pria Ucondono de venir se délasser quelque tems dans sa Capitale. Il y fut à peine arrivé qu'il augmenta le nombre des Adorateurs de Maïca ; mais plus heureux que ceux qui l'avoient précédé , il eût le bonheur de la rendre sensible. Comme la condition d'Ucondono n'avoit rien qui put faire rougir Maïca , elle ne chercha point à s'opposer aux mouvemens qu'elle sentoît pour lui ; elle n'essaya pas même à les lui cacher , & l'assura qu'elle obéiroit sans répugnance à son Pere s'il disposoit de sa main en sa faveur. Ucondono fut transporté de joye à cet aveu ; il comptoit

sur l'amitié de Civan , & ne doutoit point que ce Prince n'employa le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Mondo pour le faire consentir à une union qui devoit faire le bonheur de sa vie : il fut étrangement surpris de la froideur avec laquelle Civan reçut la proposition qu'il lui fit d'appuyer sa demande. Ce Prince s'en excusa d'abord ; il craignoit , disoit-il , que la reconnoissance ne fit une loi au Roi de Gotto de consentir au mariage de sa Fille , s'il paroïssoit le souhaiter , & il ajoûtoit qu'il vouloit laisser à ce Prince la liberté entière de disposer de ses Enfans : il fit ensuite remarquer à son Ami , qu'avant de faire aucune proposition à Mondo , il devoit s'assurer du consentement de ses Parens. Enfin , il finit en se défendant de causer une douleur mortelle à Elisakim , en lui enlevant une personne qui lui étoit extrêmement chère. Ucondono qui n'avoit garde de regarder Civan comme son Rival , lui representa que ce mariage étoit

également avantageux aux deux Parties du côté de la fortune ; qu'il connoissoit trop la tendresse de son Pere pour craindre qu'il voulut s'opposer à son bonheur ; & que sur ce qu'il avoit ouï dire du caractère de Mondo , il ne pouvoit s'imaginer qu'il refusât d'unir sa Fille à un homme qui avoit le bonheur de lui plaire. Ces dernières paroles furent un coup de foudre pour Civan ; elles l'éclairèrent sur ses sentimens à l'égard de Maïca , & il en fut si troublé qu'il fut sur le point de perdre l'usage de ses sens. Ucondono qui s'aperçut du changement de son visage , crut qu'effectivement il se trouvoit mal , & se retira pour lui laisser la liberté de reprendre ses esprits. Civan aussi-tôt se retira dans son Cabinet pour réfléchir sur ce qu'il venoit de découvrir , & il connut alors toute la profondeur de sa blessure. La seule idée de voir Maïca épouse d'Ucondono le faisoit frémir , & il ne sçavoit à quoi se résoudre , lorsqu'un jeune

Seigneur , pour lequel il avoit beaucoup de confiance , se presenta à sa porte , & fut effrayé de l'altération qu'il voyoit sur son visage : il alloit se retirer par respect , lorsque le Roi lui fit signe d'entrer : son cœur étoit si plein qu'il ne pouvoit plus se passer d'un Confident. Il déclara donc au jeune Japonnois les tourmens dont il étoit la proie , & le conjura de lui aider à combattre une passion qui alloit empoisonner tout le bonheur de sa vie. Et pourquoi vous contraindre , lui répondit le Courtisan ? La trahison d'Aria a rompu les liens qui vous attachoient à elle ; cherchez dans les vertus d'une autre Epouse le dédommagement des peines que vous avez souffertes : Maïca vous estime ; les ordres de son Pere la détermineront en votre faveur , & le devoir en fera bientôt une tendre Epouse.

Civan étoit dans un de ces instans où la voix de la vertu a peine à se faire entendre parmi le bruit que font les passions : dans ces momens

critiques il est bien dangereux de trouver des Amis complaisans ; un rien détermine l'ame flottante & incertaine , & les raisons les plus foibles paroissent décisives. Il prêta donc l'oreille aux discours flatteurs du Courtisan , & trouva qu'effectivement la perfidie d'Aria étoit une raison suffisante pour faire rompre son mariage. Cette femme obstinée dans le Paganisme mettoit un obstacle invincible aux grands desseins qu'avoit Civan , par rapport à l'établissement de la Religion chrétienne ; son union avec elle n'avoit point été scellée par des sermens faits aux pieds des Autels : il se permit donc l'espoir de posséder un jour Maïca , & se flatta de l'ébloüir par l'éclat d'une Couronne. Civan étoit sur le bord du précipice lorsque le Ciel lui envoya un puissant secours dans les conseils d'Asarès : ce Philosophe en embrassant la Religion chrétienne , en avoit compris la sainte sévérité ; il frémit en aprenant le dessein de Civan ; sans

s'arrêter à de lâches ménagemens , il lui fit voir toute l'étendue de la faute qu'il étoit sur le point de commettre , & s'étant jetté à ses pieds il le conjura les larmes aux yeux de ne point ternir sa gloire en cédant à une passion honteuse. Civan se réveillant comme d'un profond sommeil , embrassa Asarès sans avoir la force de lui parler , & s'étant un peu remis , lui promit qu'avant vingt-quatre heures il auroit lieu d'être satisfait de sa conduite. Il se renferma ensuite pour affermir son ame dans la généreuse résolution qu'il venoit de prendre. Que cette nuit fut cruelle ! Que n'en coute-t'il point pour arracher de son cœur un panchant chéri auquel on a laissé prendre de profondes racines ? Civan se rapella l'exemple du malheureux Henry VIII. & frémissant du danger qu'il avoit couru , il fit les plus grands efforts pour triompher non-seulement de l'amour le plus tendre , mais aussi de la haine la plus excusable. A

peine fut-il jour , qu'il éloigna de sa Cour le Courtisan qui avoit flatté sa passion ; ensuite il se rendit au Château où la Reine étoit depuis quelques années. Cette Princesse criminelle avoit paru touchée de la modération de Civan à son égard , car elle avoit toujours été traitée avec beaucoup de respect : son Epoux lui avoit fait offrir plusieurs fois la liberté de se retirer dans les Etats de Cica-tondono ; mais la crainte d'être privée de la vûe de ses Enfans qu'on lui envoyoit quelquefois , l'avoit déterminée à rester dans le Bungo ; ce n'est pas qu'elle se flattât du retour de Civan à son égard , elle l'avoit trop cruellement offensé pour oser l'espérer. Quelle fut sa surprise lorsqu'on l'avertit de l'arrivée du Roi ; elle ne sçavoit ce qu'elle en devoit augurer , & fut long-tems sans pouvoir se remettre du trouble que cette nouvelle lui avoit occasionnée : heureusement pour elle la situation de Civan n'étoit pas plus tranquile ; il fut long-

tems dans le Château sans avoir la force de soutenir la presence de cette ennemie de sa vie & de son repos , ce qui lui donna le tems de se reconnoître. A la fin la vertu de Civan l'emporta ; il entra dans l'appartement d'Aria , qui se jetta à ses pieds aussi-tôt qu'elle l'aperçut. Civan la fit relever , & fut quelque tems à la regarder en silence. Aria étoit belle ; elle étoit mere de deux Princes que son Epoux aimoit avec tendresse ; les larmes qu'elle versoit sembloient annoncer un sincère repentir ; il n'en falloit pas tant pour attendrir un cœur aussi bon que l'étoit celui de Civan. J'oublie le passé, Madame , lui dit-il en l'embrassant ; tâchez de vaincre votre haine pour moi ; ou si vous voulez ma mort , n'enveloppez point mes peuples dans ma perte. Aria confuse n'osoit lever les yeux vers son Epoux , & convenoit de la justice de ses reproches. Civan se flattant que cette confusion étoit une marque certaine de son re-

pentir , tâcha de la dissiper par ses caresses ; il fit venir ses deux fils , & leur presence acheva de bannir de son cœur un reste de froideur qu'il n'avoit pû surmonter. Il quitta la Reine en lui laissant la liberté de venir reprendre son rang à la Cour ; mais elle lui demanda la permission de passer encore quelques jours dans cette retraite , & Civan le lui permit volontiers : elle reçut le même jour la visite d'Elisakim & d'un grand nombre de Dames qui vinrent lui marquer leur joye de sa réconciliation ; mais elle sçavoit bien à quoi s'en tenir ; elle n'ignoroit pas qu'elle étoit détestée , & que sa hauteur lui avoit attiré la haine publique : elle résolut de sacrifier cette passion pour un tems , afin de s'y livrer plus sûrement dans la suite. Son Fils aîné approchoit de l'âge où selon les Loix du Japon son Pere devoit lui laisser la Couronne : ce fils étoit son idole , & répondoit à la tendresse de sa Mere par un dévouement absolu à ses volontés ; elle
résolut

résolut de se contraindre jusqu'au moment où elle pourroit s'abandonner sans crainte à son ambition & à sa haine pour le christianisme ; toute la Cour fut la dupe du changement d'Aria ; on crut qu'elle avoit profité de ses disgraces pour se corriger ; & Civan qui souhaitoit passionnément sa conversion , commença à se flatter de l'espoir de lui voir bien-tôt embrasser le christianisme.

Avant que de se rendre auprès d'Aria , Civan avoit fait partir deux Courriers ; l'un pour le Gotto , & l'autre pour le Pere d'Ucondono : il évitoit la presence de son Ami depuis le jour où il l'avoit prié d'être favorable à son amour ; & Ucondono piqué d'une froideur qu'il avoit si peu méritée , n'eût pas balancé à quitter le Bungo , si le plaisir de voir Maïca ne l'avoit retenu. Quelle fut sa joye , lorsque Civan l'ayant fait appeler au retour de ses courriers , lui presenta le consentement de son Pere & celui de Mondo ! La cérémonie du Ma-

riage d'Ucondono fut précédée de celle de son Baptême : Maïca étoit Chrétienne , & avoit été l'Apôtre de son Amant. Sa conversion , par cet endroit , paroïssoit douteuse ; mais la conduite de cet illustre Japonnois a bien justifié la sincérité de son changement , puisqu'il a sacrifié à la Religion chrétienne son rang & ses biens , & est mort à Goa dans les Indes , où il avoit été exilé en haine de sa Religion. Aria revint à la Cour à l'occasion de ce Mariage , qui fut célébré avec magnificence ; le seul Civan , au milieu de l'allégresse publique , étoit dévoré par les chagrins les plus cruels : Maïca régnoit sur son ame avec plus d'empire que jamais , & plus le moment où il devoit la perdre s'aprochoit , plus il sentoît la grandeur de sa perte. Quelque sacrifice qu'il eût fait au devoir , il se craignoit lui-même , & cherchoit un prétexte honnête pour éloigner de sa Cour Ucondono & son Epouse : les troubles qui s'élevèrent alors dans

le Japon lui en épargnèrent l'embaras , & Ucondono fut obligé de quitter le Bungo deux jours après son union avec Maïca ; mais pour comprendre le motif de l'éloignement d'Ucondono , il faut reprendre les choses de plus loin.

L'Empereur du Japon avoit deux Favoris dans lesquels il se confioit entièrement ; l'un étoit Mioxindono , Roi d'Imori & de Cavaxi ; les services que ce Prince avoit rendus au Cubo-Sama le faisoient regarder de son Maître comme le soutien de sa Couronne. L'Empereur lui prodiguoit ses tresors , & lui avoit donné le commandement de ses armées ; mais tant de grandeurs ne purent satisfaire l'ambition de Mioxindono , il portoit ses vûes plus haut ; le Cubo l'avoit trop aproché du Trône Impérial pour ne pas l'exposer à la tentation d'y aspirer : quand l'ingrat crut qu'il ne lui en coûteroit plus qu'un parricide pour y monter, toute sa vertu s'évanoûit , & il se détermina sans

peine à un crime dont il crut que le succès feroit une vertu.

Cette résolution prise , il n'eut pas beaucoup de peine à l'exécuter , parce qu'il avoit toutes les troupes à sa disposition ; il commença par écarter tous ceux qu'il craignit de ne pouvoir engager dans son entreprise. Danxandono qui partageoit avec lui la faveur du Prince , étoit un de ceux qui lui donnoit le plus d'ombrage ; mais comme il avoit une charge qui l'attachoit à la Cour , il n'y avoit pas moyen de s'en débarasser. Mioxindono aima mieux partager avec lui le fruit de son crime , que de s'exposer à voir avorter ses desseins ; il lui communiqua son projet , & ne le trouva que trop disposé à y entrer. L'Empereur eût quelques soupçons de ce qui se tramoit contre lui ; il sortit la nuit de son Palais avec quelques-uns de ses Courtisans , auxquels il ne confia le motif de sa fuite qu'à une demi-lieuë de Meaco sa capitale. Il y a

quelqu'aparence que ces Courtisans avoient été gagnés par les traîtres , car ils rassurèrent l'Empereur , & lui ayant remontré le tort que lui feroit une telle fuite , ils le déterminèrent à rentrer dans son Palais. Les Rebelles instruits de ce qui s'étoit passé au Palais , virent bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; ils s'aprochèrent de la Ville avec leurs troupes , & en placèrent l'élite aux avenues du Palais. Tout cela ne se pût faire sans que le bruit n'en vint aux oreilles de l'Empereur , qui envoya son Beau-pere pour voir de quoi il étoit question. Dès que ce Seigneur parut sur le Pont , les deux Chefs de la révolte s'aprochèrent , lui mirent en main un billet , & lui dirent avec assez de hauteur , de le porter à son Gendre. Il l'ouvrit , & voyant qu'on y demandoit sa tête , & celle de l'Impératrice sa fille , il fit aux Rebelles les reproches les plus sanglans , déchira le billet , entra chez l'Empereur ; & pour lui fai-

re comprendre que tout étoit désespéré , il se fendit le ventre , & tomba mort à ses pieds.

Le fils de ce Seigneur courut sur le champ à la tête de quelques braves , pour venger sa mort ; mais ils ne furent pas suivis , & il fut aisé aux Ennemis de les tailler en pièces. On ignoroit dans le Palais ce qui se passoit au-dehors , & pendant qu'on y délibéroit sur le parti qu'on devoit prendre , les Rebelles y mirent le feu , & il falut songer à se sauver. L'Empereur à la tête de deux cens Gardes , & de quelques Gentilhommes qui se rangèrent auprès de sa personne , entreprit de se faire un passage au travers des Ennemis , & d'abord il renversa tout ce qu'il rencontra ; mais le nombre des révoltés augmentant à chaque instant , il se vit seul au milieu de ses fidèles serviteurs qui lui avoient fait un rampart de leurs corps : il combattoit pourtant encore en désespéré , & personne n'osoit l'aprocher ; mais ayant

reçu un coup de pique dans le ventre , deux coups de sabre sur le visage , & un coup de flèche à la tête , il vit bien qu'il ne pouvoit échapper , & s'étant fendu le ventre , il tomba sur le corps des siens. Un des Pages du Cubo-Sama , âgé de quatorze ans , donna de l'admiration aux conjurés par sa valeur ; les Chefs crièrent qu'on l'épargnât , mais voyant leur dessein , il s'élança vers eux ; & après leur avoir reproché leur crime , se fendit le ventre , & vint expirer sur le corps de son Maître. Ainsi périt Josi-Tir Empereur du Japon , Prince qui n'eût d'autre défaut qu'une aveugle confiance en ses Favoris. A peine étoit-il connu de ses troupes , comment en eût-il été aimé ? D'ailleurs , il avoit laissé prendre trop d'autorité aux Parens de sa Femme qui en abusoient , & la haine publique qu'ils s'étoient attirés retomba sur le Prince , comme cela arrive ordinairement : du moins les révoltés publièrent - ils qu'ils n'avoient jamais

eu deſſein d'attenter à la vie de leur Maître , & qu'on n'en vouloit qu'à ſa Femme. Cette malheureuſe Princeſſe s'étoit cachée dans un Monaf-tère de Bonzes , où l'on l'a découvert quelques jours après , & où l'on en-voya des Soldats pour lui trancher la tête. Deux filles de l'Empereur eu-rent un fort plus heureux , un Chré-tien ayant trouvé le ſecret de les ſouſtraire à la recherche des Rebelles : le reſte de la famille Royale fut égorgé , à la réſerve d'un frere de l'Empereur qui étoit Bonze , & qui par-là parut peu redoutable aux En-nemis. Ils le firent pourtant garder , mais avec tant de négligence , qu'il ſe ſauva , quoique les Rebelles pu-bliaſſent qu'ils vouloient lui remettre la Couronne Impériale , parce que ces traîtres voyoient peu de diſpo-ſition dans les Peuples à les recon-noître pour Souverains. Ce Bonze ſe nommoit Cavadono , & malgré les préjugés de ſa profeſſion , il crut pouvoir trouver plus de fidélité par-

mi les Chrétiens que chez ses Confreres. Il se réfugia donc dans une Forteresse de Vatadono , d'où toute la puissance des conjurés n'étoit pas capable de l'arracher. Vatadono étoit oncle d'Ucondono : ses deux freres venoient d'embrasser le Christianisme , & il étoit lui-même protecteur déclaré des Chrétiens , & se préparoit à recevoir le baptême. Vatadono surmonta dans cette occasion une tentation bien délicate : maître de la personne de l'Héritier de l'Empire , non-seulement il ne profita point de cette occasion de s'agrandir , mais sa fidélité pour le sang de son Maître l'engagea à jouer dans cette occasion le rôle d'un subalterne , pour assurer le rétablissement de Cavadono. Nobunanga , Roi de Voary , étoit un de ces hommes qu'un génie supérieur & universel distingue d'abord de tous les autres , & met au-dessus des éloges. Vatadono lui proposa la gloire de faire un Empereur , & Nobunanga la préféra à celle d'être Em-

peréur lui-même. A peine eût-on appris que le Roi de Voary prenoit en main la protection du Bonze , que chacun se hâta de partager la gloire d'exterminer les Rebelles : Ucondono fut un des premiers qui vint s'offrir à lui à la tête d'un corps de troupes d'élite que lui avoit donné Civan. Nobünanga fut extrêmement sensible à cette marque d'amitié qu'il recevoit d'un Prince dont il étoit l'admirateur ; & sçachant qu'il ne pouvoit rien faire qui lui fut plus agréable que de protéger la Religion chrétienne , il se déclara d'abord ouvertement pour ceux qui l'avoient embrassée , & pour ceux qui la prêchoient. Je n'entrerai point dans le détail des actions de Nobunanga qui se faisoit nommer le marteau des diables , & l'exterminateur des Bonzes : l'ingratitude de Cavadono le força à le dépouiller de l'Empire qu'il lui avoit rendu , & il se montra sur le Trône impérial , où il monta autant ami de Civan qu'il l'avoit été avant son élévation.

Le Roi de Bungo continuoit à faire le bonheur de ses Peuples ; mais qu'il étoit éloigné de goûter le repos qu'il procuroit à ses Sujets ! Rien n'avoit pû diminuer la haine de la Reine pour le christianisme , quoique Civan n'eût rien épargné pour gagner son cœur : pour lui montrer qu'il avoit entièrement oublié ce qui s'étoit passé , il avoit accordé à ses prières le retour de son Frere à la Cour : Aria avoit paru fort sensible à cette marque de sa complaisance ; mais sa reconnoissance avoit peu duré , & elle n'épargnoit rien pour éloigner ses deux Fils du christianisme : elle en avoit deux , l'aîné se nommoit Jocimon , & le cadet Origendoo comme son Ayeul : Civan avoit présidé lui-même à l'éducation de ces deux Princes , mais ses soins n'avoient pas eu un égal succès. L'aîné , l'idole de sa Mere , avoit tous les vices de cette Princesse ; ou plutôt , la foiblesse de son caractère lui faisoit adopter alternativement les vices d'Aria , &

les vertus de Civan. Le second réunissoit en lui toutes les vertus de son Pere , & il étoit ses délices ; mais quelque tendresse qu'il eût pour ce cher fils , il ne pensa jamais à déranger l'ordre de la Succession , & se contentoit de gémir en secret sur le sort de ses peuples , dont il prévoyoit les malheurs sous un tel Successeur. Fidèle à ses promesses , Civan laissa une entière liberté à ses Fils sur la Religion qu'ils devoient embrasser ; il les fit soigneusement instruire dans toutes les Sectes du Japon , & leur en démontroit lui-même l'extravagance. Le plus jeune des Princes demanda le Baptême avec instance , & reçut le nom de Sébastien : l'aîné demanda du tems pour se déterminer , & Civan , loin de le presser , fut charmé de sa résolution , parce qu'il connoissoit la légèreté de son caractère : il frémissait en voyant approcher le moment où , selon la coutume , il devoit lui remettre les rênes du Gouvernement ; il balançait

long-tems à les retenir , & peut-être l'eût-il fait , s'il eût prévu les suites affreuses du règne de Jocimon ; mais la constance de Civan devoit être éprouvée par les coups les plus cruels. La Reine tomba malade , & Elisakim aussi généreuse que son Frere , aussi zélée que lui pour le salut de cette malheureuse Princesse ; Elisakim , dis-je , ne quitta point le chevet de son lit. Aria , qui dans la main de Dieu étoit l'instrument dont il vouloit se servir pour sanctifier Civan , réchapa de cette maladie , tandis que la vertueuse Elisakim ayant gagné le même mal n'en pût supporter la violence , & mourut. Ce n'étoit-là que le prélude des maux de Civan ; Faraki , son Beau-frere , & le sage Asarès , ne survécurent que trois mois à Elisakim. Civan privé de trois personnes qui lui avoient été si chères ; eût besoin d'un secours tout particulier pour ne point succomber : il adora respectueusement les desseins du Tout-puissant , & plaignit moins

le sort de ces personnes qui lui avoient été si chères , que la triste nécessité de leur survivre. Il lui restoit une Fille qu'il avoit eue de Mera , & sa tendresse pour cette Princesse étoit au - dessus de toute expression : elle lui retraçoit non-seulement les charmes , mais aussi les vertus de sa Mere ; elle le consoloit dans les chagrins domestiques qu'il éprouvoit chaque jour , & il se flattoit que cette chère fille lui fermeroit les yeux ; vain espoir , elle lui fut ravie ; & ce qui lui rendit cette perte plus douloureuse , c'est qu'il eût lieu de croire que la mort de cette Princesse avoit été avancée par le poison.

On se souviendra que Cikatondono , frere de la Reine , avoit solennellement adopté Cicatora fils de Faraki & d'Elisakim : par cette cérémonie , il avoit acquis sur cet enfant toute l'autorité d'un Pere , & s'en servit pour lui donner un grand éloignement de la Religion chrétienne. Civan n'en fut point allarmé , il con-

noissoit l'esprit de cet enfant, & ne douta jamais qu'il ne se dégoutât bientôt des Sectes du Japon, dans lesquelles on le faisoit instruire : d'ailleurs, Cicatora aimoit passionnément la Princesse Marie, fille de Civan & de Mera, à laquelle il étoit destiné, & il y avoit beaucoup d'apparence que sa complaisance pour cette Princesse l'engageroit à s'instruire de la Religion chrétienne. Civan n'en demandoit pas davantage, il étoit fortement persuadé qu'une ame pure & de bonne mœurs, ne peut balancer à embrasser la Foi aussitôt qu'elle la connoit, & que les Sectes idolâtres ne peuvent soutenir aucune comparaison avec elle. Effectivement, Cicatora ne pouvoit s'empêcher de faire mille questions à la Princesse Marie sur sa Religion ; & la Reine Aria s'aperçut avec douleur qu'il soupiroit après le Baptême : elle employa les caresses & les menaces pour lui faire changer de résolution, tout fut inutile ; dans la co-

lère où la jetta la fermeté de Cicatora , elle laissa échaper quelques menaces contre Marie , & la mort de cette Princesse , aussi-bien que les symptômes extraordinaires dont elle fut accompagnée , ne laissèrent aucun doute qu'elle n'eût été empoisonnée, comme je l'ai dit. Cette innocente victime de la fureur d'Aria parut connoître la main criminelle qui abregéoit ses jours ; car elle fit promettre à son Pere avant de mourir qu'il ne chercheroit point à approfondir les causes de sa mort.

Civan dans cette occasion eût à soutenir , & sa propre douleur , & celle de Cicatora : ce jeune homme étoit inconsolable de la perte d'une Princesse accomplie , à laquelle il alloit être uni ; mais ce qui redoubloit son desespoir , c'est qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit occasionné cette mort prématurée : il résolut dès ce moment de se faire chrétien au risque de tout ce qui en pourroit arriver , & prit à son service un jeune

Chrétien fort instruit , qui pouvoit faire à son égard la fonction de Missionnaire. Aria frémit à cette nouvelle , & ayant apellé son Frere , elle le conjura d'user de tout le pouvoir que lui donnoit l'adoption pour empêcher la conversion de Cicatora. Cicatondono entra dans ses vûes , & ayant fait apeller son Fils , il lui dit avec douceur , qu'il ne prétendoit point gêner ses sentimens ; mais qu'il le prioit de prendre un tems suffisant pour examiner les suites de l'action qu'il alloit faire. La Religion chrétienne , lui dit-il , est bonne pour le peuple , elle l'affermir dans la fidélité qu'il doit à ses Princes ; elle règle ses mœurs ; mais elle avilit les Rois , en les confondant dans les Temples , avec les plus vils de leurs Sujets. D'ailleurs , son austérité convient peu à un homme de votre âge , dont le panchant dominant doit être le goût des plaisirs ; vous me remercirez un jour du délai que je demande : que si dans un an vous

vous sentez le même goût pour la Religion chrétienne , vous ferez le maître de l'embrasser , & je vous promets de ne point vous contraindre. Cicatora crut qu'il devoit cette complaisance à celui qu'il regardoit comme son Pere , & dans cet intervalle Cicatondono n'épargna rien pour gâter les mœurs , persuadé que la débauche l'éloigneroit absolument d'une Religion qui la proscriit. Il donna donc à son Fils la jouissance d'un revenu considérable , lui ôta toutes les personnes qui pouvoient veiller sur sa conduite , remplit sa maison de Domestiques habiles à flatter les passions du Maître ; & le lia avec une société de jeunes gens extrêmement corrompus. Cicatora connut les pièges qu'on lui tendoit , & frémit du danger auquel il étoit exposé ; mais il trouva dans les conseils & dans les exemples de Civan de sûrs préservatifs , & il sortit de cette épreuve comme l'or du creuset. L'année de délai qu'on lui avoit accordée étoit

celle où Civan avoit commencé à affocier Jocimon son fils aîné aux soins du Gouvernement. Tout le Bungo étoit dans la consternation , dans l'attente de l'abdication de Civan , & il recevoit tous les jours des députations des principales Villes , qui le conjuroient de n'avoir point d'égard aux coutumes du Japon , & de garder la Couronne tout le tems qu'il plairoit à Dieu de le conserver pour le bonheur de ses Peuples. Civan n'eût point d'égard aux prières de ses Sujets. Les Rois , leur répondit-il , sont faits pour donner l'exemple de l'obéissance aux Loix ; je n'ai garde de violer une coutume pratiquée depuis l'établissement de cet Empire. Il est bien juste , ajoûtoit-il , qu'un Roi aye le tems de mettre un intervalle entre sa vie & sa mort , & qu'après avoir sacrifié ses plus belles années au service du Public , il puisse jouir dans un âge avancé d'un peu de repos : il consolait ensuite les Députés , en leur promettant de la part

de son fils un Règne plein de douceur. Civan commençoit à s'en flatter ; Jocimon lui promettoit de marcher sur ses traces ; & l'extrême desir qu'en avoit le Roi de Bungo lui faisoit illusion par rapport au caractère de ce fils sur lequel il n'étoit pas possible de faire aucun fondement. A mesure que le moment de l'abdication aprochoit , on voyoit augmenter les craintes & la douleur des Peuples : on suspendit tous les divertissemens publics ; on prit le deuil comme dans les plus grandes calamités , & chacun se croyoit à la veille de perdre ce qu'il avoit de plus précieux.

Mon fils , disoit Civan à Jocimon ; concevez-vous une félicité égale à celle que je goûte en ce moment ? Je suis heureux du bonheur de chaque famille ; l'attachement , la gratitude de mon peuple , me dédommagent au centuple du soin que j'ai pris de son repos : l'abondance régné dans mes Etats , & ce Peuple

en jouissant de cette abondance , se rapelle qu'il me la doit : mes Sujets sont multipliés d'un tiers depuis que je suis monté sur le Trône ; ils publient avec des transports de joye qu'ils me doivent leur existence , par le soin que j'ai pris de faciliter les mariages : vingt-cinq mille enfans abandonnés de leurs parens , & que j'ai fait élever & nourrir , m'ont produit vingt mille familles qui seroient restées dans le néant : ces enfans ont été une pepinière de Matelots , de Soldats , d'Artisans & de Laboureurs ; & avant la fin de votre règne , ils seront multipliés au quadruple. Le commerce fournit à la subsistance de tout ce peuple ; je l'ai mis en honneur : le Marchand laborieux & fidèle peut aujourd'hui prétendre à la Noblesse sans abandonner sa profession. J'ai forcé la nature qui m'avoit refusé des Ports commodes ; le travail & l'industrie on suppléé à ce défaut. Aujourd'hui mes Flottes sont nombreuses & bien fournies de

Matelots & de Soldats ; mes frontières garnies de troupes , que leur propre intérêt engage à les défendre : mes Voisins recherchent mon alliance ; je suis l'Arbitre de leurs différends ; tous veulent m'avoir pour ami ; tous craignent de me voir devenir leur Ennemi. Si vous voulez marcher sur mes traces , ma gloire & la vôtre se perpétuera de race en race , & notre mémoire sera respectée dans la suite de tous les âges ; mais souvenez-vous , mon fils , que pour perpétuer le bonheur de vos Peuples , il faut leur donner vous-même l'exemple des vertus dont les loix leur ordonnent la pratique. Les actions du Prince sont une loi vivante dont on s'écarte rarement , & il est vraiment responsable de tous les desordres qu'il occasionne par le déreglement de ses mœurs.

Jocimon étoit touché jusqu'aux larmes lorsque son Pere lui tenoit de semblables discours ; il lui juroit de ne s'écarter jamais des règles de

conduite qu'il lui prescrivoit , & dans ce moment il étoit sincère ; mais la suite fit voir que les craintes du peuple avoient été fondées , & que Civan eût dû sacrifier le repos après lequel il soupiroit , à la tranquillité publique.

Le jour de l'abdication étant arrivé , Civan se dépouilla de toutes les marques de la dignité royale , pour en revêtir son Fils. Le peuple nombreux qui assistoit à cette cérémonie pouffoit des cris lugubres , & jamais fête ne fut célébrée avec tant de marques de tristesse. Le lendemain Civan prit congé de son fils , & se retira à vingt lieues de sa Capitale dans une plaine charmante , où il fit bâtir une petite Ville qui ne devoit être peuplée que par des Chrétiens. Il falut fixer le nombre des Habitans qui pourroient s'y établir , autrement sa grandeur eût surpassé celle de Fucheo , & il y eût de grandes brigues pour obtenir la permission d'y suivre Civan. A peine le

Prince commençoit-il à y goûter la tranquillité qu'il s'étoit promise qu'il tomba dans une maladie qui parut d'abord mortelle , & qui dégénéra ensuite dans une langueur , qui en le rendant incapable de s'appliquer aux affaires , eût rendu nécessaire l'abdication qu'il avoit faite pour obéir aux loix. La Reine qui d'abord avoit paru fort assidue auprès de lui , le voyant dans une espèce d'anéantissement , se hâta de profiter d'un état qu'elle avoit occasionné ; elle partit pour Fucheo , & reprit bientôt tout l'empire qu'elle avoit eu sur l'esprit de Jocimon. Ce Prince foible lui abandonna absolument les rênes du Gouvernement ; & pendant les six mois que dura la situation de Civan , le Bungo changea de face. Le jeune Prince abandonné à la débauche eût bientôt dissipé ses finances ; il répandoit à pleines mains ses trésors sur des femmes débauchées qui lui vendoient chèrement des faveurs qu'elles avoient prostitué pour rien aux plus vils de ses Sujets : on le

le voyoit toujours suivi d'une troupe de Comédiens & de Danseurs ; il ne sortoit du Spectacle que pour se mettre à table avec une compagnie de jeunes débauchés , dont l'unique étude étoit de multiplier tellement ses plaisirs , qu'il ne lui resta pas un moment pour rentrer en lui-même , & se rappeler les conseils & les exemples de son Pere. Aria ne pouvant plus fournir aux profusions de son fils , chercha des moyens de remplir ses coffres ; on en prit occasion de renouveler l'ancienne coutume de lever les impôts ; l'abondance disparut des Campagnes ; on maltraitoit les Payfans aisés ; on rançonnoit les Etrangers qui venoient commercer dans le Bungo ; on empruntoit de grosses sommes aux Marchands opulens ; & en refusant de les rendre , on occasionnoit des banqueroutes qui ruinèrent le crédit public : enfin , on enleva aux troupes les terres que Civan leur avoit assignées , & on les réduisit à la situation misérable dont ce bon Roi les avoit tirées.

Les Princes voisins du Bungo résolurent de profiter de la mauvaise conduite de Jocimon ; ils se liguerent contre lui , & lui enlevèrent en peu de tems toutes les Provinces que son Pere avoit reconquises. Une si prompte révolution ouvrit les yeux de Jocimon ; il connut , mais trop tard , la sagesse de la conduite de son Pere ; & ne se sentant pas la force de retenir une Couronne que ses Ennemis étoient prêts à lui arracher , il résolut de la remettre entre les mains de Civan : celui-ci commençoit à reprendre l'usage de ses sens , que la méchante Aria lui avoit fait perdre par un breuvage empoisonné ; il n'avoit pas eu tout l'effet qu'elle s'en étoit promis. Civan accoutumé dès l'enfance à user des remèdes de Dulica , avoit résisté au poison ; & si-tôt qu'il commença à se reconnoître , ces mêmes remèdes avancèrent sa guérison , ou plutôt sa convalescence ; car pendant le peu de tems qu'il vécut après cette maladie , il ne se soutint que par son courage , & fut toujours ac-

cablé d'infirmités. Il n'ignoroit pas la main cruelle qui avoit attenté à ses jours , & résolut de se séparer pour jamais d'une furie acharnée à sa perte ; il la répudia donc solennellement ; mais ce fut moins pour venger son offense que pour mettre la Religion & ses Sujets à l'abri de ses attentats. Aria n'avoit pas manqué de signaler sa haine contre une Religion qu'elle avoit toujours détestée ; elle avoit fait couler le sang de plusieurs Chrétiens , rapellé les Bonzes , abattu les Temples du Seigneur ; mais celui qui ressentit les plus vifs effets de sa rage fut Cicatora. Ce Prince voyant que son Pere adoptif refusoit constamment de lui permettre de recevoir le baptême , malgré la promesse qu'il lui avoit faite de ne point le gêner , crut qu'il étoit dispensé de lui obéir : il se fit Chrétien , & les plus mauvais traitemens furent la suite de cette action. Il fut enfermé dans une étroite prison où il demeura plusieurs mois , & où il fut souvent privé de sa nourriture

& Cicatondono voyant qu'il ne pouvoit ébranler sa constance , le deshérिता , & le chassa de chez lui. Cicatona charmé de souffrir la persécution pour la justice , ne voulut point exposer ses amis à la disgrâce du Prince ; il passa dans les Provinces du Bungo les plus éloignées de la Capitale , & y vécut dans une extrême pauvreté , & sous un nom inconnu.

Cependant Jocimon attaqué de tous les côtez , ne s'obstina point à garder un Sceptre qui étoit sur le point de lui échaper ; il eût recours à son Pere , lui avoua sa mauvaise conduite , & le conjura de remonter sur le Trône. Civan , malgré le mauvais état de sa santé , reprit le timon des affaires : aussitôt ses anciens Soldats vinrent en foule se ranger sous ses Etendarts ; leur ardeur lui présagea le plus heureux succès , & pour en profiter , il se hâta de les mener à l'Ennemi. On compta ses victoires par le nombre des batailles qu'il donna , & en moins d'un an il recouvra tout ce qu'on avoit enlevé à Joci-

mon. Ce fut alors qu'il fit sentir à ce Prince toute l'horreur de sa conduite , & l'exhorta à profiter de ses fautes passées pour se conduire mieux à l'avenir. Il est certain que la connoissance qu'il avoit du caractère de ce Prince ne lui permit pas de faire beaucoup de fond sur ses promesses & son repentir ; il eût souhaité pouvoir conserver plus long-tems l'autorité , pour remédier à tous les désordres qui étoient arrivés pendant sa maladie ; mais une rechute ne lui permit pas de le faire , & l'obligea de s'en rapporter à Jocimon , qui paroissoit fortement déterminé à changer de conduite : effectivement il parut d'abord un autre homme , & Civan aprenoit avec joye qu'il sembloit vouloir marcher sur les traces ; mais cette joye fut courte. Le goût de Jocimon pour les plaisirs l'entraîna de nouveau dans le précipice , & ses compagnons de débauche reprirent bientôt tout l'ascendant qu'ils avoient eu sur lui. Un Prince voisin instruit de sa rechute & de celle de

Civan , rentra dans le Bungo dans un tems où Jocimon avoit réformé la plus grande partie de ses troupes , pour s'emparer des sommes qui étoient destinées à les payer. Les Courtisans de Jocimon lui persuadèrent que son frere Sébastien étoit d'intelligence avec les Ennemis , & sous ce prétexte le Roi le chassa de sa Cour , & l'on a toujours cru qu'il avoit été empoisonné par ses ordres. Ce dernier coup acheva d'accabler Civan , & pendant six mois qu'il vécut encore , il eut besoin de toute sa fermeté pour ne pas succomber sous des maux si redoublés. Ce fut alors qu'on eût lieu d'admirer son héroïsme. La nature chez lui plioit sous le poids des adversités , pendant que son ame déchirée conservoit malgré ce déchirement une profonde paix. J'appartiens , disoit souvent notre Héros , à un Pere infiniment éclairé , puissant & bon : comme infiniment sage , il connoît ce qui est le plus avantageux pour sa créature ; comme infiniment puissant ,

il peut lui procurer ce qui lui est le plus avantageux ; & comme infiniment bon , je crois fermement qu'il le lui procure. Qui suis-je , disoit-il quelquefois , pour oser demander à mon Créateur la raison de sa conduite à mon égard ? Ver de terre , néant impuissant , dont l'ignorance est l'apanage réel ; soumets-toi de toute l'étendue de ta volonté à l'Etre suprême. Oüi , mon Dieu , ajoûtoit-il , n'écoutez point les murmures de la nature , je les desavouë ; vous ne m'avez rien ôté que vous ne m'eussiez prêté ; achevez d'apésantir sur moi votre main , mais ayez pitié de mon Peuple , ayez pitié de mon malheureux Fils , & ne punissez point en lui les crimes de sa Mere & les miens.

C'est ainsi que Civan sacrifioit à son Dieu les restes de sa vie : il comptoit pour rien les douleurs les plus aiguës dont il étoit la proie ; la mauvaise conduite de Jocimon , & les suites funestes qu'il en prévoyoit pour son Peuple , étoient les seuls maux

qui le trouvaient sensibles ; il lui en restoit encore à éprouver. Cicatora chassé de la Cour , deshérité par son Pere adoptif , & persécuté par son cousin Jocimon , vint le joindre dans sa retraite : la vûë de ce vertueux jeune homme dans une autre circonstance eût comblé de joye Civan ; mais alors elle ne fit qu'aggraver ses douleurs. A peine Cicatora avoit-il été un mois avec Civan , qu'on aprit que plusieurs Rois s'étoient ligüés contre Jocimon , & que Cicatondono son Oncle étoit allé au-devant d'eux pour les arrêter sur la frontière , en attendant qu'on eût assemblé une Armée. Cicatondono avoit dix mille hommes de troupes choisies , & s'il eût eu autant de prudence que de valeur , il eût donné à Jocimon le tems de le joindre ; mais il s'engagea imprudemment au-delà de la frontière, dans des lieux qu'il ne connoissoit pas , & où les Ennemis l'avoient attiré en feignant de fuir. Il tomba dans une ambuscade , & voyant qu'il ne lui étoit pas pos-

fible d'échaper , il se déterminoit à vendre chèrement sa vie , lorsqu'il lui vint un secours qu'il n'avoit garde d'espérer.

Cicatora ayant appris le départ de son Pere adoptif , rassembla trois cens hommes , la plûpart Chrétiens comme lui ; & avec la permission de Civan , il marcha du côté de la frontière. Rien de plus tendre que l'adieu de ce jeune Prince & de l'ancien Roi de Bungo ; ils sembloient prévoir qu'ils s'embrassoient pour la dernière fois. Cicatora frémit en apprenant l'imprudence de son Pere , & força sa marche pour le rejoindre. Il arriva dans le tems que l'on étoit aux mains , & sa presence rendit le cœur aux Bungois ; mais sa troupe étant trop petite pour espérer de résister au grand nombre des Ennemis , il ne pensa qu'à sauver ce qu'il pourroit des débris de cette petite Armée. Bungois , s'écria-t'il , il n'est point question de perdre ici votre vie sans fruit ; ouvrez-vous par votre courage un chemin à la retrai-

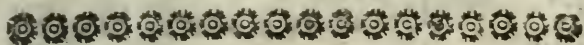
te , & conservez-vous pour une meilleure occasion : c'étoit du haut d'une petite éminence de laquelle Cicatora s'étoit saisi , qu'il tint ce discours. Les troupes Bungoises qui l'avoient reconnu se rassemblèrent derrière lui ; & pendant qu'il soutenoit le choc des Ennemis avec ces trois cens hommes , Cicatondono en formoit un bataillon quarré. Lorsqu'ils furent en ordre , ils s'ouvrirent un passage au travers des Ennemis , & marchèrent sur le ventre des premiers qui osèrent affronter leurs coups. Déjà l'ardeur des Ennemis commençoit à se ralentir , & les Bungois n'avoient plus qu'un court espace de chemin à faire pour regagner la frontière , lorsqu'un gros d'Ennemis sortit d'une ambuscade , & tombèrent sur Cicatondono. Cicatora voyant le danger de son Pere adoptif , oublia qu'il avoit été son persécuteur ; il vole à son secours , & lui faisant un rampart de son corps , tombe percé de coups. La mort de ce jeune Héros fit perdre courage aux Bungois ,

chacun chercha son salut dans une fuite précipitée , & Cikatondono pût à peine rentrer dans le Bungo avec douze cens hommes : il s'attendoit au moins à y trouver les troupes que Jocimon lui avoit promis d'assembler ; mais ce Prince aveugle livré à la débauche s'étoit reposé de ce soin sur un Courtisan qui le trahit , & à peine trouva-t'il quelques milliers d'hommes en état de l'escorter dans sa fuite. Civan fut obligé , tout mourant qu'il étoit , de prendre le même parti ; il s'enfonça dans un bois , porté par quelques-uns de ses domestiques , & y manqua souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Dans cette extrémité , il ne perdit point de vûë le salut de son Fils ; & quoi qu'il prévît les conséquences facheuses de la démarche qu'il alloit faire , les choses étoient en tel état , qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût risquer : il écrivit donc à son ami Ucondono , & le conjura d'engager l'Empereur à prendre la défense de son Fils. L'Empereur ne se fit pas prier , il

rétablit Jocimon sur le Trône; mais ce fut à condition qu'il lui feroit hommage comme son Vassal. Ucondono n'épargna point à Jocimon les justes reproches que méritoit sa mauvaise conduite : ce Prince en parut touché , & demanda le baptême qu'on lui accorda. Sa Mere étant morte de la peste deux mois avant , on espéroit que ce Prince n'ayant plus de mauvais conseils , prendroit une conduite plus sage. Civan s'en flatta , & cette espérance qu'il emporta dans le tombeau adoucit l'amertume de ses derniers momens. Mais je m'exprime mal : la mort n'aprocha de ce Prince que dépouillée de ses horreurs. Ses jours étoient pleins devant Dieu , & l'on connut à la paix & à la joye avec laquelle il expira , que c'étoit moins une mort qu'un passage à une vie bienheureuse.

Fin de la seconde & dernière partie.





L I S T E

D E S

S O U S C R I V A N S.

Son Altesse Royale ;

LE PRINCE GUILLAUME HENRY.

Son Altesse Royale ,

LE PRINCE HENRY FREDERIC.

A.

Milord **A** Rundell.

Milady **A** Vicomtesse d'Alen.

Milord Comte d'Aboine.

Milord Comte d'Armouth.

Le Comte d'Aslan , Amba-
sadeur de S. A. R. le Duc
de Bavière.

Honble Evrar Arundel , Ecuyer.

II	L I S T E
Sr	Alexandre Aubert , Ecuyer.
Mlle	Allen.
Sr	Arthur Hill.
	Le Chevalier d'Abréos.
Sr	Anstey.

B.

Milady	B Inning.
Milord	Comte de Bath.
Milord	Comte de Bletintôn.
Milady	Vicomtesse de Bateman.
Milord	Duc de Beaufort.
Milady	Duchesse de Beaufort.
Honble	Me Boscawen.
Honble	Me Brown.
Honble	Mlle Belasyff.
Honble	Sr Brown , Ecuyer.
Mlle.	De Brudenel.
Sr	Blais , Ecuyer.
Sr	Georges Brudenel , Ecuyer.
Mlle	Banks.
Mde	Brudenel.
Sr	Boldy.

C.

Milord	C Omte de Chesterfields.
Milady	Comtesse de Cowper.
Milady	Comtesse de Coningerby.

DES SOUSCRIVANS. 111

Milord	Carisfort.
Milady	Carisfort.
Milady	Clifford.
Milady	Clavering.
Mlle	Clavering.
Milady	Carlisle.
Milord	Carlisle.
Milady	Anne Carlisle.
Milady	Louise Carlisle.
Mde	Cleland.
Mlle.	Cluttsbuch.
Sr	Carylle.
Sr	Crosby.
	Le Chevalier Chub.
Milady	Sophie Carteret.
Sr	Clayton.
Mlle	Carter.
	Le Comte de Colleredo ,
	Ambassadeur de Vienne.

D

Sr	D Omville , Ecuyer.
Milady	D Comtesse Dysart.
Mlle	Dashwood.
Sr	Dewes.
Sr	Dunbar.
Sr	Donnelan.

Le Révérend Docteur Dalton.

E.

Mlle
Milord

Ellis.
Comte d'Egmont.

F.

Milady
Milady

FOrteseve.
Louise Farmor.

Mlle

Frankland.

Mlle

Furnes.

Sr

Fountagne.

Milady

Finch.

Mlle

Françoise Finch.

Mlle

Sophie Finch.

Milady

Caroline Fox.

G

Mlle
Milady

Guilbert.
Hester Greenville
Le Comte de Greinville ;
Lord , Président.

Sr

Gerard.

Sr

Jean Guise , Ecuyer.

Milady

Vicomtesse Douairiere de
Galloway.

Hble

DES SOUSCRIVANS. v

H

Hble Md **H** Ane.
Milord **H** Comte de Hillsbo-
rough.

Milady Comtesse de Hillsborough.

Sr Arthur Hills.

Sr Richard Hopkins, Sgr.

Mlle Hotham.

Sr Hue. L.

Milord **L** Essie.

Lady **L** Jeanne Leslie.

Honble George Lytteton Baronnet.

Honble Mlle Legg.

Md. Lowbon.

Sr Cosmos Lee.

Milord Comte de Litchfiels.

Sr. Guillaume Lowther Baron-
net.

Honble Mlle Legg, la jeune.
M.

Milady **M** Urray.

Md. **M** LaBaronnedeMunch-
hausen.

Mr Le Baron de Munchhausen,
Ministre des affaires de
Hanovre.

II Partie.

K

Mrs

Les Barons de Munchhausen, Fils.

Mlle

La Barone de Munchhausen.

Honble

Me Marsham.

Md.

De Montagu.

Mlle

Merill

Mr

Minet, Ecuyer.

Le Docteur de Missy.

O.

Mr

O

Sborne.

P

Milady

C

Comtesse de Pomfret.

20 *Exemplaires.*

Milady

Marie Powys.

Milady

Julienne Pen.

R.

Milord

R

Omney.

Milady

Romney.

Milady

Comtesse de Rothes.

Milady

Charlotte Radcliffe.

Milady

Rawmsworth.

Le Chevalier Robinson, Secrétaire d'Etat.

Les Dles Françaises, Anne,
& Thérèse Robinson.

DES SOUSCRIVANS. vix

Sr Guillaume Rowley.

Mlle Rich.

S.

Milady **S** Outharl.

Milord **S** Comte de Stanhope.

Milady Comtesse de Sandwich.

Milady Duchesse de Sommerfet.

Milady Jeanne Scott.

Honble Me Southwell.

Mlle Stanly.

Mlle Simon.

Mlle Sutton.

Sr Soley , Ecuyer.

T.

Mlle **T** Albot.

Milady **T** Barone de Talbot.

Mlle Tilson.

Le R. Docteur Tilson.

Me Troter.

Sr Samuel Toriano , Ecuyer.

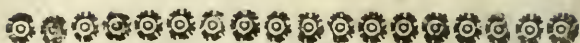
Mlle Townshend.

W.

Sr **W** Alter Cari , Ecuyer.

Sr **W** De Walltravers ,
Ecuyer.

Sr Westein.



N O M S
DES SOUSCRIVANS
F R A N Ç O I S.

Mr DE PONTCARRÉ , Premier
President du Parlement de
Rouen.

Mr De Citeville.

Mr Le Cat , démonstrateur Royal
& Sécretaire del'Académie.

Mr De Bois-Guillebert , Lieute-
nant-Général.

Md De Villeray.

Md La Comtesse de Marle.

Mlle De Saint Julien.

Mr Horruntner.

Md Deschamps.

Mr Gresset.

Mr Le President Dupuis.

Le Pere Chemendy.



èque
Ottawa

The Library
University of Ottawa

Date due

--	--	--

